

PALLI

· BIBLIOTECA ·
· LUCCHESI · PALLI ·



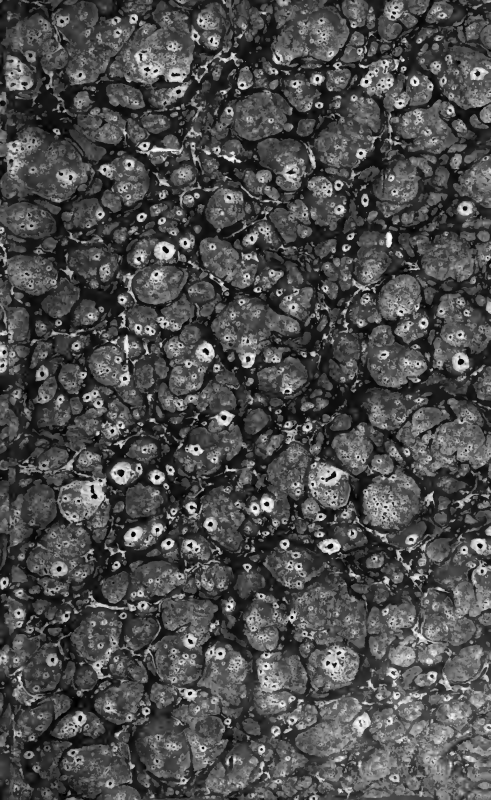
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
III.^a SALA

SCAFFALE 1

PLATEO 1

N.^o CATERA 4

Op. Lucch. 1. I. 4





BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III.^a SALA

SCAFFALE.....1.....

PLUTEO.....I.....

N.° CATENA.....H.....



III. 1. I. 4

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME SÉRIE
HISTOIRE ET VOYAGES

Les éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de cet ouvrage a été fait à Paris dans le cours du mois de juillet 1853, et toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

LES CONVICTS
EN AUSTRALIE

PAR

PAUL MERRUAU

(1851-1852)



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^o

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

1853

LES CONVICTS EN AUSTRALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Embarquement des convicts et départ du navire.

Il y a quelques années, je fus engagé comme second à bord du navire *le Gouverneur-Macquarie*, frété pour le transport en Australie de quatre-vingt-dix convicts. J'avais déjà parcouru toutes les mers; cependant mes nombreuses traversées ne m'avaient jamais conduit à Sidney. Mon nouveau voyage m'offrait donc beaucoup d'intérêt. Il tendait vers une terre tout originale, dont les productions naturelles et les animaux indigènes n'ont pas leurs pareils dans l'ancien monde et en Amérique. En outre, j'étais curieux d'apprendre par moi-même ce qu'il fallait penser de la déportation. Dès cette époque, les sociétés philanthropiques qui infestent l'Angleterre, et qui ont des ramifications dans toutes les possessions britanniques, avaient orga-

nisé une agitation générale contre ce système pénitentiaire. Ils le battaient en brèche par les moyens ordinaires : les meetings, les pétitions, les articles de journaux, les brochures, et la discussion dans la chambre des communes.

Contester les résultats merveilleux du travail des condamnés en Australie, c'était impossible; nier que la société ait le droit de rejeter de son sein les malfaiteurs, c'eût été absurde. On avait pris pour thème la moralisation des convicts. On disait que la déportation était une école de vice, une prime offerte aux criminels, et que le gouvernement n'avait le droit de les détenir qu'en vue de travailler à leur réforme. Il semblait que ce fut là son unique obligation. La défense de la société ne comptait pour rien. Tout cela était accompagné de déclamations dont un esprit positif comme le mien est toujours disposé à se défier. La vérité même, quand elle est ornée de grands mots, m'est suspecte. Je n'étais donc pas fâché de l'occasion qui se présentait d'examiner les faits de mes propres yeux. Nous autres marins, d'ailleurs, c'est toujours avec satisfaction que nous obtenons la perspective d'un changement quelconque dans la monotonie habituelle de nos traversées.

La veille du jour où j'entrai en fonctions, je fus présenté par l'armateur du *Gouverneur-Macquarie* au capitaine de ce navire et au chirurgien de la

marine royale, chargé de la surveillance des convicts jusqu'à leur arrivée à Sidney. M. Brown était un vieux capitaine de la marine marchande, d'origine hollandaise, froid, silencieux, et tout occupé de la pipe qui ne quittait jamais ses lèvres. M. Campbell, le chirurgien, formait avec le commandant du bâtiment un contraste frappant. Vif, spirituel, instruit déjà et désireux d'apprendre encore, c'était le plus agréable compagnon qu'on puisse désirer en voyage. Le capitaine n'a aucune autorité sur les condamnés qu'il transporte; il a seulement pour mission de diriger le navire. Les déportés sont placés exclusivement sous les ordres du chirurgien et confiés à ses soins.

Le lendemain de ma présentation à ces messieurs, nous appareillâmes. L'équipage était composé d'hommes jeunes et vigoureux, mais novices pour la plupart dans le métier de la navigation. Les premières manœuvres me convinquirent de leur inexpérience. Je pris donc la résolution d'apporter une extrême vigilance dans l'accomplissement de mes devoirs de marin.

Une escouade de vingt-cinq hommes, sous la conduite d'un sergent, formait la garnison du bord. Nous avions, de plus, quelques passagers : entre autres, la femme du chef de notre force armée. Une dunette avait été établie à l'arrière, et sur cette espèce de terrasse une sentinelle se pro-

menait nuit et jour, avec mission de surveiller les mouvements des convicts, lorsqu'ils étaient sur le pont.

Les faux pas et même les chutes qu'occasionnaient à ces militaires les brusques mouvements du navire firent, pendant tout le cours du voyage, la récréation des matelots. C'était un amusement pour nos marins de fixer les yeux sur ces malheureux soldats, qui cherchaient vainement à affermir leur démarche, et il fallait entendre les rires bruyants qui éclataient et se propageaient d'un bout du bâtiment à l'autre, quand un roulis imprévu faisait trébucher l'habit rouge ou le forçait à saisir un point d'appui. Cette gaieté sardonique avait un écho parmi les convicts, ennemis naturels des soldats préposés à leur garde. Quand on riait sur le pont, on entendait sortir, par les écoutilles, des profondeurs du navire, les éclats d'une joie infernale.

La prison s'étendait, dans l'entre-pont, sur toute la partie antérieure du bâtiment. Elle comprenait, outre une salle commune, des compartiments où les convicts couchaient trois par trois, enveloppés dans leurs couvertures. Ce séjour recevait l'air et la lumière par les écoutilles et par des sabords percés dans les flancs du bâtiment. Écoutilles et sabords étaient pourvus de grillages en fer, et la prison même était séparée du reste du navire par

une cloison solide. Le logement des passagers se trouvait placé entre la prison et la partie du bâtiment destinée à l'habitation de l'équipage.

On s'est toujours efforcé, à bord des navires employés au transport des condamnés, d'empêcher toute communication entre les matelots et les déportés. Mais, dans le cours d'une traversée qui dure six mois, en général, il est bien difficile que la surveillance ne soit jamais en défaut. Les matelots anglais et les convicts ont deux points de contact : l'amour du jeu et le goût des spiritueux. Or, soit par les sabords, soit par les écoutilles, les uns et les autres trouvent le moyen de se rejoindre et de se livrer ensemble à leur double penchant. C'est surtout à bord des bâtiments où se trouvent des déportées du sexe féminin, que la surveillance est le plus souvent mise en défaut. Il arrive fréquemment que les officiers, par leur propre conduite, perdent à cet égard toute autorité sur leurs équipages ; mais ceux même qui savent garder leur dignité et respecter les lois de la morale ferment quelquefois les yeux sur les rapports qui s'établissent entre les femmes déportées et les matelots. Trop de sévérité de leur part pourrait exciter leurs équipages à la mutinerie.

Nous fîmes voile pour Cork, où nous attendait sur un ponton notre chargement de condamnés. Lorsque nous eûmes jeté l'ancre non loin d'un des

vaisseaux rasés, nous fîmes prévenir la police de notre arrivée, et elle ne tarda pas à nous amener notre troupeau de loups dans des embarcations. Ils avaient été d'avance chargés de leurs chaînes, et je ne pus, sans un sentiment pénible, voir ces hommes conduits comme des animaux au marché. Je déteste la fausse philanthropie, la sentimentalité et les déclamations, et pourtant j'éprouvai, au premier aspect de ces malheureux, une impression très-pénible, que je crus d'abord causée par le traitement même qu'ils subissaient. Mais je m'étais évidemment mépris sur le mobile de ce sentiment. De même que la mort répugne à la vie, de même la dégradation d'une âme immortelle inspire un dégoût involontaire à une honnête conscience. Par la suite, je n'ai jamais pu approcher d'un condamné sans ressentir cet éloignement instinctif, qu'on aurait tort de prendre pour une compassion exagérée, et surtout pour un blâme adressé à la société placée en état de légitime défense.

Lorsque nos passagers involontaires furent réunis à bord du *Gouverneur-Macquarie*, nous les passâmes en revue, et on leur fit une distribution générale de vêtements. Leur costume ordinaire se compose d'un pantalon et d'une blouse de toile ; mais, pour la traversée, on complète leur garde-robe par deux paires de caleçons et un gilet de flanelle. On leur donna, en outre, trois chemises

et une paire de souliers. Dans la colonie, les condamnés, d'après la gravité de leurs fautes et la durée de leur peine, sont vêtus de gris ou de jaune. Ces derniers sont fréquemment appelés *serins* par la basse classe. Un jour, j'entendis un matelot, reconnaissant un convict sur les quais de Sidney, lui crier : « Eh bien ! serin, tu t'es fait mettre en cage ! »

Les vêtements donnés à chaque convict sont marqués d'un numéro correspondant à celui du lit qu'il occupe. Cet ordre est nécessaire pour prévenir la malpropreté et la détérioration des hardes dont ils ont l'usage. Soit paresse, soit méchanceté, les déportés, avant l'adoption de cette mesure, jetaient à la mer leurs effets salis ou troués, et s'enparaient de ceux de leurs compagnons.

La plupart apportent un petit bagage sur le navire de transport. Quelquefois on leur en permet l'usage; mais notre jeune chirurgien, Campbell, ne voulut laisser entre leurs mains aucun moyen de séduire les matelots et de les porter à l'indiscipline. Il confisqua provisoirement les effets appartenant aux ouailles qui lui étaient confiées; on en fit l'inventaire, et le tout fut placé sous séquestre jusqu'au terme du voyage.

Campbell aurait bien voulu mettre également les scellés sur l'argent des déportés. Cette mesure eût été d'autant plus licite que la plus grande par-

tic de ces sommes provenait certainement du vol ; mais les convicts parviennent à dissimuler leur argent avec tant d'adresse qu'il est très-difficile de le découvrir. Notre chirurgien recula devant la nécessité de faire des recherches très-minutieuses et qui répugnaient à la délicatesse. Toutefois nous eûmes occasion, dans le cours du voyage, de reconnaître combien la précaution qu'il avait cru devoir négliger eût été sage. Plus d'un excès de boisson, plus d'une rixe, plus d'un acte de rébellion que nous fûmes obligés de punir, auraient été évités, si nos prisonniers n'avaient pas eu d'argent pour acheter aux matelots le vin et le rhum dont ils s'enivraient.

On a vu des convicts emporter en Australie des sommes considérables, et, d'après les lois anglaises, il est impossible de leur enlever le fruit de leurs rapines, à moins que les propriétaires ne soient en mesure de déclarer que cet argent leur appartient. Un voleur fameux, qui avait dévalisé la banque de Stirling, possédait, au moment de s'embarquer pour Sidney, la somme de vingt-cinq mille francs ; nul autre que lui n'aurait pu affirmer par serment que cet argent provenait réellement de la banque. Il resta donc paisible possesseur du produit de son vol, qui lui servit à former un établissement au terme « de sa promenade sentimentale à Sidney, » pour nous servir de la

phrase sardonique usitée dans la basoche anglaise, au palais, où l'on trouve un assez grand nombre d'avocats philanthropes et *anti-transportationnistes*.

Ces préliminaires accomplis, on fit aux prisonniers assemblés la lecture du règlement qui devait ensuite rester affiché dans l'entre-pont pendant toute la durée du voyage. Les peines portées contre ceux qui violent la discipline sont la privation de vin, le pain sec, l'emprisonnement solitaire et enfin la flagellation. Ce dernier châtiment était autrefois appliqué aux femmes, et l'on désignait encore, il y a peu d'années, à Sidney, une ancienne et jolie pénitente de la factorerie de Paramatta, qui s'était unie en légitime mariage à un riche habitant séduit par les charmes qu'elle avait involontairement exposés un jour qu'elle subissait une correction sur la place du marché, la robe retroussée au-dessus de sa tête, pour avoir trop bu la veille.

On a remplacé depuis lors ce genre de punition par une espèce de carcan de bois qu'on passe au cou des déportées récalcitrantes, et qui gêne leurs mouvements sans nuire à leur santé et sans blesser la morale. En d'autres occasions, on leur rase la tête; la menace seule de cette punition fait une grande impression sur celles qui sont encore dans l'âge de la coquetterie. La privation de vin, l'emprisonnement solitaire, la mise aux fers

sont les châtimens les plus efficaces pour les convicts du sexe masculin. Les plus indisciplinés peuvent être soumis à la flagellation : cette peine corporelle irrite quelquefois plus qu'elle ne corrige. On peut cependant y avoir recours pour intimider les novices ; mais le fouet fait souvent germer des projets de vengeance dans l'esprit des criminels endurcis. C'est un sujet sur lequel j'aurai occasion de revenir.

Pendant les premiers jours de notre navigation , il fallut renoncer à faire régner l'ordre sur le navire. Tous nos déportés furent atteints du mal de mer, et ils se trouvèrent incapables d'accomplir aucun des devoirs qui leur sont imposés. Cette indisposition générale cessa bientôt ; comme symptôme de rétablissement, nos prisonniers manifestèrent un appétit vorace. Il fallut alors s'occuper d'organiser les tables et de nommer les chefs de gamelle. Campbell, d'après quelques traits généraux de caractère qu'il avait remarqués, avait déjà cherché à classer nos hommes par catégories. Son système était de ne leur imposer d'autre contrainte que celle qui était indispensable pour réprimer les mauvais penchans. Du reste, il était fermement résolu à éviter de leur faire sentir sans nécessité le poids de son autorité absolue.

Il distribua nos quatre-vingt-dix condamnés six par six, et donna à chacun de ces groupes, pour

président, l'homme qui lui parut devoir obtenir le plus facilement l'obéissance. Cet individu était chargé de faire le partage des rations, et, au cas où elles se trouvaient confondues dans la même gamelle, de servir à chacun des six individus placés sous sa direction la part qui lui revenait. Cette charge exige beaucoup de tact, et il n'est pas rare de voir les voleurs les plus incorrigibles se montrer, sous ce rapport, dignes des fonctions qui leur sont attribuées. Elles sont d'autant plus délicates, que le président de chaque gamelle est lui-même partie prenante; aussi ne saurait-on exercer une trop grande surveillance sur ce genre de service. Une distribution partielle ou insuffisante des vivres est plus propre à irriter les esprits et à susciter les pensées de révolte que toute autre espèce d'injustice. On cite les noms de capitaines qui se sont entendus avec les déportés pour ne leur livrer qu'une partie des aliments réglementaires et pour vendre, à l'arrivée, les vivres non consommés, sauf à partager ensuite le produit de ce trafic illicite avec leurs passagers. L'amirauté a mis un terme à ce désordre, en donnant au chirurgien chargé de la direction des condamnés la surveillance des approvisionnements.

Du reste, les rations sont très-abondantes, et généralement de bonne qualité. Les convicts font trois repas. Au déjeuner, on leur sert une tasse de

gruau avec du sucre et du beurre; ils ont, au dîner, du bœuf et de la purée de pois; l'ordinaire du souper est un morceau de porc ou de plum-pudding. Chaque jour, ils reçoivent à peu près la valeur d'une livre de biscuit. On leur fait, en outre, des distributions régulières de vinaigre, de sucre et de jus de limon pour combattre le scorbut. Enfin les femmes déportées obtiennent chaque jour une ration de thé et de sucre.

Cet ordinaire est pour beaucoup de convicts, et particulièrement pour ceux de la campagne, un véritable festin. Combien d'Irlandais ne se sont jamais trouvés si bien, dans tout le cours de leur vie, que pendant le temps de la traversée d'Angleterre en Australie! Un luxe inusité pour eux, c'est surtout la possession exclusive d'une couverture. Quant à la propreté du navire, c'est chose inouïe dans leur existence : « Le salon de M. Reedy n'est pas à moitié aussi beau que notre prison, écrivait un de ces hommes à sa famille. » Un autre disait : « Ah! si l'on connaissait chez nous les douceurs de la vie d'un déporté à bord, il en est plus d'un qui s'empresserait de se faire envoyer à Sidney. »

Dans ces dernières paroles, il entraînait évidemment beaucoup de fanfaronnade. Qui ne connaît le prix de la liberté? L'exil, même doré, est toujours douloureux. Qu'est-ce donc lorsqu'il offre en

perspective, à la fin d'une longue traversée, des travaux pénibles, accompagnés de tous les stigmates de l'infamie ?

Il restait à nommer un *capitaine du pont*. On désigne ainsi l'individu choisi parmi les convicts pour leur transmettre les ordres des officiers et pour veiller à ce que ces ordres soient exécutés. On conçoit combien cette nomination est difficile ; de telles fonctions exigent beaucoup de perspicacité. La sécurité du navire, la discipline des convicts pendant la traversée dépendent en partie du caractère de l'homme qui, sorti de leurs rangs, est placé à leur tête. Dans une circonstance mémorable, un convict, distingué par le capitaine au milieu de ses compagnons de chaîne, sauva l bâtiment *l'Albermale*, au moment où l'équipage allait tomber entre les mains des déportés. Le capitaine permettait aux malades de se tenir sur le pont, au nombre de dix à la fois, sans fers et presque sans surveillance. Des rapports s'étaient ainsi établis entre les matelots et les condamnés. Deux Américains qui avaient servi dans la marine tramèrent un complot avec quelques hommes de l'équipage. Ils voulaient s'emparer du bâtiment, le conduire aux États-Unis, obtenir du congrès des concessions de terrains, et vendre *l'Albermale* avec sa cargaison pour subvenir aux frais de leur établissement. Le complot était ourdi avec habileté.

« Déjà, dit un historien, le magasin d'armes était enfoncé, les conjurés s'emparaient du pont et pénétraient dans la chambre du capitaine : peu d'instants encore, ils étaient maîtres de *l'Albermarle*. Un secours inattendu sauva le navire. Au nombre des déportés se trouvait le voleur Barrington, fameux dans toute l'Angleterre. Bien supérieur par ses connaissances et ses talents naturels à la tourbe qui l'entourait, Barrington avait calculé toutes les chances avantageuses de sa position nouvelle. Seul sur le pont avec un matelot, il soutint intrépidement le premier choc. Les conjurés surpris s'arrêtent. Le dévouement de Barrington donne au matelot le temps d'avertir l'équipage ; déjà plusieurs convicts sont blessés, lorsque le capitaine accourt avec des hommes armés. Sa présence, son énergie, l'événement qui vient de faire échouer la surprise projetée, tout se réunit pour intimider les coupables ; en peu d'instants l'ordre est rétabli, et les deux chefs du complot sont pendus à la grande vergue, tandis que leurs principaux affidés subissent des punitions corporelles et rentrent dans les chaînes. Peu de jours après, *l'Albermarle* aborde à Ténériffe ; là les hommes de l'équipage qui ont pris part à la révolte sont livrés aux autorités portugaises pour être envoyés et mis en jugement en Angleterre. Un service si important, rendu par un convict, méritait une éclatante récompense. Une

gratification de cent piastres et la liberté de descendre à terre dans toutes les relâches furent d'abord accordées à Barrington, et, à peine débarqué à Sidney, il se vit nommé surveillant des condamnés à Paramatta. »

Notre chirurgien avait le souvenir de cet événement lorsqu'il élut le capitaine de pont. Ce fut un nommé Paddy, robuste personnage, au regard oblique, bien digne de la profession de boxeur qu'il avait exercée avec distinction; il avait été condamné à sept ans d'emprisonnement pour menaces et voies de fait contre un propriétaire, en Irlande, qui s'était permis d'exiger, sous peine d'éviction, le fermage dû par un cousin de ce même Paddy. Aussi se considérait-il comme un déporté politique. Il affichait des opinions ultra-démocratiques; mais, en somme, l'originalité de son esprit et l'ascendant qu'il exerçait sur ses compatriotes déportés en sa compagnie compensèrent, aux yeux du docteur, l'ennui d'écouter quelquefois ses dissertations sur le rappel de l'Union, singulièrement aggravées par un accent irlandais très-prononcé.

Les convicts sont généralement très-sensibles aux marques de confiance qu'on leur donne. Ceux qui ne sont pas tout à fait corrompus se trouvent tout heureux d'être traités presque à l'égal des honnêtes gens et d'être distingués du reste des

voleurs. En général, ils s'efforcent de rendre des services dans les postes où l'on veut bien les placer; et comme ils connaissent, par une pratique personnelle, les ruses des voleurs, ceux-ci ne cherchent guère à les tromper, parce qu'ils sont convaincus qu'ils ne réussiront pas. Un déporté qui entre à votre service pourra bien vous voler lui-même, mais il ne vous laissera jamais voler par d'autres; car c'est avec un certain sentiment de jalousie qu'il garde le trésor auquel il n'ose toucher. S'il n'en profite pas, pourquoi en permettrait-il la jouissance à d'autres? Paddy nous fut d'un grand secours dans notre traversée, et même pendant les premiers jours qui suivirent notre arrivée en Australie.

CHAPITRE II.

La vie , à bord.

Huit jours après notre départ, Campbell fit ôter les fers aux condamnés. Cette opération leur causa un soulagement visible, et plusieurs de ces malheureux qui, pendant leur ferrement, opéré au moment du départ, avaient affecté une indifférence profonde, ne cherchèrent pas à dissimuler le plaisir de se sentir dégagés.

Nous avions embarqué un grand nombre d'Irlandais ; ce fut une chance heureuse, car les déportés de ce pays sont plus faciles à conduire que les Anglais. Le convict de cette dernière catégorie est sombre, malveillant, vindicatif. Les condamnés irlandais sont, au contraire, obligeants et polis. Leur docilité est grande quand ils ne sont pas pervertis par le contact et par les conseils de leurs compagnons. Au fond, la scélératesse de ceux-ci leur répugne ; mais, par pure vanité, ils sont capables de crimes qu'ils n'auraient jamais eu spontanément la pensée de commettre.

La plupart d'entre eux étaient catholiques; sur soixante-dix environ, il n'y en avait pas six qui appartenissent à la religion réformée. Mes préjugés étaient flattés de ce fait, qui semblait prouver la supériorité morale de la population protestante. Mais le sergent de notre garde irlandaise, presbytérien zélé, me fit envisager ce résultat sous un aspect tout différent.

« Comment, monsieur, me dit-il un jour, j'apprends que nous avons parmi nos passagers cinq Irlandais protestants? Quel changement en Irlande depuis que je l'ai quittée! Alors la conscience d'un jury ne pouvait se décider à trouver un protestant coupable de la moindre des choses. »

Je rapportai ce langage à Campbell, et il en rit beaucoup.

« Je connais déjà le caractère de chacun de ces gens-là, me dit-il, et vous pouvez compter que nous viendrons facilement à bout de notre tâche. Notre traversée sera douce, j'espère.

— Et vous recevrez, à l'arrivée, un avancement qui sera bien mérité, répondis-je.

— Que le ciel vous entende, ajouta-t-il; puisse-t-il diriger de mon côté les regards de nos lords de l'amirauté. Mais je n'y compte guère. Dans l'empyrée qu'elles habitent, leurs seigneuries ne connaissent pas souvent les services des pauvres diables de mon espèce. C'est trop haut, et trop

de gens sont placés de manière à intercepter la rosée des faveurs gouvernementales. Ce sont des espèces d'éponges qui pompent toute l'humidité et qui me laisseront encore longtemps à sec. N'importe, au surplus, faisons toujours de notre mieux. »

Dans la journée, Campbell eut une conférence très-animée avec le capitaine. Après une demi-heure d'apparente discussion, M. Brown me fit appeler sur la dunette où il se promenait, en fumant sa pipe, avec un air d'agitation et de mauvaise humeur.

« Comprenez-vous, monsieur, me dit-il, que le docteur me demande d'admettre à prendre part à la manœuvre avec l'équipage quelques-uns des scélérats qu'il a sous ses ordres? Comment voulez-vous, monsieur Campbell, que je maintienne la discipline parmi mes matelots, si vous leur donnez de tels aides?

— C'est précisément au nom de la discipline que je vous fais cette demande, capitaine, répondit Campbell. Ce que je redoute le plus c'est que nos passagers restent oisifs. C'est dans l'oisiveté qu'on prépare les révoltes. L'oisiveté entretient la passion du jeu et tous les mauvais penchants. Donnons donc une occupation sérieuse aux convicts; employez-les aux basses manœuvres. Je me charge de leur faire envisager ce travail comme

une faveur. Mon intention est de l'accorder à titre de récompense aux plus dociles.

— Mais, monsieur, que diront mes matelots de ce mélange ? Ce sont de braves gens, monsieur Campbell, tous choisis par moi-même dans les tavernes de Liverpool. S'ils se grisent et s'ils font du tapage, c'est toujours à terre, honnêtement et quand ils ne sont pas de service. Croyez-vous qu'ils seront contents de travailler en commun avec cette racaille ?

— Si vous ne permettez pas qu'ils travaillent en commun, capitaine, savez-vous ce qu'ils feront ? Ils joueront ensemble, et, comme vos honnêtes gens sont moins adroits que mes voleurs, leur argent et peut-être leurs effets passeront entre les mains de ces derniers.

— Et vous, monsieur, reprit le capitaine en se tournant de mon côté, êtes-vous aussi du même avis ?

— Je partage entièrement l'opinion de M. Campbell ; et je suis persuadé que nos matelots n'éprouvent pas contre les déportés cette vertueuse répugnance que vous exprimez. Ils sont trop accoutumés à les rencontrer et à boire côte à côte, sinon ensemble, dans les tavernes de nos villes. Donnez à Tom, cet honnête gabier que je vois là-bas, un verre de whisky, et du diable s'il se fera scrupule d'accepter cette politesse, même offerte par un convict. »

Cette observation fit quelque impression sur l'esprit de M. Brown.

« Le drôle est, en effet, bien capable de boire sans demander qui remplit sa bouteille, dit-il. Faites donc comme vous l'entendrez, docteur ; au surplus, c'est votre affaire. Vous avez la conduite de ces gens-là, et je ne suis chargé que de diriger le navire. Dieu sait pourtant que je voudrais avoir une toute autre cargaison à porter. Parlez-moi d'un commerce pacifique sur la côte d'Afrique, où l'on puisse réaliser, sans bruit, des bénéfices de deux cents à deux cent cinquante pour cent. Voilà une occupation raisonnable et digne d'un marin. »

Le capitaine accompagna ces mots d'un geste très-significatif des épaules, et, lançant une bouffée de tabac qui ceignit sa tête d'une auréole de fumée, il tourna les talons et rentra dans sa chambre.

A partir de ce moment-là, nous eûmes tous les jours une escouade de convicts employés à haler sur les manœuvres. L'équipage, loin de paraître mécontent de cette innovation, accepta dès le premier jour avec plaisir une aide qui tendait à diminuer ses fatigues. Quant aux convicts, ils regardaient ce travail comme une distraction. Ceux qui étaient admis sur le pont sans être autorisés à y participer regardaient les autres d'un œil d'envie,

et l'empire seul de la discipline les empêchait de se joindre à eux et de donner, dans l'occasion, leur coup de main.

Le jeu est la principale occupation des convicts, pendant les heures de loisir qui leur restent après le nettoyage de la prison, des vêtements et la promenade sur le pont. On combat cette passion, mais il est très-difficile de la détruire complètement. A défaut de cartes et de dés, les déportés ont mille inventions pour courir les chances du hasard. A défaut d'argent, ils jouent leurs rations, et parfois Campbell eut à traiter dans l'hôpital des malheureux que l'inanition avait rendus malades. Les paysans, ceux d'Irlande surtout, sont toujours dupes des citadins infiniment plus madrés. On voit de ces nigauds jeûner plusieurs jours de suite parce qu'ils ont perdu leurs rations pendant ce laps de temps. Mais d'autres n'ont pas la même intégrité. Ils acquittent au moyen du vol leurs dettes de jeu, et dérobent à cet effet tout ce qui leur tombe sous la main. Les anciens de la bande, qui, de manière ou d'autre, s'arrangent pour ne jamais perdre, encouragent ce genre de paiement. C'est une satisfaction pour eux de voir les novices entretenir leur adresse pendant la traversée. Ces vols ont lieu la plupart du temps au préjudice des autres déportés, aussi le bruit n'en arrive-t-il que rarement aux oreilles de l'autorité. Les convicts exercent des représailles

les uns sur les autres, mais ils ne dénoncent point leurs larcins réciproques.

Un jour que je traversais la prison, j'entendis les invectives que s'adressaient mutuellement deux déportés :

« Tu n'es qu'un lâche, disait l'un des deux, un misérable poltron. Les vols que j'ai commis, personne ne peut prétendre qu'ils aient été faits maladroitement. Mais, toi, canaille, en pourrais-tu dire autant?

— Quoi, tu oses m'insulter, infâme coquin, répondait l'autre; toi qui dois être si étonné de n'avoir pas encore été pendu! toi qui ne fais pas plus de cas de l'existence d'un chrétien que de la vie d'un chien! Tu oses me dire des injures, sans réfléchir qu'un mot suffirait pour t'envoyer à la potence! Attends! attends! je vais te fermer la bouche. »

Je m'interposai aussitôt pour empêcher les voies de fait. Le capitaine du pont, Paddy, était accouru de son côté. Je jugeai à propos de lui faire subir un interrogatoire. Je m'attendais, d'après des reproches si violents, à entendre la révélation de quelque crime épouvantable; mais notre capitaine du pont m'apprit qu'il s'agissait simplement d'une dénonciation faite par l'un des deux antagonistes. Ce n'était pas même une dénonciation, ce n'était qu'un aveu de complicité. L'un de ces drôles avait

volé le sac d'un matelot, et, pour fermer la bouche à son camarade, témoin du méfait, il avait partagé avec lui le produit de son vol. Mais ce dernier s'était grisé ensuite en compagnie du matelot victime du larcin; il avait le vin tendre, et, dans son ivresse, ayant éprouvé subitement la plus vive sympathie pour son compagnon de débauche, il lui avait tout conté. C'est ce qui faisait le sujet de la querelle. Je fis comparaître les deux voleurs et j'eus, en cette circonstance, un exemple de l'effronterie que montrent souvent les déportés.

Lorsque je rappelai au premier ses aveux, il affecta le plus profond étonnement. Sa physionomie prit un air d'humiliation comme s'il eût réellement éprouvé le plus vif chagrin à la pensée qu'il pût être l'objet d'une telle accusation. Non-seulement il nia obstinément ce qui était l'évidence même; mais encore il m'exprima le regret le plus vraisemblable d'être si mal placé dans mon opinion. Si je n'avais pas su, à n'en pouvoir douter, qu'il était coupable, j'aurais été touché de ses protestations.

Ce fut bien autre chose encore quand je passai à l'interrogatoire de son complice. Le rusé coquin commença par regarder négligemment autour de lui, comme si l'accusation s'adressait à tout autre. Puis il sourit niaisement en affectant de croire que je voulais plaisanter. Il me fit répéter vingt fois la plainte, me regarda d'un air ébahi comme s'il

ne pouvait comprendre qu'elle fût formulée contre lui, et enfin, pour compléter la comédie, il prit feu tout à coup, se plaignant amèrement d'être si mal jugé, et me supplia de faire des recherches minutieuses, attendu, dit-il, qu'il ne manquait pas de *coquins* à bord.

Je n'avais pas besoin de sa prière hypocrite pour prescrire des investigations. Les effets du matelot furent trouvés cachés dans la couverture d'un malheureux paysan irlandais, le plus naïf et le moins corrompu de toute la bande. Cette innocence relative l'exposait à la risée et à l'antipathie des autres prisonniers. Ils auraient bien ri s'ils étaient parvenus à lui faire infliger une correction imméritée; mais j'en savais trop long sur le compte de mes deux voleurs pour me laisser prendre à leur piège, et d'ailleurs on trouva dans le paquet un bas qui portait le numéro du coupable et qu'il y avait glissé involontairement dans la précipitation du moment. Il fut mis en prison par mes ordres, et son complice fut condamné au pain et à l'eau.

J'acquis ainsi, pour la première fois et par ma propre expérience, la conviction des services que Paddy pouvait rendre dans son poste de capitaine du pont. Jamais les honnêtes gens ne sauront bien évaluer les ruses des voleurs; il faut avoir la pratique des mœurs de cette société qui vit, avec ses

usages et ses lois propres, au milieu de la société légale sans se confondre avec elle, pour découvrir rapidement et sûrement ses stratagèmes. Paddy avait fait preuve d'adresse et de fidélité ; le choix de notre chirurgien se trouvait ainsi justifié. Je l'en félicitai, et il me répondit en se frottant les mains avec satisfaction :

« Oui, oui, c'est un drôle intelligent ; il vaut mieux l'avoir pour nous que contre nous. Maintenant le voilà tout à fait compromis, il est obligé de prendre notre parti en toute circonstance. Ce n'est pas un mauvais moyen de conduire ce troupeau, toujours prêt à se tourner contre le berger, que d'avoir de bons chiens qui sachent mordre. C'est à bord du *Gouverneur-Macquarie* ou nulle part qu'il faut suivre le précepte de Machiavel : diviser pour régner. »

A partir de ce jour, l'hostilité, qui couvait auparavant dans l'âme des anciens compagnons de Paddy, éclata par mille tracasseries. On crachait devant lui quand il était au vent et que la brise pouvait jeter cette souillure sur ses habits ; on profitait d'un roulis du navire pour tomber sur lui et le renverser, ou tout au moins lui appuyer les talons sur les pieds ; on tendait des cordes devant lui dans les passages obscurs, ou bien l'on suspendait à la hauteur de sa tête un vase rempli d'immondices ; mais il se montrait insensible à ces attaques,

ou du moins il les supportait avec une bonne humeur inaltérable et vraiment irlandaise.

« C'est une compensation de la faveur qu'on m'accorde, disait-il : ils m'en veulent parce que j'ai plus de liberté, une ration meilleure et parce que *je jouis de plus de considération*; c'est naturel; j'éprouverais probablement le même sentiment à leur place. »

Campbell voyait cette zizanie avec satisfaction, et, pour l'entretenir, il ferma les yeux tant que ces taquineries n'eurent pas un caractère grave; mais, un jour, il reconnut la nécessité de sévir. Un convict, le même qui avait dérobé le sac d'un matelot, gardait, depuis sa sortie de prison, une profonde rancune à Paddy, dont le témoignage l'avait fait condamner. Il s'entendit avec trois ou quatre mauvais sujets de son espèce. Ils convinrent de saisir le premier moment favorable pour administrer au capitaine du pont une correction dont il se souviendrait longtemps. Un soir Paddy s'était endormi, et le chirurgien fumait un cigare sur la dunette avec le capitaine Brown; j'entendis un assez grand bruit sous mes pieds, dans l'entrepont où logeaient les condamnés. J'allais envoyer prévenir Campbell, quand les voix plus ou moins discordantes de nos déportés s'élevèrent en chœur et firent entendre un de nos airs populaires. Connaissant la tolérance avec laquelle notre docteur

autorisait tout ce qui pouvait distraire les convicts sans troubler le bon ordre, je pensai qu'il ne voudrait pas interrompre leur musique et je repris ma promenade à tribord. Notre maître timonier vint l'interrompre aussitôt :

« Il me semble, votre honneur, dit-il en tenant son chapeau à la main, qu'il se passe au-dessous de nous quelque chose d'extraordinaire. Smith et moi nous croyons avoir entendu tout à l'heure le bruit d'une lutte, et je prie votre honneur de remarquer que Paddy n'est pas sur le pont, bien qu'il profite ordinairement à cette heure de la permission d'y venir. »

On saura que Paddy était devenu le favori de l'équipage qu'il égayait par ses récits pleins d'originalité. L'observation du timonier me parut juste, et j'allais faire appeler le sergent, quand la voix de la sentinelle qui veillait à la porte de la prison s'éleva par l'écoutille.

« Holà, criait-elle, holà, la garde! on se bat ici. »

Les soldats saisirent leurs fusils et se précipitèrent sous le pont à la suite du sergent. On ouvrit la porte; la garde pénétra dans le logement des condamnés. Le plus grand calme y régnait, seulement les lumières étaient éteintes. On apporta des falots, et le premier coup d'œil nous fit apercevoir tous nos coquins étendus dans leurs lits. Il

n'y en avait pas un seul qui ne fit semblant de dormir profondément. Quant à notre capitaine du pont, il était debout, adossé à la muraille du navire, la figure couverte de sang.

« Ce n'est rien, dit-il au chirurgien qui l'interrogeait avec une certaine inquiétude, ils m'ont roulé dans ma couverture pendant mon sommeil, et ils m'ont roué de coups avec la pensée qu'ils ne seraient pas reconnus. Mais ils se sont bien aperçus que je n'avais pas le poignet démis quand j'ai pu parvenir à dégager un bras. Ils n'étaient que trois ou quatre ; les autres chantaient pour étouffer le bruit de notre querelle ; aussi portent-ils tous de mes marques. L'un d'eux doit avoir mon cachet sur le visage ; j'ai senti ses dents éclater sous mon poing. »

Le chirurgien offrit de le saigner :

« Non, non, monsieur le docteur, reprit-il en se secouant. Du moment que je puis faire jouer mes membres, et qu'il n'y a point de fracture dans ma charpente, votre lancette est inutile. Un pot d'eau fraîche suffira. »

Pendant ce temps aucun des convicts n'avait fait le moindre mouvement. A les voir, on eût dit qu'une mauvaise fée les avait endormis pour cent ans. Le tonnerre, tombant sur notre bâtiment, ne les aurait pas tirés de leur léthargie. Un roulement de tambour, et la voix de Campbell qui leur or-

donna de quitter le lit, produisit un effet magique. Tous furent debout en un instant, je dis tous, et cependant je dois excepter un convict obstiné qui paraissait déterminé à dormir envers et contre tous. Le chirurgien le tira par le bras, et voyant qu'il persistait à cacher sa figure, il prit un seau plein d'eau et lui en versa le contenu sur la tête. L'effet fut semblable à celui de la pile électrique qui galvanise les morts. Notre dormeur sauta à terre et présenta à nos regards un visage diapré de taches rouges et bleues, provenant de vaisseaux rompus par le contact d'un bras vigoureux. A ce signe accusateur nous reconnûmes l'auteur du guet-apens dont Paddy avait failli devenir victime. C'était, ainsi que je l'ai dit, le même scélérat qui avait déjà subi l'emprisonnement pour vol des effets d'un matelot. On l'enferma provisoirement dans la prison, et le chirurgien remit au lendemain à statuer sur le châtimement que méritait ce malfaiteur endurci.

A quatre heures du matin, un matelot vint me prier de me rendre chez le capitaine Brown. Je trouvai celui-ci en conférence avec le docteur. Campbell avait dans la physionomie un air de perplexité et presque de détresse que je n'avais jamais aperçu sur ses traits habituellement épanouis par un enjouement naturel.

« J'ai prié M. Brown de me donner son avis dans une circonstance grave, me dit-il, et je désire éga-

lement avoir votre opinion. Il me serait même agréable, capitaine, ajouta-t-il, de consulter le plus vieux matelot de votre bord.

— Comme il vous plaira, docteur, répondit M. Brown; mais, en vérité, c'est faire beaucoup de bruit pour peu de chose. Faites venir Breadman, » dit-il ensuite au matelot qui lui servait de domestique.

Le maître timonier arriva bientôt, et prit place sur une chaise que le capitaine lui désigna d'un geste.

« C'est une situation très-pénible que la mienne, nous dit alors Campbell. Voici que se présente une occasion de faire usage dans toute leur étendue des pouvoirs que les lords de l'amirauté m'ont délégués en me confiant la conduite des déportés embarqués sur ce navire. Or ces pouvoirs ne sont pas parfaitement définis, et je crains d'en abuser. Ils n'ont, à vrai dire, d'autre loi que celle d'assurer le salut du bâtiment. Un esprit de rébellion souffle parmi nos condamnés; ils ont assailli l'homme qui est dépositaire d'une partie de mon autorité, et qui s'est montré digne de ma confiance. Il est nécessaire de soutenir le capitaine du pont et de réprimer les excès dont il finirait par être victime. Je crois qu'il faut faire un exemple; mais il est de ces nécessités qu'on ne subit pas sans peine. Je suis l'adversaire décidé de certains châtimens aux-

quels cependant il peut devenir indispensable d'avoir recours. Bien déterminé à supporter seul la responsabilité de mes actes, je vous demande conseil pour l'acquit de ma conscience, et pour savoir quel est, dans la circonstance qui se présente, l'avis de gens d'honneur et de cœur, de loyaux Anglais.

— En un mot, docteur, dit M. Brown qui supportait mal les longs préambules, vous voulez avoir notre opinion sur le châtiment qu'il convient d'infliger au scélérat que nous avons arrêté hier soir?

— Précisément, capitaine, reprit Campbell. Et je prierai d'abord M. Breadman de vouloir bien me dire ce qu'il en pense. »

J'ai dit que notre capitaine du pont avait les sympathies de l'équipage. Aussi la réponse du timonier ne se fit-elle pas attendre: Tirant du fond de sa gorge de rauques accents, il répondit sans tergiverser :

« Ce que je pense, monsieur le docteur, ne sera pas long à dire. Si le misérable coquin dont vous parlez s'en tire avec cinquante coups de fouet, mon opinion est qu'il devra beaucoup à l'indulgence de votre honneur.

— Dites cent coups, Breadman, s'écria le capitaine, incapable de se contenir plus longtemps. Dites cent coups, mon vieux camarade. Le scélérat a mérité cent coups de fouet, et, si cela dépendait

de moi, il n'en perdrait pas un seul. Je connais un certain Thomas Brown, capitaine du *Gouverneur-Macquarie*, qui mériterait, lui aussi, d'être fustigé d'importance, pour avoir eu la faiblesse de consentir à se charger de transporter une pareille canaille.

— Le capitaine a raison, docteur, dis-je à mon tour, et, quoique je ne croie pas devoir égaler toute sa sévérité, mon avis est que votre conscience s'alarme à tort. Loin d'abuser du pouvoir qui vous a été confié par les lords de l'amirauté, vous n'en ferez qu'un usage indulgent si vous infligez au coupable la peine du fouet, et j'opine pour cinquante coups. J'ajouterai que ce châtiment me paraît nécessaire pour assurer la sécurité du navire. S'il ne corrige pas le condamné, il exercera du moins sur les autres détenus la salutaire influence de l'exemple.

— C'est malgré moi, messieurs, reprit le chirurgien, que je cède à cette nécessité. Il s'agit d'intimider les criminels novices qui sont en grande majorité parmi nos passagers. Je n'hésite donc pas : le coupable recevra cinquante coups de fouet.

— L'exécution aura lieu, ce matin même, devant la garde assemblée, et en présence de tous les convicts, ajouta le capitaine en se levant. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. N'importe ! c'est une sentence trop douce, docteur. Grâce à

la philanthropie qui est de mode, les voleurs finiront par être mieux traités que les honnêtes gens.»

Ce jour-là était un dimanche. Selon l'usage, les convicts devaient assister à l'office divin, sur le pont du navire. Le coupable y fut conduit entre deux gardes armés de leurs fusils. Lorsque le sermon eut été achevé, un roulement de tambour avertit chacun de se rendre à son poste. Notre petite garnison était placée sur deux files au centre du navire; on rangea les convicts en demi-cercle près du grand mât. L'équipage était réuni en face des soldats. On fit avancer le condamné, que tous ces préparatifs inquiétaient visiblement. Campbell s'approcha de lui.

« Bob, dit-il au détenu qui le regardait avec une certaine anxiété, vous avez usé de violence envers un de vos co-détenus, celui qui est préposé au maintien de l'ordre parmi vous. Vous l'avez maltraité, et ce n'est pas votre faute s'il est sorti de vos mains sans blessures graves. Cette conduite ne peut être tolérée. Déjà vous aviez encouru la prison pour avoir commis un vol. Votre nouveau méfait a comblé la mesure. Mon devoir m'oblige à vous infliger un châtiment sévère. Toutefois, dans l'espoir de vous voir revenir à des sentiments meilleurs, j'atténuerai, autant que possible, la peine que vous avez méritée. Vous êtes condamné à recevoir cinquante coups de fouet. »

A ces dernières paroles, la physionomie de Bob se contracta, et pourtant ce malheureux avait redouté une peine plus forte. Un robuste marin, désigné par le capitaine, s'approcha alors de Bob; il tenait à la main le redoutable martinet à neuf lanières de cuir, qu'on a l'habitude, dans les rangs de la flotte, d'appeler *le chat à neuf queues*. Le charpentier du navire apporta un triangle de bois auquel le patient fut attaché les bras étendus. On avait préalablement mis ses épaules à nu.

Pendant ces préparatifs, les convicts échangeaient entre eux des regards craintifs. Pas un mot ne fut prononcé; chacun suivait dans l'immobilité la plus complète les incidents du drame. Le capitaine Brown fronçait le sourcil et s'entourait d'un nuage de fumée plus épais que d'habitude. Le docteur était triste, mais ferme. Quant aux soldats et aux matelots, ils étaient tous partisans de Paddy, et l'expression qu'on pouvait lire sur leur visage était celle de la curiosité, sinon de la satisfaction.

L'exécuteur passa entre ses doigts les fatales courroies, puis il leva le bras. Le fouet tomba. Neuf lignes bleuâtres marbrèrent les épaules du patient, qui fit un soubresaut et tressaillit de tous ses membres. Un frémissement général courut dans les rangs des convicts, mais aucun d'eux ne bougea. Au second coup, le patient poussa des cris et se tordit dans ses liens. Bientôt les cris se changè-

rent en hurlements. Le sang avait jailli et teignait les tresses de cuir. Des cris, Bob passa aux supplications, puis l'abattement succéda à ses convulsions, et l'exécution s'acheva au milieu d'un silence solennel. On détacha le malheureux, dont la tête était penchée sur une épaule, et qui haletait. Le docteur lui lava de ses propres mains le dos; il étancha le sang et versa sur les plaies une eau astringente propre à hâter la cicatrisation et à rafraîchir la partie malade; puis, d'après ses ordres, Bob fut conduit dans son cadre, où il resta plusieurs jours étendu sur le ventre, sans répondre un seul mot aux consolations de ses camarades.

Cette flagellation, et surtout l'appareil dont elle avait été entourée, firent une profonde impression sur tous les esprits. Chacun, dans le cours de cette journée, accomplit ses devoirs en silence. Les matelots formaient des groupes où ils échangeaient quelques paroles à voix basse. Le docteur montrait sur son visage une émotion pénible. Le capitaine Brown n'ouvrit pas la bouche jusqu'au soir, si ce n'est pour donner des ordres avec une concision plus grande encore que d'ordinaire, et pour rejeter la fumée de sa pipe, qui brûla toute la journée avec l'activité d'une forge. Quant aux convicts, ils étaient sous l'empire d'une terreur profonde, qui se manifestait diversement selon le caractère des individus. Les plus roués se montraient

obséquieux envers le capitaine du pont; ils étaient attentifs à ses moindres gestes; ils cherchaient à deviner ses intentions et à prévenir ses ordres. D'autres, parmi les Irlandais surtout, étaient plongés dans le plus profond abattement. La plupart étaient catholiques; j'en surpris plusieurs, qui certainement ne s'attendaient pas à être aperçus, agenouillés et comptant avec une ferveur réelle les grains de leurs chapelets.

Ces actes de dévotion sincère me firent songer à l'intolérance du gouvernement anglais, qui impose à ces malheureux, sans distinction, l'obligation d'entendre chaque dimanche les exhortations de ministres protestants. C'est certainement violenter les consciences, c'est se rendre coupable d'une sorte de persécution religieuse. Si l'amirauté était bien inspirée, loin de conduire de force au prêche les déportés catholiques, elle leur donnerait des ministres de leur religion. Ce serait un acte d'humanité, digne d'un gouvernement éclairé. Les prêtres romains ont d'ailleurs sur les convicts irlandais une influence que les ministres protestants ne possèdent pas. Depuis que le gouverneur de l'Australie a permis à des missionnaires catholiques d'exercer leur ministère à Sidney, le nombre des crimes a considérablement diminué dans cette ville, et des prisonniers considérés comme incorrigibles sont devenus des modèles de docilité.

Toutefois cette contrainte générale s'évanouit avec le temps. Quelques semaines après l'incident que je viens de rapporter, il n'en restait plus de traces dans l'esprit de nos passagers. La compassion n'est pas d'ailleurs le trait principal du caractère des convicts, et, du moment qu'ils eurent perdu la crainte d'être exposés facilement à subir la même peine, il ne fut plus question entre eux de la correction infligée à leur camarade, si ce n'est pour en faire le sujet de plaisanteries plus ou moins grossières.

Cependant nos passagers s'étaient peu à peu classés d'eux-mêmes selon leurs antécédents et leurs caractères; les plus criminels formaient une aristocratie unanimement reconnue par la masse des délinquants de toute sorte. Ils avaient une autorité morale évidente sur le menu fretin des voleurs timides et novices. Dans les longues conversations que faisait naître le désœuvrement d'une pareille traversée, celui qui pouvait se vanter d'avoir commis les vols les plus audacieux était sûr de commander l'attention et l'intérêt d'un bienveillant auditoire.

Aussi chacun s'efforçait de conquérir l'estime générale par le récit de méfaits qui le plus souvent n'existaient que dans l'imagination des narrateurs. On voyait les voleurs ruraux, déportés pour de misérables soustractions de porcs ou de vo-

laïlles, rester à l'écart, honteux de leur innocence relative; ils se sentaient indignes de figurer dans la société des voleurs des villes, et ceux-ci ne leur épargnaient pas le dédain. Parfois un ambitieux parvenait à se faire accepter dans le cercle aristocratique et exclusif des voleurs émérites en se targuant de crimes qu'il n'avait jamais eu l'idée de commettre. Plusieurs racontaient leurs vols réels ou imaginaires avec une verve d'élocution et une fécondité d'invention vraiment extraordinaires. Il n'y avait pas de limites à l'essor d'esprits lancés dans une telle carrière. Les tours d'adresse les plus miraculeux formaient la menue monnaie des conversations. Un de ces malheureux fanfarons du vice obtint un jour en ma présence un triomphe complet en racontant qu'il avait volé la chemise d'un constable endormi; un autre se vanta, avec non moins d'invraisemblance et autant de succès, d'avoir dérobé chaque soir, pendant une semaine entière, le mouchoir dans la poche d'un agent de police préposé à la surveillance d'un théâtre. Quelques-uns de ces coquins ont réellement une adresse infernale.

Ces entretiens sont funestes; ils initient à tous les secrets des industries déshonnêtes et illégales les convicts novices dont l'âme était accessible au repentir; ils pervertissent l'esprit et altèrent les notions du bien et du mal. Plongé dans cette

atmosphère de vice et d'incrédulité, le convict qui y est entré naïf en sort imbu des plus fausses idées. Il apprend à confondre le juste et l'injuste : que dis-je ? à ses yeux l'iniquité devient la règle et l'honnêteté l'exception. Il pousse bientôt la démoralisation jusqu'à mépriser ce qui est louable et estimer ce qui est blâmable. Les lois générales de l'honneur et du devoir, que reconnaît le commun des hommes, ne sont plus pour lui que le code des sots. Il s'y soustrait, et sa conscience ne lui reproche rien du moment qu'il a montré assez d'adresse pour échapper à la police.

Je n'en finirais pas s'il me fallait rapporter tous les récits de vols effrontés que j'entendis faire pendant cette traversée. Depuis que Bob avait été si vertement corrigé, il avait beaucoup perdu de son importance et de sa jactance. Aussi était-il devenu taciturne. Il avait été supplanté dans l'estime des voleurs, ses compagnons, par trois mauvais drôles, qui jadis tournaient dans son orbite, mais qui depuis son éclipse brillaient d'un éclat nouveau. Ces trois coquins avaient exercé à Londres des métiers de luxe : l'un avait été cocher, l'autre domestique d'un acteur, et le dernier était en droit de prendre la qualification d'artiste en cheveux.

Par un reste de pudeur, ils s'attachaient à dissimuler leurs noms ; on ne les désignait qu'au moyen de surnoms : le premier s'appelait Nelson, l'autre

Blücher, le troisième Wellington. Ces noms, choisis par eux-mêmes, représentaient la célébrité que chacun d'eux croyait avoir méritée dans l'exercice de sa coupable profession. Leurs bonnes histoires de vols nocturnes avec escalade, effractions et le reste étaient des titres incontestables au respect de leurs compagnons. Ils employaient consciencieusement leur influence pour répandre parmi les autres convicts les plus détestables principes. Gens d'esprit tous trois, d'ailleurs, pleins d'imagination et de ressources, l'autorité dissimulée, mais bien réelle, qu'ils exerçaient sur les autres condamnés, contribuait plus que toute autre chose à corrompre ceux qui n'étaient pas entièrement pervertis. Campbell désirait vivement combattre leur action pernicieuse. Mais que faire, et comment empêcher la diffusion de mauvaises doctrines qui se propagent par la conversation, et qu'on ne peut saisir au passage partout où il est si facile de les prêcher : à table, au lit ; le jour, pendant les heures de repos ; la nuit, durant le temps qui devrait être consacré au sommeil, et que les convicts emploient souvent à comploter, malgré le règlement qui ordonne le silence ? Campbell fit part de son embarras à Paddy, dont les conseils lui avaient été plusieurs fois utiles :

« Il faut les distraire, dit le capitaine du pont. Faites-leur jouer la comédie.

— Eh ! quelle pièce choisiront - ils ? reprit Campbell surpris. *Ali-Baba*, sans doute.

— Ou *les Quarante voleurs*, répondit notre Irlandais en riant avec bonne humeur. Il ne manquera pas d'acteurs parmi nous, monsieur. Mais n'importe ! ne repoussez pas mon idée parce qu'elle vous paraît étrange. Il ne suffit pas d'exercer le corps des convicts, il faut encore leur occuper l'esprit et donner de l'emploi à leurs facultés. »

Campbell alla tout aussitôt trouver le capitaine. M. Brown fut tellement stupéfait, qu'il resta les yeux fixés sur le docteur sans trouver un seul mot pour peindre ses sentiments. Sans nul doute, s'il se fût livré en ce moment à ses impressions, il eût tenu un langage des plus énergiques ; mais il fit un violent effort sur lui-même et il réussit à se maîtriser, pas assez pourtant pour ne pas montrer de quel œil il envisageait la proposition du chirurgien.

« Sur ma parole, Campbell, dit-il, je crois que vous prenez ce bon navire pour Bedlam et le capitaine Brown, qui est devant vous, pour le directeur d'un hospice d'aliénés. Vous êtes un homme sensé et bien élevé ; mais j'imagine qu'il y a quelque case vide dans votre cervelle. Vous savez si cela est possible, vous qui êtes de la faculté. Le fait est que vous n'êtes plus reconnaissable quand il s'agit des coquins que nous avons à bord ; vous

les traitez en enfants gâtés. Que feriez-vous, s'il vous plaît, pour d'honnêtes émigrants, de braves laboureurs, de dignes mères de famille? C'est à peine si l'on s'occupe d'eux à bord des navires de transport, où ils sont parqués comme des bestiaux. Si l'un d'eux est malade, le chirurgien lui tâte le poulx, le saigne, et ne songe plus à lui dès qu'il a le dos tourné. Mais qu'au contraire il y ait à bord des escrocs, des voleurs, des vauriens, des misérables de toute espèce, on les choie, on les caresse, on leur demanderait presque pardon de les déporter. Ils sont nourris comme des lords, logés comme des passagers de première classe; et voici, docteur, que vous vous occupez de leur procurer des distractions dans la crainte qu'ils ne s'ennuient.

— Il y a du vrai, capitaine, dans ce que vous dites. Je voudrais, comme vous, qu'on fit plus d'efforts pour assurer le bien-être des émigrants volontaires, et surtout pour augmenter leur instruction religieuse; mais remarquez qu'ils sont libres, et qu'on ne peut, sans porter atteinte à cette liberté, leur imposer même des amusements pour abrégér les longueurs de la traversée. Pour le moment, je ne me préoccupe que de ce qui me concerne. Je suis chargé de la conduite des déportés, et je me crois tenu d'employer les moyens qui me paraissent les plus efficaces pour les maintenir en

bonne santé et pour assurer parmi eux le règne de la discipline.

— Est-ce pour qu'ils observent la discipline, s'écria le capitaine, que vous voulez mettre sens dessus dessous mon entre-pont? Prenez-vous *le Gouverneur-Macquarie*, un honnête navirè qui jusqu'à présent n'avait été employé qu'à un commerce paisible, pour un foyer de baladins et un théâtre de mascarades? Fi, monsieur Campbell! un homme rangé, un homme de mérite, qui a l'honneur de porter l'uniforme de Sa Majesté, devrait-il se laisser entraîner, par esprit de système, à permettre de telles scènes de confusion et de désordre?

— Comme il vous plaira, capitaine, reprit le docteur. Je puis être systématique à ma manière, comme vous l'êtes à la vôtre. Nous sommes comme le médecin tant mieux et le médecin tant pis de la pièce française, appréciant tout différemment les symptômes de la maladie morale des transportés et le régime qui leur convient. Au surplus, capitaine, il ne se fera jamais rien à bord sans votre consentement. Il me suffit que ma responsabilité soit à couvert par la communication que je vous ai faite. »

Le capitaine Brown ne craignait rien tant que d'assumer sur sa tête le fardeau d'une responsabilité qu'il pouvait se dispenser de prendre. La dernière phrase du docteur, phrase dite avec inten-

tion, avait porté coup. D'ailleurs, M. Brown avait le sentiment de la supériorité intellectuelle du docteur, et, quoi qu'il pût dire dans ses moments de boutades, il avait une profonde estime pour son caractère.

« Je méprise vos pièces de théâtre, et surtout les pièces françaises, car je déteste cordialement tout ce qui est français, comme le doit tout vrai marin de la Grande-Bretagne. Vous avez beaucoup trop de littérature pour moi, docteur, et je n'approuve pas que vous puisiez les règles de votre conduite dans des livres étrangers, qui ne peuvent être une bonne lecture pour un véritable Anglais. Quant à moi, je déclare que l'idée de faire jouer la comédie à cette canaille que nous avons sous le pont ne me serait jamais venue, quand même j'aurais navigué, pour mes péchés, pendant cent ans en pareille compagnie. Mais, Dieu merci, je ne suis pas chargé de leur direction, et, si le lieutenant est de votre avis, je ne mettrai point d'obstacle à l'exécution de votre projet. »

M. Brown ne demandait jamais mon opinion, en pareille circonstance, qu'avec l'espoir de me voir partager l'avis du docteur. C'était une ruse qu'il employait pour pouvoir se rendre avec les honneurs de la guerre. Je l'aurais extrêmement désobligé, si, par extraordinaire, je m'étais rangé de son côté. Du reste, cela n'arrivait jamais; car, dans

les débats qui avaient pour objet la direction des déportés, le docteur Campbell se montrait toujours le plus prudent et le plus éclairé des deux ; aussi n'hésitai-je pas à répondre que je partageais sa manière de voir.

— Fort bien, messieurs ! répliqua le capitaine, qui n'attendait que ma réponse pour céder et faire retraite d'une manière honorable. Fort bien ! vous êtes deux contre un ; je vous rends les armes. Faites comme vous l'entendrez. Seulement, faites bien attention à ceci, docteur : je me lave les mains de ce désordre ; je n'y veux prendre aucune part. Vous en répondrez seul.

— C'est convenu, capitaine, répondit Campbell en saluant M. Brown, qui avait reporté sa pipe à sa bouche comme ayant hâte de terminer l'entretien. C'est entendu : je prends tout sur moi. Venez, Georges, me dit-il ensuite ; nous allons tâcher d'introduire un peu de variété dans cette monotone et ennuyeuse vie de bord. »

Le docteur convoqua Paddy à notre conférence. Campbell n'entendait pas se mêler aux convicts, ni participer directement à l'amusement qu'il consentait à leur laisser prendre ; mais il jugeait à propos d'en régler d'avance avec le capitaine du pont certains détails dans l'intérêt du bon ordre. Quelle que fût la vivacité de son esprit, il avait, comme nous l'avons dit, une grande solidité de

principes, et ses expériences sur le moral des déportés ne pouvaient pas être poussées par un homme de ce caractère plus loin que ne le permettaient les convenances et la religion. Paddy, qui avait suggéré ce projet de représentation théâtrale, fut chargé d'inspirer aux convicts l'idée de l'exécuter. Campbell voulait bien accorder la permission de jouer la comédie, mais il ne pouvait pas lui convenir d'aller au-devant des souhaits que les déportés pourraient former à ce sujet. Le choix de la pièce était encore une affaire délicate. Des gens de l'espèce de nos passagers ne pouvaient pas avoir le goût bien épuré, et telle œuvre dramatique, écrite pour flatter les oreilles peu chastes d'un parterre, eût été déplacée sur un navire, où commençait, pour les déportés, une période d'expiation et de réforme. Paddy rassura le docteur.

« Si les hommes du gouvernement, dit-il en se servant pour désigner les convicts du nom qu'on leur donne en Australie, étaient conduits par quelque braconnier écossais, je ne répondrais pas qu'ils observassent les convenances ; mais Nelson, Blücher et Wellington, leurs chefs, sont trop bien appris pour ne pas savoir ce qu'ils doivent à votre honneur. A eux trois, ils ont de l'esprit comme quatre, et je sais qu'ils n'emprunteront rien à aucune scène : ils se croient assez de verve poétique pour se passer de tous les dramaturges, et vous

pouvez être sûr que le spectacle entier sera de leur composition. »

Tout se passa comme Paddy l'avait prévu, et, à douze jours de distance, j'assistai à une représentation telle que, de ma vie, je n'en avais vu de pareille. Le docteur et moi, lors de cette soirée mémorable, nous nous étions enfermés dans la prison, heureusement vide. Des ouvertures pratiquées dans la cloison nous permirent d'assister à la représentation sans compromettre notre dignité.

L'espace réservé dans l'entre-pont pour le logement des condamnés avait été divisé en deux parties au moyen de couvertures attachées ensemble de manière à former un rideau; des bancs, des tables, des coffres étaient rangés symétriquement du côté réservé à l'auditoire. Indépendamment des falots qui éclairaient ordinairement de leur lumière douteuse cette division du navire, des luminaires de plusieurs espèces avaient été placés dans la salle. C'étaient des chandelles fichées dans des goulots de bouteille; des mèches, dont une extrémité trempait dans des pots remplis de graisse. Ces combustibles n'avaient que des rayons vacillants et incertains, et répandaient en outre une odeur nauséabonde. Deux matelots, pourvus de seaux pleins d'eau, avaient été chargés d'une surveillance spéciale dirigée contre l'incendie : ils jouirent ainsi de la représentation, et ne furent pas

les derniers à manifester le plaisir qu'elle leur causait. Quelques soldats, placés à l'extrémité de la salle improvisée pour y maintenir l'ordre, perdirent dans le cours de la représentation la gravité qui convenait à des sentinelles, et le poste entier fit retentir la salle par l'explosion de son hilarité.

Les acteurs se montrèrent pleins de verve. Je n'ai jamais su lequel des trois drôles que j'ai nommés plus haut était le véritable auteur de la pièce. Peut-être avait-elle été faite en collaboration. Le fait est que des vaudevillistes de profession n'auraient pas montré dans leurs meilleurs jours plus de tact et plus d'observation. Le choix du sujet était d'ailleurs assez impudent. C'était une satire de l'état-major du navire. On y voyait la caricature du capitaine et du docteur représentée sous les traits d'époux mal assortis; le capitaine, bourru, grondeur et d'intelligence médiocre, était dominé par sa femme, et finissait toujours, après une explosion de mauvaise humeur, par obéir à toutes les volontés de sa moitié. Un troisième personnage, qui figurait le lieutenant du navire, opinait toujours du bonnet dans les discussions qui s'élevaient entre les deux conjoints, et se rangeait du côté de la dame quand il était poussé dans ses derniers retranchements.

L'effronté qui se faisait appeler Wellington remplissait avec beaucoup de finesse le rôle difficile

de la maîtresse du logis. Il avait passé par-dessus ses vêtements masculins deux chemises auxquelles il ne manquait que d'être plus longues pour ressembler à la robe d'une femme hindoue; un foulard était chastement croisé sur sa poitrine, aux deux côtés de laquelle avaient été placés des pelotons d'étoupe; sa tête était coiffée d'un mouchoir blanc, et ses pieds chaussés d'une paire de babouches jaunes prêtées par le domestique de M. Brown. Ainsi parée, cette maîtresse femme allait, venait sans bruit dans la maison, ordonnant tout, conduisant tout, balayant, époussetant et faisant disparaître les traces plus ou moins sordides de la présence de son époux.

Ce dernier était représenté par Blücher, grand et gros garçon de vraie race saxonne. Il était vêtu pour la circonstance d'une vieille veste blanche en coton qui, pendant le dernier voyage du *Gouverneur-Macquarie* à la côte d'Afrique, avait fait les beaux jours de John, le valet de chambre du capitaine, et l'admiration des nombreuses négresses victimes des distributions de foulards que faisait à chaque relâche M. John, toujours fort empressé auprès du beau sexe. Un large pantalon de toile, une calotte grecque et une paire de bottes empruntée à un convict aisé complétaient le costume de l'acteur. Par malheur, les bottes s'étaient trouvées trop courtes, les pieds de Blücher n'avaient

pu s'y placer tout entiers, les talons étaient restés en route appuyés sur les tiges, et notre comédien de circonstance était obligé de marcher constamment sur ses pointes. A part cet inconvénient, il savait tirer très-bon parti de son accoutrement, et surtout d'une longue pipe, où il puisait, avec une apparence de délice, d'énormes aspirations de tabac.

Assis près d'une table, tenant sa pipe d'une main, étendant l'autre vers une cruche de bière qu'il avait baptisée du nom de grog et qu'il portait fréquemment à ses lèvres, il fit comparaître un autre drôle chargé de représenter le domestique de la maison, et lui dit que son grog était faible. L'autre ayant répondu qu'il l'avait préparé selon les ordres de madame, son maître s'emporta, l'appela paresseux, l'accusa d'avoir bu l'eau-de-vie et d'avoir rempli la bouteille avec de l'eau, déclara avec de violentes imprécations qu'il était le maître, que personne ne devait recevoir d'ordres que de lui, et finit par dire au valet de sortir et de ne jamais reparaitre devant ses yeux. Survint alors sa femme, qui demanda la cause de tout ce bruit. Il s'ensuivit une altercation où le mari fit preuve d'autant d'emportement que la femme montra de calme et de fermeté. Celle-ci dit enfin qu'elle ne se chargeait plus de diriger la maison, et laissa à son mari la responsabilité de tout le désordre qui s'en-

suivrait. Visiblement déconcerté par la menace, Blücher leva les épaules, fit un tour dans la chambre, aspira successivement trois ou quatre bouffées de tabac, prit la cruche d'ale, la vida d'un trait, et tendant le pot au domestique, lui dit :

« Allons, John, un autre verre de grog, et surtout ne manquez pas d'obéir à madame. » Puis, se penchant à l'oreille du domestique au moment où John sortait, il ajouta : « Tâche qu'il soit plus fort, animal, ou bien tu auras affaire à moi. »

La pièce continua ainsi ; chaque scène où figurait le capitaine se terminant invariablement par ces mots :

« Allons, John, un autre verre de grog. »

Cette phrase était toujours accueillie par les applaudissements de l'auditoire, et chaque fois qu'un trait bien mordant était lancé contre l'un ou l'autre de nous, on voyait les physionomies rayonner de joie ; les regards se portaient vers les soldats et les matelots avec un triomphe mêlé d'inquiétude, car le plaisir d'exercer contre nous ces innocentes représailles était troublé par la crainte du ressentiment qu'elles pourraient faire naître dans nos esprits. Comme je l'ai dit, les matelots et les soldats riaient de tout leur cœur, et pour ne pas partager leur gaieté, il aurait fallu ne pas assister plus longtemps à la représentation et ne pas écouter cette bouffonnerie.

Le lendemain, M. Brown, après avoir entendu le récit de ces incidents, fronça le sourcil, et s'adressant au docteur :

« Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-il ; il n'y a rien de respectable pour ces coquins. Au surplus, c'est votre affaire. »

Campbell s'était attendu à cette boutade, et il avait préparé sa réponse :

« Voici, monsieur, dit-il, un *autre verre de grog*. »

En même temps il présentait au capitaine un bol rempli de punch fumant, que le domestique venait de lui remettre. A cette saillie, M. Brown reprit tout sa bonne humeur, et acceptant le verre qui lui était offert, il dit au docteur :

« Restez la maîtresse au logis, puisque vous usez de votre autorité d'une manière si agréable. Je suis trop heureux d'être délivré du soin de gouverner cette canaille. A votre santé, monsieur Campbell ! à la vôtre, lieutenant ! Puissions-nous ne jamais nous rencontrer à bord d'un navire chargé de convicts ! Quant à moi, j'affirme qu'on ne m'y reprendra plus. Bonne chance, messieurs ! »

Le capitaine vida son verre, et nous en fîmes autant. Quelques jours après nous entrâmes dans le détroit de Bass. Nous arrivions au terme de notre voyage.

CHAPITRE III.

Sidney.

Notre bâtiment éprouva une tempête terrible dans le détroit de Bass. Il supporta bravement les assauts du vent et de la mer. L'état des passagers était déplorable : on dut leur interdire de monter sur le pont, où ils auraient gêné la manœuvre. Pressés dans l'atmosphère étouffante de l'entrepont ; affaiblis par les fatigues d'une longue traversée, la plupart firent de nouveaux sacrifices au mal de mer.

Au sortir du détroit de Bass, nous retrouvâmes le beau temps. Ce changement fut aussi grand que subit. Le calme de la mer, la pureté de l'air, l'éclat des rayons du soleil faisaient douter que nous fussions dans les mêmes parages où, les jours précédents, notre bâtiment, naviguant sous un ciel de plomb, était le jouet des vagues furieuses.

En remontant vers Sidney, nous fîmes route en vue de la côte. Toutes les hauteurs sont cou-

ronnées de bois, au feuillage uniformément sombre. Enfin, l'œil découvre au loin un phare surmonté des couleurs de la Grande-Bretagne. Le nom de Sidney court de bouche en bouche. Tout le monde se précipite à l'avant, l'âme agitée de sentiments divers. L'équipage voit arriver avec satisfaction le terme d'une traversée pénible et longue; il conçoit l'espoir de passer quelques semaines en repos, dans une ville où les plaisirs faciles sont encore plus nombreux et plus variés qu'à Londres. Les passagers libres regardent cette terre avec des émotions qui répondent à l'état de leurs affaires, de leurs affections ou de leurs espérances. Quant aux transportés, ils envisagent avec un mélange de regrets et de plaisir cette nouvelle patrie : terre d'expiation et de réhabilitation, de travail forcé et de liberté dans le désert, de châtimens ignominieux et terribles, de jouissances dérobées et enivrantes.

L'entrée de Port-Jackson est signalée par deux promontoires très-élevés; entre eux s'allonge un canal étroit, plus semblable à une rivière qu'à un bras de mer. La comparaison est d'autant plus frappante qu'il existe dans ce canal un fort courant. A l'intérieur, le port s'élargit, les terres forment un vaste bassin entouré de collines en pente douce. Toutes les flottes du monde trouveraient dans ce havre un abri. La ville est bâtie

sur une hauteur flanquée de trois côtés par la mer. Des quais solides et commodes, construits en granit, bordent le littoral. Les bâtiments du plus fort tonnage viennent y décharger leur cargaison. Le premier objet qui frappe les regards de l'étranger est cette enceinte de granit, coupée çà et là par de larges *docks*. C'est l'ouvrage des convicts; il prouve la puissance de la volonté et du travail. La plus grande activité règne dans ces quartiers. Au moment de notre arrivée, un navire de Singapour, avec un équipage de Malais, déchargeait des caisses de thé et des sacs de sucre. Un vétéran du port de Liverpool avait apporté une cargaison de marchandises tirées des manufactures anglaises, et des centaines de barils contenant d'excellent porter de Dunbar. Le pont d'un bâtiment voisin était couvert d'émigrants, groupés autour des colons qui leur faisaient la peinture la moins flattante du pays.

Le claquement des fouets annonce l'approche d'un lourd chariot traîné par des bœufs et chargé de ballots de laine. Un navire arrivé de Calcutta prend, un peu plus loin, un fret vivant pour les marchés de l'Inde. Des bestiaux à l'encolure épaisse et au poil luisant sont enlevés en l'air et disparaissent bientôt par l'écouille dans les profondeurs du navire. La société protectrice des animaux, qui a fait un procès à M. Poitevin, n'a pas

encore songé à s'opposer à ce mode de chargement.

Sidney s'étend sur un espace de deux milles et demi ; la ville étant bâtie sur une hauteur, les rues forment une succession de terrasses qui regardent le port. George-Street, qui est la principale artère de la ville, a près d'un mille de long. Comme un arrêté de l'autorité a défendu la construction de maisons en bois, tous les édifices sont bâtis en matériaux solides et principalement en pierre. Les églises, les banques, les hôtels meublés sont, pour la plupart, des bâtiments de vastes dimensions ; un grand nombre de magasins et d'établissements consacrés au commerce ont un certain aspect d'élégance. Les boutiques, surtout dans George-Street, sont ornées avec luxe et bon goût. Les marchandises exposées *en montre* sont artistement disposées et bien assorties. Les marchands, vêtus avec recherche, viennent, leur aune à la main, recevoir les chalands en montrant la même obséquiosité que les boutiquiers les plus renommés de Londres.

Sidney a tout l'aspect d'une capitale. Les rues sont pavées ; le gaz y brille de distance en distance au faite de lampadaires. Au coin des rues, nous apercevons des files de voitures publiques dont l'attelage n'a pas l'air d'être, comme ceux de Londres, attaqué de rhumatismes dans les articulations. A notre approche, la phrase ordinaire : « Un ca-

briolet, monsieur? » retentit à nos oreilles. De temps à autre, un lourd omnibus ébranle le sol, et le conducteur, un doigt levé en l'air, appelle l'attention des passants. Lorsque ceux-ci lui répondent par un signe négatif, le doigt levé se replie sur lui-même et la main retombe comme le bras d'un télégraphe.

Des vendeurs ambulants de fruits et de poissons présentent aux passants leurs éventaires et remplissent les oreilles du cockney ravi de ces cris de Londres qui l'ont bercé dans son enfance. Les marchands d'habits sont nombreux : leurs boutiques sombres et humides rappellent les établissements du même genre formés dans nos villes par la race israélite; et en effet, d'après les signes caractéristiques de la physionomie d'un de ces honnêtes industriels, on reconnaît que les membres des tribus errantes se sont frayé un chemin jusqu'à la capitale de l'Australie.

Boire est le premier besoin et le plus grand plaisir des habitants; le nombre des cabarets qu'on aperçoit à Sidney est une preuve de cette soif inextinguible de la population. A toute heure du jour ces tavernes sont fréquentées par des habitués affectés d'une sécheresse irrémédiable du gosier. Lorsqu'ils en ont dans l'aile et qu'ils ne peuvent plus se soutenir, on les jette à la porte; leur masse inerte, où la vie ne se révèle que par d'inin-

telligibles grognements, obstrue la voie publique jusqu'à l'arrivée du constable qui les porte en prison.

Détournons les yeux de ces déplorables scènes, et reportons nos regards vers le spectacle animé que nous offre la rue. Voici les porteurs d'affiches qui passent à nos côtés, élevant au bout d'une longue perche l'annonce en grosses lettres du spectacle du soir. Des cabriolets roulent à bride abattue, tandis qu'un vieux gentleman s'avance paisiblement sur une monture qui va l'amble; il échange des saluts avec une dame et ses filles, qu'entraîne rapidement une brillante calèche.

Ces indices d'une civilisation avancée réjouissent le cœur de l'émigrant en lui rappelant la mère patrie. C'est une vue encourageante; c'est une preuve que la fortune est accessible; c'est un phare qui guide l'aventureux colon dans sa pénible carrière. A Sidney, le travail et le talent conduisent facilement à occuper un rang élevé dans la société; mais Dieu seul sait par quelles voies détournées et honteuses, par quels chemins défendus beaucoup de gens ont acquis leur opulence. Ce n'est pas sans éprouver un amer désappointement qu'on apprend les antécédents de telle élégante qui repose aujourd'hui négligemment sur des coussins de soie, et qui la veille encore était en dissentiment avec la police. On a peine à se faire à l'idée que ce personnage si

grave, à physionomie si respectable, à démarche si digne, est arrivé dans la colonie aux frais du gouvernement, par suite d'un faux en écriture.

Mais un grand bruit de sonnette annonce une vente à la criée, et nous suivons la foule qui se précipite de ce côté. Les combats de coqs sont la passion des tagales de Manille; les ventes aux enchères font fureur à Sidney; c'est un jeu : on s'y enrichit, on s'y ruine; on vend sa propriété, ses chevaux, ses meubles, tout son fonds de boutique, et l'on court la chance du résultat. Nous avons à Londres des associations d'acheteurs, qui règlent le cours des ventes publiques; ce sont, en général, des marchands qui s'entendent pour ne pas laisser déprécier l'objet de leur commerce. Les ventes à la criée n'offrent donc ici rien d'imprévu; il n'y a dans le prix des marchandises adjudgées ni hausse extraordinaire ni baisse très-importante. Mais il n'en est pas de même en Australie. Chacun agit pour soi. D'ailleurs les ventes sont si multipliées qu'aucune association ne pourrait suffire aux achats; elles ont donc tout l'attrait d'un véritable jeu.

Les ventes aux enchères sont annoncées à son de cloche par un homme qui est porteur tantôt d'un écriteau, tantôt de drapeaux. Les environs de l'établissement d'un commissaire-priseur, au moment de la vente, sont remplis des bruits les plus discordants; la voix du crieur et les rumeurs de la

foule se mêlent avec le tintement des sonnettes. La salle de vente est encombrée, comme ici, d'objets de toute espèce; elle ressemble assez à la boutique d'une marchande à la toilette ou d'un vendeur de bric-à-brac. A l'une des extrémités est un bureau derrière lequel se tient le commissaire-priseur et le commis chargé des écritures. Ici l'on débite des objets mobiliers et des articles de consommation; là on vend des maisons et des terres. Le commissaire-priseur en expose avec une verbeuse éloquence les beautés et les mérites qui n'ont jamais existé que dans son imagination, et les enchères montent avec d'autant plus de rapidité que la cupidité ou l'amour-propre des assistants se trouvent plus excités.

De pauvres diables d'émigrants, assez naïfs pour prêter l'oreille à ces descriptions fantastiques, croient souvent avoir acheté des domaines précédés de nobles avenues, entourés de parcs aux épais ombrages, et ils ne trouvent sur leur terrain qu'une forêt de broussailles. Quant au cours d'eau qui soi-disant devait le traverser, il n'en existe aucune trace. C'était un embellissement que le crieur a jugé à propos d'ajouter au prospectus; mais, par malheur, le marteau du vendeur à la criée n'a pas, comme la baguette de Moïse, le pouvoir de faire jaillir de l'eau du rocher.

Heureux d'échapper au bruit continuel des

ches, je me dirigeai vers le marché qui est situé sur un point culminant dans George-Street. C'est un édifice soutenu par des arches; chacune des deux ailes est consacrée à une espèce différente de comestibles. Ici sont les étaux des bouchers, où l'on voit étalés les morceaux de choix parmi les viandes inférieures. Les bouchers de Sidney ne le cèdent en rien à ceux de Londres, quand il s'agit d'adresser aux passants de véritables vociférations pour fixer leur attention sur la marchandise et en détailler les qualités; l'éclair des coutelas, le grincement des scies, et le bruit du couperet tombant sur le billot, me prouvèrent qu'il régnait une grande activité dans ce laboratoire sanguinolent, et je pris en toute hâte la première porte qui me donna le moyen de me soustraire à un spectacle si révoltant.

L'aile consacrée à la vente des fruits et des légumes offre un aspect beaucoup plus agréable. Les proportions de quelques-uns de ces végétaux sont réellement surprenantes. Le premier homme a été tenté par un fruit qu'Ève lui présentait. Je me laissai séduire par les offres d'une jeune fille qui vendait de belles pêches, et je les savourai avec délices en narguant la dyssenterie. Le marché aux fleurs contient les plus magnifiques produits qu'il soit possible d'imaginer. C'est là que les belles et les beaux de Sidney viennent, chaque jour, chercher

des bouquets. Le choix du beau sexe tombe fréquemment sur ces fleurs emblématiques qu'on appelle *ne m'oubliez pas*, ou *heart'sease* (bonheur du cœur). On se hâte de cacher sous sa mante ces achats compromettants, puis on s'éloigne en rougissant. Une multitude d'autres dames d'un aspect plus imposant sont attirées au marché dans un but beaucoup moins sentimental : un cœur de chou est le seul cœur qui les séduise ; les pommes de terre, les fruits et les légumes remplissent leurs paniers. L'élégant Australien qui traverse le marché un lorgnon sur l'œil est obligé de louvoyer entre ces écueils ambulants : heureux s'il n'échoue pas contre une citrouille ou une pile de melons ; ce qui lui attirerait infailliblement une bordée d'injures et de quolibets.

Du marché à la cour de justice, il n'y a qu'un pas. Les querelles commencées au marché finissent au tribunal. Je ne négligeai pas cette occasion de connaître la moralité de la population de Sidney. La justice est très-sommaire dans la capitale de l'Australie ; en quelques heures vingt-cinq accusations furent exposées, soutenues, combattues et jugées. C'était le contingent des arrestations de la nuit précédente : une bande d'ivrognes et d'escrocs, hommes et femmes, qui comparaissaient avec des nez écrasés et des yeux pochés. La plupart des sentences se bornèrent à l'amende, et les condamnés

furent renvoyés avec cette injonction : « Allez, et ne péchez plus. »

Les registres de la police donneraient à penser que le vice est héréditaire dans les familles de Sidney, car la plupart des criminels mis en prison y retrouvent des traces du séjour de leurs parents. Du reste, au milieu de cette société honorable et paisible qu'a formée l'émigration libre à Sidney, on distingue toujours un noyau de population qui tire son origine de la transportation, et qui semble n'avoir pas ce qu'on appelle « le sens moral. » Le vol, les crimes de toute espèce, la prison, et même le dernier supplice, sont envisagés par cette classe d'individus comme des incidents ordinaires de la vie. Ils peuvent les éviter, les redouter même; mais ils ne croient pas avoir de motifs d'en rougir. Une servante fidèle vous entretiendra avec admiration des bons tours d'escroquerie qui viennent de conduire son frère à la geôle.

Après quelque temps de séjour dans la colonie, je fus averti un matin que ma blanchisseuse désirait me parler. Je la fis entrer dans mon cabinet. Elle venait m'emprunter deux dollars pour se marier.

« Eh quoi! Mary, lui dis-je, n'avez-vous pas un mari en Angleterre?

— Hélas! monsieur, il est mort. Je viens d'apprendre, par une lettre, *qu'il a souffert*.

— Souffert! m'écriai-je; et quelle souffrance a-t-il donc éprouvée?

— Il a été pendu, reprit-elle.

— Pendu? et cette nouvelle ne vous empêche pas de faire si tôt de secondes noces?

— Ah! monsieur, cela ne vous a pas surpris, mon fiancé et moi; il y a bien longtemps que nous avons prévu ce coup-là, et que je l'avais prédit à mon mari. C'était un maladroit. »

Je donnai deux dollars à Mary, et elle partit toute joyeuse. Cette femme ne m'a jamais dérobé un mouchoir, et son nouveau mari était un journalier fort paisible qui, à ma connaissance, n'a pas eu de démêlés avec la justice.

J'ai dit que les jugements étaient très-sommaires. Cependant de nouvelles ordonnances ont limité l'arbitraire des magistrats et donné aux accusés quelques garanties qu'ils n'avaient pas autrefois. Dans l'origine de la transportation, les magistrats étaient investis de pouvoirs illimités, et l'on cite encore à Sidney l'exemple d'un juge qui prostituait scandaleusement la justice. Cet homme remettait invariablement à huitaine les causes des accusées du sexe féminin, toutes les fois qu'elles avaient des traits agréables. La douceur extraordinaire de la sentence prononcée contre elles excitait ensuite la surprise générale. On fit une enquête, et on apprit que depuis bien des années les belles recluses

étaient conduites à l'habitation particulière de l'incorruptible magistrat, et mises en liberté après l'entrevue. Cette découverte amena la révocation de sa *seigneurie*.

Après l'audience, les tiraillements de mon estomac m'avertirent que l'heure du repas était arrivée. Le gaz brillait dans les rues et versait sur l'étalage des boutiques une lumière resplendissante. Je me mis en quête d'un hôtel respectable. Le maître de la maison, en habit noir et cravate blanche, la chemise ornée de boutons en diamant, les mains couvertes de gants de coton blanc, me reçut avec toute sorte de déférence et m'introduisit dans la salle à manger. La table était dressée, la nappe blanche, les cuillers et les fourchettes luisantes, et la porcelaine neuve. Il y avait donc quelque chose de satisfaisant dans les préparatifs du festin. Restait à savoir si le menu répondrait aux promesses du couvert. La carte me fut remise; elle se composait d'un potage à la tortue, de soles, de filet de bœuf, de volaille et de différents plats d'entrée. Ceux des convives qui dédaignaient le produit des brasseries avaient à choisir entre le champagne, le madère, le sauternes, ou du moins la contrefaçon de ces vins, provenant des vendanges australiennes. Au dessert, la table fut couverte de raisins, de melons, de pêches, de groseilles, et enfin chaque convive eut le droit d'absorber le contenu d'une bou-

teille de *claret* indigène frappé dans la glace, en guise de digestif. Quand vint le moment de payer l'écot, je fus étonné de trouver beaucoup de modération dans la taxe que nous avait imposée l'ordonnateur de ce confortable dîner.

Que devais-je faire pour passer ma soirée? Entrer au café et lire un article du *Times*; louer une stalle au théâtre; me promener dans le Jardin des Plantes, rendez-vous quotidien de la *fashion*? En l'état de bonne humeur où le dîner m'avait mis, la lecture du *Times*, et même celle du facétieux *Punch*, ne m'offrait qu'une perspective de plaisir très-médiocre. Le théâtre me semblait plus attrayant, mais il était encore trop tôt pour m'y rendre. Je dirigeai mes pas vers le Jardin des Plantes.

Une musique militaire y récréait les esprits de nombreux promeneurs; cette harmonie qui se répandait sous les ombrages pénétrés par le soleil couchant avait quelque chose d'électrique. Je ne connais rien de plus enivrant qu'une musique exécutée dans un beau jardin au moment où l'ombre commence à descendre sur la terre. A cette heure solennelle, l'âme est ouverte aux plus douces émotions, et il semble que les sons harmonieux d'un orchestre sont la voix de la nature qui, avant de s'envelopper de ses voiles nocturnes pour se livrer au repos, adresse un hymne d'actions de grâces au Créateur.

Mais à quels écarts mon imagination s'abandonne-t-elle ? La foule qui se pressait dans les vertes allées du jardin n'était rien moins qu'accessible à de telles impressions. La critique des toilettes et des attelages absorbait toutes ses facultés. Sidney est la ville par excellence sous le rapport de l'équitation. Vers le soir on voit des escadrons de cavaliers traverser les rues et parcourir les promenades publiques. Les chevaux sont à bon marché, et il n'y a pas un boutiquier, y compris les tailleurs et les fabricants de chaussures, qui ne monte le soir sa rossinante et ne la fasse galoper et caracoler parmi les fashionables.

Au milieu des groupes babillants et rieurs, j'errai seul en ma qualité d'étranger et d'inconnu, jusqu'à l'heure où le disque du soleil disparut en jetant sur les toits de la ville un dernier rayon d'or. En me retirant j'embrassai d'un coup d'œil les merveilles de la civilisation qui m'entouraient, et j'eus peine à rester convaincu que, moins de soixante ans auparavant, l'emplacement de Sidney n'était qu'un vaste désert parcouru par des peuplades barbares.

Parlerai-je du théâtre ? On y jouait la comédie de Shakspeare intitulée : *Tout est bien qui finit bien*. L'assistance était nombreuse et la galerie turbulente comme à l'ordinaire. Chaque spectateur était endimanché ; mais on n'avait pas besoin de lor-

gnette pour voir qu'en somme l'auditoire n'était pas composé de la fine fleur de l'aristocratie. Le jeu des acteurs ne fut rien moins qu'irréprochable ; la plus modeste troupe de province vaut celle de la capitale de l'Australie. L'amoureux de la belle Hélène avait évidemment fait abus du rhum de la Jamaïque, et celle-ci paraissait avoir également puisé des inspirations à la même source.

Avant la fin de la représentation, je regagnai mon hôtel, et j'y terminai la première journée de mon séjour en Australie par un sommeil que ne troublèrent pas, Dieu merci, ces horribles produits du soleil et de l'humidité, véritables fléaux des pays chauds, dont l'Australie est exempte : les moustiques.

CHAPITRE IV.

Débarquement. — Régime de la prison. — Emploi des déportés au service du gouvernement.

Le lendemain, au lever du jour, je retournai à bord de notre navire. Le secrétaire général du gouvernement y était attendu; il devait passer en revue nos convicts et les interroger séparément. L'objet de cette visite est surtout de connaître la profession de chaque déporté. Les ouvriers sont retenus en général pour les travaux du gouvernement; les individus de professions sédentaires, clercs, commis, entrent au service des particuliers. Les paysans, et, en outre, tous les déportés appartenant à cette nombreuse classe de gens qui n'ont jamais exercé aucun état et qui ont toujours vécu d'industries illicites, sont destinés à passer dans l'intérieur comme gardiens de troupeaux et garçons de ferme.

L'ambition des convicts est de demeurer à Sidney. Ils emploient toutes les ruses imaginables, soit pour dissimuler leur profession, s'ils sont ouvriers, soit pour se donner un état qu'ils n'ont

jamais exercé réellement. De son côté, le secrétaire du gouvernement, aidé par l'ingénieur en chef et par d'autres agents supérieurs, s'efforce de connaître la vérité par de longs interrogatoires. Un tableau détaillé contenant les noms, la profession et les antécédents de chaque déporté est adressé d'avance à l'autorité locale par le gouvernement métropolitain. Ce document sert de contrôle aux réponses des convicts. L'un des stratagèmes employés par les convicts pour échapper au service du gouvernement, consiste à se faire réclamer par les déportés émancipés de Sidney. Il se trouve toujours à propos pour l'usage des convicts des pères, des frères, des cousins prétendus qui sont prêts à affirmer par serment leur parenté d'occasion. Sidney fourmille de vieilles coquines qui, à l'arrivée des déportées du sexe féminin, remplissent très-convenablement, pour quelques schellings, le rôle de tendres mères.

Un jour, le secrétaire du gouvernement vit sur le pont deux femmes assises, enlacées dans les bras l'une de l'autre et répandant une prodigieuse abondance de larmes. Il les questionna, et la plus âgée répondit d'une voix entrecoupée de sanglots que l'autre était sa fille chérie, inopinément retrouvée après une séparation de plusieurs années. La tenue de cette femme était décente ; ses manières annonçaient une certaine éducation, et ses larmes étaient

si vraies en apparence que le fonctionnaire se sentit touché. Il exauça les vœux de cette excellente mère en lui rendant sa fille. Mais peu de temps après, on lui apprit qu'il avait été dupe d'une comédie, et il fut obligé de séparer ces deux femmes, car la plus âgée avait rendu la plus jeune à l'ancien métier qu'elle avait exercé dans les rues de Londres.

A la suite de l'inspection du secrétaire général, il se trouva que nous n'avions à bord aucun ouvrier des professions qu'utilise le gouvernement de la colonie. Les maçons, les charpentiers, les forgerons sont presque toujours retenus pour le service public. Il n'y eut pas un seul de nos coquins qui voulût avouer des talents en ce genre. A les entendre, ils n'étaient bons qu'à faire des domestiques. Le plus lourdaud de nos paysans d'Irlande voulait se faire passer pour valet de chambre, et un gaillard taillé en Hercule, haut de près de six pieds, jura qu'il avait été groom à Londres. Les trois beaux esprits de la troupe, Nelson, Wellington et Blücher, se donnèrent modestement la qualité d'employés, et Bob, qui venait le dernier, voyant que ses camarades avaient pris les autres qualifications qui eussent été à sa convenance, répondit effrontément au fonctionnaire qui lui demandait son état : « Je suis homme de lettres. » Le drôle avait une tête de boule-dogue,

une carrure analogue, des mains noires, calleuses et larges comme une épaule de mouton.

Nous éclatâmes de rire à cette réponse. Le secrétaire du gouvernement prit le bras de Bob, et lui montrant ses gros doigts, dont les articulations étaient inflexibles, lui dit :

« Mon bon ami, il y a sans doute bien longtemps que vous n'avez eu l'occasion de manier la plume. Vos doigts sont devenus prodigieusement rigides. Auriez-vous des engelures? »

Bob toussa et fit entendre une espèce de grognement au milieu duquel on put distinguer que « le malheur des temps ne lui avait pas permis depuis quelques mois de se livrer à la littérature. »

L'interrogatoire de nos déportés étant achevé, le représentant du gouverneur leur adressa une allocution. Le fond de ce discours est toujours le même. Les prisonniers sont invités à commencer une nouvelle vie et avertis que leurs fautes passées sont oubliées; qu'ils seront jugés et traités d'après leur conduite future. A la suite de cette formalité, nous descendîmes nos convicts dans des embarcations qui les conduisirent à terre, où ils furent remis à la garde des constables.

Notre tâche était terminée. La visite de l'autorité coloniale avait duré toute la journée et nous avait menés jusqu'à l'heure du dîner. Je me préparais à retourner à l'hôtel où j'avais été si bien traité la

veille, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule. C'était le capitaine Brown. Jamais je ne vis de métamorphose plus complète que celle qui s'était opérée dans toute sa personne depuis le départ des convicts. Ses traits étaient épanouis; il était fraîchement rasé. Sa mise, ordinairement fort négligée, était celle d'un vrai gentleman et il avait pris une pipe neuve :

« Enfin, me dit-il avec un soupir de soulagement, nous voilà débarrassés de cette vermine. Si jamais on me rattrape à me charger d'une pareille corvée, je consens à être promené dans les rues de Londres, à cheval sur un âne, la tête tournée vers la queue et coiffé d'un bonnet de vieille femme : c'est l'occasion ou jamais de faire une petite débauche entre honnêtes gens. Venez dîner dans une heure; j'ai invité notre docteur : d'ici là, je ferai laver et purifier le navire, car il ne convient pas qu'un bâtiment décent conserve aucun vestige du séjour de ces scélérats; j'aimerais mieux cent fois transporter des nègres. Cela infecte, mais c'est honnête. Ce n'est pas leur faute si la nature leur a donné une maudite odeur de soupe à l'oignon. »

Une heure après, nous étions confortablement assis, le médecin et moi, à la table du capitaine Brown, qui fut servi avec une grande abondance. Le capitaine, dans sa joie, s'était mis en frais et avait levé une contribution sur les principaux marchands

de ce port de Sidney, où affluent les produits des deux mondes. Pendant toute la première partie du repas, notre docteur se montra moins communicatif qu'à l'ordinaire. Une idée philanthropique s'agitait dans son esprit et avait besoin de voir le jour. Le capitaine buvait coup sur coup, comme s'il eût voulu également « laver et purifier » son estomac; mais il avait la tête plus solide qu'un rocher, et sa raison, vainement battue par des flots de vin, restait toujours inébranlable. Le moment vint pourtant où la nature se déclara satisfaite et refusa de supporter aucun autre aliment. Le capitaine demanda sa pipe et un bol de punch. L'heure de la conversation était venue.

De son côté, Campbell avait pris un cigare. Les premières bouffées du tabac firent sur son imagination l'effet du forceps, et l'idée qui le tracassait sortit triomphante de son cerveau.

« Il faut que je vous le dise, lieutenant, le spectacle auquel nous avons assisté ce-matin m'a singulièrement déplu. Cet interrogatoire de nos convicts, qui a provoqué tant de mensonges, m'a semblé difficile à justifier. Évidemment, les déportés considèrent le service du gouvernement comme une aggravation de leur peine. Au contraire, c'est adoucir leur exil que de les mettre à la disposition des particuliers, surtout dans la ville. Or, je me demande de quel droit l'autorité coloniale modifie ainsi les déci-

sions du jury. Je comprends que nous punissions les condamnés pour les nouvelles fautes qu'ils peuvent commettre ; mais cette différence de traitement que nous leur appliquons, et qui n'a d'autre règle que le hasard de leurs professions antérieures, me semble une monstruosité. Croyez-moi, messieurs ; c'est un puissant argument qu'on donne aux adversaires de la déportation.

— En vérité, docteur, répondit le capitaine, vos scrupules me font rire. Quoi ! vous amenez dans un pays sain et fertile des bandes de scélérats qui, pour la plupart, ont mérité la corde, et pour qui la prison serait un châtiment trop doux ; vous les habillez chaudement ; vous les nourrissez bien ; vous utilisez leur travail au grand air ; pour peu qu'ils s'amendent, vous leur donnez, après un court espace de temps, la liberté d'aller où ils veulent, dans les limites de la colonie, et d'y faire ce qui leur plait ; enfin ils deviennent des colons libres et vous leur concédez des terres.... Que diable voulez-vous faire de plus ? Ceux qui sont retenus pour le service du gouvernement ont un sort beaucoup plus heureux que mille autres coquins. Que diriez-vous de ceux qui expient de moindres fautes par de longues années de captivité dans certaines prisons d'Europe, privés d'air, de soleil et presque de mouvement. La condition de nos condamnés est trop douce ; c'est ce dont je me plains, et je dis

que c'est tout plaisir aujourd'hui de dévaliser les gens sur la voie publique. Si le voleur est pris, le gouvernement le transporte, à ses frais, dans une contrée délicieuse, et il fait, comme le disent ces drôles eux-mêmes, un voyage sentimental et d'agrément en Australie. Mais, dites-vous, ceux qui sont placés chez les particuliers sont plus heureux. Que m'importe? tant mieux pour eux. Cela n'empêche pas que les autres ne soient traités beaucoup mieux qu'ils ne le méritent. »

Campbell secoua la tête et ne répondit pas; pourtant il aspira avec plus de rapidité la fumée de son cigare. Le raisonnement du capitaine avait fait une certaine impression sur lui; mais le docteur avait trop de culture d'esprit pour être facilement convaincu par des arguments exprimés d'une façon vulgaire. D'ailleurs, il y avait certaines considérations auxquelles l'esprit du brave capitaine était incapable de s'élever. Campbell le sentait et restait rebelle à l'influence que le solide bon sens de M. Brown devait cependant avoir sur une intelligence aussi droite que la sienne. Le voyant ébranlé, je pris la parole à mon tour.

« M. Brown a raison, docteur, dis-je à Campbell. L'important est de savoir si le sort des convicts qui sont le moins favorisés est en rapport avec les méfaits dont il s'agit de les punir. Eh bien! mon avis est qu'aucun d'eux n'a le droit de se plaindre;

loin de là : le plus misérable d'entre eux est mieux traité que tous les autres criminels en Prusse, en Autriche et dans la plupart des autres pays de l'Europe. Le sort de tous les déportés n'est pas égal ; il y en a qui trouvent une condition plus douce ; tant mieux pour eux, comme dit le capitaine. Les autres, n'étant pas soumis à un châtiment trop rigoureux, ne peuvent raisonnablement regretter que leurs compagnons soient heureux. Libre à eux de regarder avec envie la position de ceux qui sont plus favorisés qu'eux ; mais ils n'ont pas le droit de la considérer comme une injustice. Au contraire, les lois du christianisme leur font un devoir de se réjouir du bonheur qui arrive au prochain. Telle est la vie. Dieu fait naître les uns dans l'abondance, les autres dans la pauvreté ; mais il leur donne à tous la connaissance du bien et du mal, le libre arbitre et le même accès dans le ciel. Il en est de même des condamnés : si les uns ont une chance plus heureuse que les autres, c'est que la société au sein de laquelle ils sont admis est un composé d'individus existant dans des conditions diverses. C'est un tort de vouloir appliquer à la vie des hommes des règlements tracés avec une rigueur mathématique. Ces règlements seraient injustes ; car il y a autant de degrés de culpabilité qu'il y a de coupables, et chaque crime est entouré de circonstances spéciales qui le modifient. Ce n'est pas à un lettré comme

vous que j'ai besoin de rappeler l'axiome romain : *Summum jus, summa injuria*.

— Un toast à la Reine, » dit le capitaine Brown, qui, pour cause, n'aimait pas le latin.

Nous nous levâmes tous les trois pour porter, comme de loyaux Anglais, la santé de notre souveraine. Cet acte d'allégresse eut un écho sur le pont, où l'équipage fêtait le Porto que le capitaine avait fait distribuer en réjouissance du départ des convicts : trois hourras, vigoureusement accentués, témoignèrent, à quatre mille lieues de la mère patrie, de l'attachement de nos marins pour la race de nos rois et pour le règne de la loi, dont nos souverains sont la représentation vivante.

A leur débarquement, les convicts sont reçus par la police et conduits à leur caserne à travers une double haie de curieux que ce spectacle attire toujours en grand nombre, et qui échangent avec les prisonniers des poignées de mains, des quolibets ou des offres de service. Les hommes sont logés à Sidney, dans la caserne située au nord-est de la ville, à Hyde-Park. Cet établissement peut contenir de six cents à mille individus. Quant aux déportés du sexe féminin, on les conduit à la factorerie de Paramatta, placée à quelque distance de Sidney, sur les bords de la profonde baie du même nom. Elles y sont menées par eau sur des embarcations dont la conduite est

confiée à des agents de police. Si le temps est beau, la traversée s'accomplit en une journée et les prisonnières sont rendues, dès le soir même, au lieu de leur destination. Quand le temps est mauvais, le passage est plus long, et souvent on est obligé de relâcher et de passer la nuit en route. Le voyage n'est pas sans inconvénients. Le moindre de tous est le pillage des effets appartenant aux passagères. Une foule d'escrocs et de filous se répandent sur la route, enivrent les femmes et leurs gardiens, dont la tolérance est d'ailleurs achetée par tous les moyens possibles. Ces industriels profitent de l'intempérance qu'ils ont provoquée pour dépouiller ces malheureuses, et leur enlever l'argent qu'elles ont pu apporter d'Angleterre.

La caserne des hommes, à Sidney, est un bâtiment enclos de murailles hautes de plus de dix pieds. De nombreuses constructions, comprenant les ateliers et les cuisines, sont adossées à cette enceinte. Au centre s'élève le principal édifice destiné au logement des prisonniers. C'est un bâtiment construit en briques, long de cent trente pieds et large de cinquante; il a trois étages qui contiennent une double rangée de dortoirs divisés par un corridor. Chaque dortoir est placé sous la surveillance de plusieurs gardiens. Une lampe brûle toute la nuit dans ces galeries. Chaque étage

peut contenir environ deux cent soixante-dix condamnés. D'autres sont logés dans les bâtiments adossés aux murailles. Pendant les premiers jours qui suivent leur arrivée, les convicts sont reçus dans une salle particulière, où ils apportent les objets de couchage qui leur ont servi pendant la traversée. Une autre partie des constructions est consacrée aux réfectoires, où des tables sont disposées pour recevoir les condamnés six par six. Je ne parle d'ailleurs ici que de la principale caserne. Il en est d'autres moins vastes, élevées soit dans la ville, soit dans les environs, et qui sont destinées à la réception des prisonniers de certaines catégories.

Les convicts logés dans ces casernes forment deux divisions. Les uns travaillent dans l'intérieur de l'établissement; les autres, sous la conduite de la police, sont employés, à l'extérieur, à tous les genres de travaux publics. A quatre heures et demie, en été, à la pointe du jour, en hiver, on fait l'appel des ouvriers, et la journée commence. Dans son principal atelier, qui embrasse un large espace de terrain, le gouvernement emploie des forgerons, des serruriers, des scieurs de long, des peintres, des plombiers, des selliers, des tailleurs, des cordonniers, des charpentiers, des menuisiers, des ébénistes.

L'arsenal occupe un très-grand nombre d'ou-

vriers, employés principalement à la construction et à l'équipement de navires. Ceux qui par leur conduite ont mérité d'être mis à la chaîne ont la tâche de décharger ou de charger les navires du service colonial.

La bande des tailleurs de pierres est très-nombreuse. Ils sont distribués dans les différents quartiers de la ville, à proximité des bâtiments en construction. Il faut aussi noter le service des charrois, qui occupe une centaine d'hommes; celui des embarcations du gouvernement, auquel est attaché un nombre à peu près égal de convicts; celui des fourrages, qu'il faut chaque jour couper sur le terrain; celui des routes, etc.

Le système de répression usité dans la caserne des convicts est gradué. Le premier degré de punition consiste dans un travail extraordinaire imposé les jours de fête; le second est le travail à la chaîne; ensuite vient l'emprisonnement solitaire, la flagellation, la transportation dans certains établissements spéciaux. Les châtimens corporels ne sont jamais infligés par ordre direct des employés du gouvernement. Un magistrat de police siège, chaque jour, dans une des salles de l'établissement; il reçoit les plaintes qui lui sont soumises, interroge les condamnés, entend les témoins et prononce son arrêt. Les cas graves sont portés à la connaissance d'un tribunal qui tient

séance dans le même endroit, une fois par semaine. La loi du salut public domine, au surplus, ces règlements, et lorsqu'il s'agit, par exemple, de réprimer une insurrection qui pourrait menacer la sécurité de la colonie, le gouverneur a le droit d'user de pouvoirs discrétionnaires. Ainsi le plus habile des gouverneurs de l'Australie, M. Macquarie, fit, en certaine occasion, donner de son autorité privée cent coups de fouet à chacun des convicts qui avaient pris part à une mutinerie.

Les prisonniers condamnés au fouet subissent leur sentence dans l'intérieur de l'établissement, en présence de l'ingénieur en chef et du surintendant. L'instrument de punition n'est pas aussi formidable que celui dont on se sert dans la marine anglaise. La plupart du temps les convicts réussissent soit à gagner, soit à intimider celui qui est chargé de leur administrer la correction, et ils parviennent à diminuer de beaucoup la sévérité de la peine. Un des condamnés est chargé de ces exécutions.

Le service divin est célébré selon les rites de l'Église protestante, dans la cour de la caserne, lorsque le temps le permet. Les prisonniers y assistent tous et s'y comportent généralement avec décence. Pourtant ils appartiennent presque tous à des sectes différentes.

La caserne est assez faiblement gardée, vu le

nombre considérable de condamnés qui y sont détenus; mais c'est ce nombre même qui fait la force du gouvernement et qui écarte le danger des conspirations. On ne cite aucune révolte qui ait eu pour objet de forcer les portes. En effet, les convicts savent bien qu'ils seraient facilement repris dans la ville. Mais des complots fréquents sont formés par les prisonniers dans le but de s'emparer d'un bâtiment et de fuir. Ces projets avortent constamment, parce que, dans un si grand nombre de condamnés, ils se trouve toujours des dénonciateurs. Il y a pourtant quelques exemples de bâtiments enlevés par les convicts; mais en général ces tentatives ont été fatales à leurs auteurs.

Un nommé Stewart, ancien lieutenant dans la marine royale d'Angleterre, fit, avec quelques autres condamnés, le projet de s'emparer d'un navire. *Le Harrington*, richement chargé et approvisionné pour un long voyage, se trouvait dans le port. Un jour où le vent soufflait de manière à favoriser la sortie, Stewart et ses complices sautent dans une embarcation, abordent promptement le navire et se rendent maîtres de l'équipage; ils coupent le câble et entrent en pleine mer avant que personne se soit douté de leur évasion. Mais à peine avaient-ils fait quelques jours de traversée, qu'ils sont aperçus et pris par une

frégate anglaise. *Le Harrington* alla périr avec le bâtiment de guerre qui l'avait capturé sur les côtes de Manille.

Les évasions opérées sur de petites embarcations ont plus de succès. Quelques îles, dans le détroit de Bass, sont peuplées par des fugitifs. Leur vie curieuse mérite une description particulière, qui trouvera plus loin sa place. La fuite par terre présente beaucoup plus de difficultés, et n'a d'autre résultat que la famine et les souffrances de tout genre dans le désert. Les bandes de coureurs de bois qui se forment de temps en temps sont réduites à errer autour des établissements et à vivre des produits du vol à main armée, sans espoir de sortir de la colonie. Elles finissent toujours par être dispersées et détruites. Dans ce but, le gouvernement a organisé un corps de police à cheval, qui est commis à la garde des habitations de l'intérieur.

Cependant, à l'origine de la colonisation, l'ignorance a jeté un certain nombre de convicts dans le désert, où ils espéraient se frayer une route vers l'Inde et la Chine. M. Cunningham, dans son voyage à la Nouvelle-Galles du sud, raconte ce qui suit :

« La colonie n'était pas établie depuis longtemps, quand les déportés *découvrirent* que la Chine n'en était pas très-loin. On a fait plusieurs tentatives pédestres pour arriver aux domaines *des frères du*

soleil et de la lune, et beaucoup de ces pèlerins ont réussi, vous disent naïvement ceux qui restent, puisqu'on n'en a plus entendu parler.

« Le premier détachement qui entreprit ce voyage se composait de vingt personnes. Elles se mirent en route dans le courant d'août 1791 ; mais elles s'égarèrent dans les bois et revinrent à l'établissement si sales et si maigres, que les corbeaux mêmes auraient reculé devant leurs carcasses. Depuis cette époque, d'autres explorateurs se sont mis en chemin pour gagner la Chine ou Timor, dans la même direction. Il en est même qui ont songé à *l'Irlande* !

« Ils vont quelquefois chercher la Chine et Timor dans le sud, et quelquefois à l'ouest ; mais ceux qui veulent aller en Irlande cherchent toujours au sud, sachant que, comme l'Irlande est un pays plus froid que l'Australie, et que les vents froids soufflent ici au sud, l'Irlande doit être dans cette direction. C'est un Irlandais, accompagnant en 1821 un gouverneur dans ses terres, qui reconnut le premier la proximité de son pays en découvrant *les montagnes Bleues* de Connaught. Il suffit de ce renseignement pour mettre en campagne plusieurs détachements nombreux qui partirent ensuite, mais tous ces voyageurs furent pris ou revinrent en s'égarant et à l'aspect de la diminution effrayante de leurs provisions. Ces désappointements

découragèrent nos aventuriers jusqu'à ce qu'un déporté lettré les tira de leur torpeur en s'offrant pour les conduire. Cet homme avait acquis une expérience assez profonde, disait-il, dans l'art de la navigation ; ensuite il se munit d'une gravure qui représentait une boussole et qu'il avait arrachée à un livre, pour le guider : par malheur, la boussole de papier n'avait pas de vertu magnétique , et il fallut revenir.

« Le plus habile de tous nos voyageurs par terre fut un matelot qui s'adjoignit une troupe munie de fusils et de provisions de toute espèce, ainsi que de bestiaux, d'instruments et de tout ce qui était nécessaire à un établissement. Ils se dirigèrent alors vers les montagnes Bleues ; mais, s'étant perdus dans les défilés, ils furent repris par des soldats. »

Un nombre assez considérable de convicts s'échappe chaque année en se cachant dans les bâtiments prêts à quitter la colonie. Un jour il me sembla remarquer quelque tumulte sur le port. Des soldats conduits par un caporal fendaient la foule et se disposaient à monter sur une chaloupe dont la proue était tournée vers un navire stationné à une certaine distance des quais. Ce navire était sous voiles et prêt à partir. Je me mêlai au rassemblement ; les prisonniers du gouvernement y étaient en majorité. J'eus bientôt distingué dans

le nombre plusieurs de mes anciennes connaissances, entre autres le fameux trio composé des trois illustres homonymes de Wellington, Nelson et Blücher. Ils avaient la physionomie assez piteuse dans leurs vêtements jaunes, et pourtant l'activité de leur esprit, cette activité qui distingue les enfants du peuple dans toutes les capitales de l'Europe, n'avait pas été éteinte par le sentiment de leur dégradation. Ils me saluèrent humblement, et leur conversation m'eut bientôt instruit de ce qui se passait.

« L'ont-ils trouvé ? disait l'un.

— Non. Voilà l'infanterie qui se met à l'eau pour le chercher.

— Cherche, cherche, dit le troisième, du ton qu'on prend pour exciter un chien.

— Sois tranquille, tu vas le trouver, mon bonhomme. Ont-ils l'air gauche et lourd, ces soldats ! reprit le premier interlocuteur, en faisant avec les deux mains étendues en sens contraire et appuyées sur le bout du nez un geste commun aux gamins de tous les pays.

— Les constables ont bouleversé le navire de fond en comble ; ils ont mis le nez jusque dans les trous de souris ; mais ils ont perdu leur peine : Bob n'est pas homme à se laisser prendre au piège. Ni vu ni connu, *nisco*. Les constables sont revenus l'oreille basse.

— Oui, mais il paraît qu'on va enfumer le navire.

— Voilà qui va le faire éternuer. Il n'y a rien de tel que d'enfumer un bâtiment pour en faire sortir un évadé.

— Sait-on comment il s'est enfui ? dis-je à mon tour.

— Il paraît, monsieur, qu'il s'est blotti dans un tonneau. On l'a enlevé à bord comme une provision de cochon salé ; il avait sans doute gagné quelqu'un de l'équipage.

— Quelle sera sa punition si on l'attrape ?

— Le shérif prendra la mesure de son cou.

— On ne le pendra pas, je suppose ?

— Non, on se gênera. Peut-être se bornera-t-on à l'envoyer à Norfolk ou à Port-Macquarie, où l'on conduit les prisonniers dits incorrigibles. Mais il vaut mieux danser au bout de la corde roide, avec le chapelain pour cavalier, que d'aller dans ces endroits maudits où l'on vous tue un homme en détail.... Voilà les soldats qui abordent le navire, ils se rangent sur le pont : face au parterre. La pièce commence. »

Mes yeux restèrent attachés sur le bâtiment pendant près d'un quart d'heure ; après quoi une petite colonne de fumée sortit par les écoutes de l'avant. Des signaux furent échangés entre le navire et la terre ; puis il se fit un mouvement sur le

pont, tandis qu'un autre détachement de soldats faisait évacuer l'endroit où l'on supposait que le condamné allait débarquer. Quelques minutes après, un individu fut jeté plutôt que porté dans l'embarcation qu'on ramena immédiatement au rivage.

« C'est bien maître Bob lui-même, dit un de mes trois drôles : le voilà pincé ; son affaire est faite. C'est fini : *de profundis.* »

Deux constables s'emparèrent du prisonnier, qu'ils prirent chacun sous un bras. Il semblait suffoqué par la fumée et si exténué qu'il pouvait à peine se soutenir ; mais sous ses paupières brillait le feu d'une sombre intelligence et d'une nature indomptable. Lorsqu'il passa devant ses camarades, dont il avait entendu les dernières et charitables réflexions, un éclair parti de ses yeux sembla leur dire :

« Je vivrai assez longtemps pour vous voir pendus tous les trois. »

Les déportés fugitifs n'ont quelque chance de conquérir leur liberté que s'ils parviennent à dérober leur évasion jusqu'au moment où le navire entre en pleine mer ; d'ailleurs, s'ils échappent aux autorités de Sidney, ce n'est souvent que pour tomber entre les mains de la magistrature métropolitaine. Il ne leur suffit pas, en effet, d'obtenir la connivence d'un matelot ; les officiers du bord

ne prêtent pas facilement les mains à la fuite d'un prisonnier, et il faut que le fugitif parvienne à se soustraire à leurs regards pendant une traversée nécessairement fort longue. Aussi la plupart de ces évadés sont repris, soit durant le cours du voyage, soit au moment même d'arriver au port.

Cunningham rapporte un événement de ce genre : *Le Dromadaire*, parti de Sidney, arrivait à Londres, quand, à peu de distance du port, un soldat, regardant par l'écouille, aperçut sous le pont un individu dont la figure lui était inconnue. Cet homme, se voyant découvert, et pressé par une soif irrésistible, demanda un verre d'eau. Tout étourdi de cette apparition, le soldat alla trouver le capitaine et lui raconta ce qu'il avait vu. On se moqua de lui et de son fantôme ; mais l'accent de vérité avec lequel il répéta sa déclaration déterminâ le capitaine à faire des recherches, et bientôt l'on tira par les pieds, d'entre les barriques où il était caché, un homme à la physionomie lamentable et au teint verdâtre. Questionné sur la manière dont il avait vécu, il répondit :

« Nous avons beaucoup souffert du manque d'eau, mais nous avons eu des vivres en abondance. »

Cette manière de s'exprimer au pluriel parut suspecte au capitaine, qui interrogea le fugitif. Celui-ci se troubla ; il balbutia et ne put faire une

réponse satisfaisante. Les recherches continuèrent, et l'on découvrit un autre évadé également caché dans la cale. La distraction du premier de ces deux hommes vint de ce qu'il avait bu tout le contenu d'un tonneau de rhum; et le rhum fut cause qu'il débarqua sur la terre d'Angleterre bien moins librement qu'il ne l'avait espéré.

Les convicts réputés incorrigibles sont conduits dans un établissement particulier, où ils portent continuellement des chaînes, et dont le régime est d'une extrême sévérité. Ils préfèrent généralement la mort aux horreurs de ce séjour. Un jockey, qui était devenu coupeur de bourses, et ensuite voleur dans les courses d'Angleterre, écrivait à son maître la lettre suivante, après avoir mérité d'être relégué dans un de ces établissements :

« Il m'est impossible de peindre la misérable condition à laquelle je suis réduit, et tous les maux que j'ai endurés depuis que j'ai été enfermé ici. Vous ne pouvez vous imaginer quel regret j'éprouve de vous avoir mis dans la nécessité de me faire infliger une punition si terrible. Vous n'en douteriez pas si je pouvais vous faire connaître l'excès de mes souffrances; votre cœur serait ému de la plus vive compassion : si le repentir que je vous exprime bien imparfaitement pouvait vous déterminer à me tirer de l'affreuse position où je me trouve, je serais trop heureux de vous consa-

crer le reste de mes jours, et vous arracheriez un malheureux à la mort. »

L'île de Norfolk est un autre lieu de détention pour les condamnés endurcis. C'est un coin de terre favorisé de tous les dons de la nature et du ciel, doué d'une fertilité admirable : un véritable paradis terrestre, avec cette différence qu'il est habité par le crime et le désespoir. A l'époque de la fondation de la colonie pénitentiaire, on fit de l'île de Norfolk, qui est voisine du continent australien, un lieu de dépôt pour un certain nombre de déportés. L'extrême richesse du sol avait fait espérer avec raison qu'il nourrirait promptement ses habitants. Ce calcul ne fut pas trompé : pendant plusieurs années, cette petite île fut le grenier de la colonie ; mais, lorsque Sidney fut entré dans une ère de développement prodigieux, la grande colonie étouffa la petite. Les quelques familles qui s'y étaient établies avec l'encouragement de l'autorité ne trouvèrent plus de débouché pour leurs produits, et le gouvernement, sensible à leurs plaintes, racheta leurs terres et les indemnisa. C'est ainsi que l'île tomba au rang de prison pour les déportés vicieux.

Dans ce séjour, où la nature étale tout le luxe de la végétation tropicale, l'homme, exaspéré par les mauvais traitements, forme le contraste le plus repoussant avec le paysage qui l'entoure. Conti-

nuellement chargés de chaînes, les malheureux habitants de Norfolk, qui n'ont plus rien d'humain que la forme, montrent sur leurs fronts tous les symptômes de la rage impuissante et de l'orgueil dans la dégradation. Jamais, dit un missionnaire, on ne vit renversement plus complet du cœur et de la conscience. L'excès de la corruption parmi les prisonniers passe toute mesure; leurs souffrances sont telles qu'ils ont été jusqu'à commettre le meurtre de sang-froid, sans en vouloir à leurs victimes, mais uniquement dans l'espoir d'échapper momentanément à la sévérité de leurs gardiens, et d'être conduits hors de l'île devant les juges de Sidney. Quelquefois il leur arrivait de tirer au sort à qui commettrait un assassinat. Les autres restaient là comme témoins du crime, dans le seul but d'être appelés à comparaître à Sidney pour y faire leur déposition. Aussi a-t-on pris le parti de les traduire devant une commission militaire qui se réunit dans l'île. Cette mesure a suffi pour diminuer le nombre des meurtres.

En 1834, les prisonniers avaient formé le complot d'exterminer la garnison; leur projet fut découvert, et trente et un de ces malheureux furent condamnés à mort. Plusieurs étaient catholiques. Un missionnaire, M. Ullathorne, vicaire général en Australie, fut appelé pour préparer les coupables au dernier supplice. Le récit, d'ailleurs très-court,

de sa visite à Norfolk, se ressent de l'émotion naturelle qu'il a éprouvée en cette circonstance ; ministre du Dieu d'indulgence et de paix, il n'a pas pu voir sans douleur le châtement rigoureux auquel sont trop justement soumis les déportés de cette classe. Voici en quels termes il raconte sa visite :

« En 1835, je me rendis dans l'île pour assister, à leurs derniers moments, ceux des criminels qui appartenaient à la religion catholique. J'y arrivai de nuit et à une heure assez avancée. Ma présence inattendue leur parut un songe. Je les trouvai renfermés dans trois cachots, si étroits qu'ils ne pouvaient se coucher que les uns après les autres ; la chaleur qu'ils y éprouvaient les obligeait à quitter une partie de leurs vêtements. Depuis six mois, ils étaient dans l'attente de leur sort. Je leur apportai leur grâce, excepté à treize d'entre eux, qui étaient condamnés à mort. Après avoir préparé ces derniers à entendre cette triste nouvelle, je me décidai à la leur annoncer : tous à l'instant tombèrent à genoux et, sans répandre une larme, rendirent grâce à Dieu de ce qu'ils allaient être bientôt délivrés de cet horrible séjour, tandis que les prisonniers à qui on laissait la vie faisaient éclater leur douleur par des gémissements et des sanglots. L'émotion que j'éprouvai en ce moment est impossible à rendre. Dans le nombre des condamnés à mort, trois seulement étaient catholi-

ques ; quatre protestants eurent recours avec eux à mon ministère. Pendant les cinq jours qui m'avaient été accordés pour les disposer à la mort, ils témoignèrent les plus vifs sentiments de repentir. Le jour de l'exécution, on vint de bonne heure leur lire leur sentence ; ils l'écoutèrent à genoux, pour mieux témoigner leur résignation parfaite aux volontés de Dieu. Au moment où on leur ôta leurs fers, on les vit se prosterner et, dans un transport de reconnaissance, baiser les pieds du prêtre qui était venu leur apporter la parole de paix et de miséricorde. »

Le régime de ce *carcere duro* de l'Angleterre varie selon la nature des expériences que sont admis à faire sur ces *âmes viles* les fonctionnaires proposés à leur direction. Le travail à la chaîne et en silence, sous la surveillance continuelle de gardiens et de soldats, les punitions fréquentes, la dureté du commandement, la privation de toutes distractions, la défense d'employer de l'encre et du papier, de se servir de lumière après le coucher du soleil, de lire des livres autres que la Bible ; tel est le fond de cette épreuve, qui devient rigoureuse surtout par la durée, et qui finit par jeter le désespoir dans l'âme des criminels. En outre, on réserve pour cette catégorie de convicts les travaux les plus pénibles. Les uns sont employés à recueillir du charbon de terre, les autres fabri-

quent de la chaux avec des coquillages dont la poussière, pénétrant dans les poumons, y entretient une violente inflammation bientôt suivie de mort. Le fouet fait justice de la moindre infraction au règlement. Jamais les prisonniers n'entendent une parole de bienveillance ou d'encouragement. Autour d'eux tout est défiance, mépris et haine. Le gouverneur habite derrière un rempart de canons; les militaires chargent chaque jour leurs armes en présence des condamnés. Ceux-ci se détestent entre eux parce qu'ils se connaissent bien.

Un gouverneur a essayé de gagner par la douceur ces âmes perverses. C'était M. Maconochie. Il a été payé de sa philanthropie par la plus odieuse ingratitude.

Les pénitenciers destinés aux condamnés incorrigibles sont ceux qui fournissent le plus de coupeurs de bois (*bushrangers*) à la colonie. Les malheureux qui se sont attiré une condamnation à vie dans un de ces établissements finissent toujours d'une manière violente, soit que le glaive de la loi les atteigne, soit qu'ils périssent dans les bois sous le feu de la police à cheval. Les plus heureux sont ceux que la maladie emporte après quelques années passées dans ces terribles demeures, à l'entrée desquels on pourrait écrire aussi : *Lasciate ogni speranza voi ch'intrate.*

CHAPITRE V.

Physionomie des voleurs libres à Sidney.

En Australie, tous les malfaiteurs ne sont pas entre les mains du gouvernement. Il en est qui, à l'expiration du temps de leur peine, continuent leur ancien métier à Sidney jusqu'à ce qu'on les reprenne et qu'il soient conduits devant la justice coloniale. J'eus occasion, avant mon départ, de faire connaissance avec cette classe d'individus. *Le Gouverneur-Macquarie* était à la veille d'appareiller. La soirée était froide et humide, j'étais entré dans un café, et, par passe-temps, je regardais jouer au billard, incertain de savoir à quel théâtre j'accorderais mon patronage. Une lourde main se posa sur mon épaule, et une voix enrouée murmura ces mots à mon oreille :

« Je puis vous faire voir un spectacle plus amusant, monsieur, si vous voulez me suivre. »

Tournant vivement la tête, je rencontrai le regard d'un robuste personnage à physionomie de boule-dogue, barbu comme un bouc : c'était Paddy,

qui, en récompense de sa bonne conduite, avait obtenu un poste de confiance dans la prison de Paramatta. Les notions précieuses qu'il pouvait m fournir sur le caractère et les mœurs des déportés me rendaient, en ce moment, sa rencontre agréable. Il avait retrouvé dans la ville un grand nombre d'anciennes connaissances, et un mois avait suffi pour l'initier à des existences dont je n'aurais jamais eu l'idée par moi-même, en supposant que j'eusse passé vingt années en Australie.

Je lui fis signe de me montrer le chemin.

Sidney, comme toutes les grandes villes, a son Saint-Gilles. Le quartier général des mendiants, des escrocs et des repris de justice s'appelle « les Roches, » dans la capitale de l'Australie. Après de longs détours par les rues les plus mal éclairées et les plus mal famées, nous arrivâmes au but de notre promenade nocturne. C'était une maison où tout semblait disposé pour échapper à la surveillance de la police. Au dehors, cette habitation présentait l'aspect le plus décent; aucun indice ne révélait sa physionomie intérieure. Nul ne pouvait y être admis, si, par ses méfaits, il ne s'était rendu digne de figurer dans l'honorable compagnie qui s'y réunissait. Les seuls initiés obtenaient entrée dans ce sanctuaire. Le mot de passe était :
« Tout va bien. »

Mon introducteur frappa d'une certaine manière ;

il s'ensuivit une reconnaissance à travers le guichet de la porte, puis on tira des verroux et nous fûmes admis. Un vieillard, véritable cerbère, m'examina de la tête aux pieds, et nous conduisit par divers passages à une autre porte, qui fut ouverte après de nouvelles formalités. La salle où nous fûmes introduits était longue et basse; on y voyait divers groupes, composés en tout d'une trentaine d'individus, hommes et femmes. A notre arrivée, toutes les conversations cessèrent; la compagnie s'assembla autour de nous. Alors je devins l'objet d'une multitude de questions faites pour la plupart en argot. Lorsque Paddy eut répondu que je n'étais ni un filou, ni un voleur de grand chemin, ni un évadé de la chaîne, une sorte de désappointement se manifesta sur les visages, et mon importance présumée diminua beaucoup dans l'esprit de mes hôtes.

« Serait-ce un espion? dit un individu de mauvaise mine; et, au même moment, je sentis une légère secousse à ma poche.

— Non, répondit Paddy, c'est un ami à moi; hâte-toi donc de lui rendre son linge. »

Je regardai derrière moi : on venait de m'enlever mon mouchoir.

Tournant la tête d'un autre côté pour répondre à une nouvelle question, je sentis un faible tiraillement vers la région de mon gilet : c'était ma

montre qui passait entre les mains d'un adroit filou. Paddy avait remarqué les légèretés que ses compagnons se permettaient à mon égard. Il dénonça leur conduite au reste de la société avec tant d'indignation, que mes nouveaux amis renoncèrent à exercer plus longtemps leur adresse à mes dépens. Ils eurent même la générosité de me rendre ma montre et mon mouchoir.

Tout habitant de Sidney a entendu parler d'Élisabeth Meredith, la mère des voleurs. Personne n'a jamais su receler les objets dérobés et en disposer avec une telle adresse; personne n'a soustrait plus de malfaiteurs à la justice. La rusée vieille femme était assise dans un coin, fumant cette espèce de pipe que le peuple appelle « un brûlegueule. » On me fit l'honneur de me présenter à elle. Ses yeux gris, ordinairement vifs et perçants, n'avaient en ce moment aucun éclat; sa voix, enrouée par l'usage immodéré du *gin*, était affectée d'un tremblement continuel; et pourtant je ne pus, sans un certain frémissement, subir le torrent d'imprécations et de blasphèmes que vomit sur moi, sans me connaître, cette infernale créature. Mme Meredith avait, d'ailleurs, une excuse.... elle était ivre.

Il serait difficile d'énumérer les nombreuses professions exercées par toute cette canaille. Chacun déguisait sa véritable occupation : le vol, sous l'ap-

parence d'un métier publiquement exercé. L'un vendait des lorgnettes, l'autre des allumettes chimiques. Le plus grand nombre spéculait sur la crédulité publique. Le vieux soldat, soi-disant amputé d'une jambe, avait jeté de côté sa béquille et marchait avec ses deux membres parfaitement sains. Plus loin, un pauvre aveugle, que Dieu l'assiste, jouait aux cartes avec un prétendu matelot qu'on aurait cru privé de son bras droit, mais qui, s'étant débarrassé de ses bandages, avait recouvré le poing, dont il se servait pour menacer son adversaire.

Une certaine catégorie d'individus, à la physionomie basse et aux allures tortueuses, semblait combiner quelque méfait à commettre ou réfléchir sur un crime accompli. La crainte était peinte dans tous leurs traits, et leur sombre visage présentait un contraste frappant avec les figures épanouies du commun des escrocs de notre compagnie. Semblables à des animaux de proie, ces gens-là se montraient rarement pendant le jour. Quand l'ombre était venue, ils se glissaient hors de la maison et se répandaient dans la campagne, en quête d'un bon coup à faire. De tous les hôtes de cette triste demeure, c'étaient ceux qui m'inspiraient le plus de défiance. Mais heureusement ils s'attachaient à éviter eux-mêmes tous les regards.

Je me mêlai à plusieurs groupes. Ici on s'exer-

çait à divers tours d'adresse ; là , on apprenait à faire sauter la coupe et à retourner les atouts. Un voleur émérite , déjà sur le retour de l'âge , était assis , et tenait entre ses mains une serrure dont il expliquait le mécanisme. Jamais je n'avais vu d'écoliers si attentifs , et qui montrassent un tel désir de s'instruire , que ces apprentis dans l'art de forcer les portes.

Mais l'homme qui attirait le plus nombreux entourage était « le déclamateur. » Tous les filous de notre réunion se montraient jaloux de se faire initier à la science de cette partie lucrative de leur profession. Le déclamateur doit être doué par la nature d'un extérieur grave ; il affecte des dehors de piété , et , pour se donner un air tout à fait orthodoxe , il porte des lunettes. Ses vêtements , d'une forme particulière , sont ceux que préfèrent les ministres de la religion , et , d'après la coupe de son frac râpé , on pourrait le prendre , à Oxford , pour un des plus respectables pédants de l'université. Ce n'est pas lui qui mettrait jamais la lumière sous le boisseau. Une parole abondante et facile , une grande présence d'esprit , et le don de découvrir les faiblesses des caractères , en feraient un sujet précieux pour proposer et soutenir un candidat dans un bourg pourri. Je ne tardai pas à apprendre le motif qui avait déterminé l'un des membres de cette respectable corporation à favo-

riser notre réunion de sa présence. Il était en mésintelligence avec la justice. Peu de temps auparavant, il avait eu l'effronterie de parcourir les environs en se donnant pour un missionnaire. Un vrai ministre de Dieu, fort éloigné de penser qu'un homme de si édifiante apparence fût un loup couvert de la peau d'une brebis, l'avait fait officier dans son Église. A la fin du service, le faux apôtre, séduit par l'éclat de deux chandeliers d'argent, les avait cachés sous ses vêtements et s'était mis à jouer des jambes !

Mais un fumet savoureux vient frapper mon odorat. C'est un large chaudron suspendu au-dessus du feu qui l'exhale.

« Venez, me dit Paddy, nous sommes servis. »

Je me penchai pour voir le contenu de la chaudière. Le liquide, en bouillant, amenait à la surface divers objets, tels qu'un os de gigot, une côtelette, une carcasse de poulet, une cuisse de dindon et une quantité de croûtes et de fragments dont il eût été impossible de déterminer la nature.

« Que pensez-vous de notre cuisine ? me dit un drôle à mine de renard qui surveillait cette *olla podrida*.

— Elle a très-bonne odeur, et, si j'en juge d'après l'apparence, le garde-manger d'un de ces coquins d'honnêtes gens a été mis à contribution pour notre repas.

— Que le ciel vous bénisse ! vous êtes un grand innocent. Ne m'avez-vous pas vu ce matin rôder autour de l'hôtel royal et demander au cuisinier, d'un ton plaintif, les restes du diner pour nourrir une pauvre créature affamée ? Voilà, ajouta-t-il, tandis qu'un éclair de triomphe brillait dans son regard, voilà comment nous levons notre impôt, nous autres. »

En effet, l'odorante étuvée était composée des miettes tombées de la table du riche, recueillies dans la besace d'un mendiant pendant sa tournée quotidienne.

La compagnie avait déjà commencé le festin. L'argus de la porte présidait, et c'est lui qui, plongeant dans la marmite une longue cuiller, servait à chaque convive, sans aucune préférence, une équitable portion de ce ragoût équivoque.

« Sottise, murmura Paddy, qui aperçut dans mes traits la répugnance d'un estomac délicat. Vous avez été présenté ici comme mon hôte : mangez, ou vous ferez injure à tous les convives. »

Lorsque mon tour vint et que la cuiller disparut dans la profonde chaudière, je conçus l'espoir involontaire de voir la cuisse de dindon devenir mon partage, et réellement, dans l'assiette d'étain qui me fut présentée, je trouvai le morceau désiré. L'avouerai-je ? cette portion de volatile, sans doute refusée, comme coriace, par quelque dame friande

et dégoûtée, était devenue délicieuse en passant par la chaudière du mendiant.

Le jour suivant, dans Pill-Street, je rencontrai l'aveugle que j'avais vu jouer aux cartes.

« Silence est le mot d'ordre, mes maîtres, dit-il en s'adressant à mon compagnon et à moi.

— Oui, répondis-je : plus la langue est lente et plus la tête est sage ; mais, mon brave, une autre fois, n'oubliez pas qu'un aveugle ne doit reconnaître personne. »

Quelques heures après, comme j'errais dans Sidney pour recueillir toutes les informations que mon court passage en cette ville pouvait me permettre d'obtenir, j'aperçus au coin d'une rue un individu vêtu d'une jaquette verte, d'un pantalon de grosse toile et coiffé d'un chapeau ciré. Il désirait évidemment qu'on le prit pour un marin, car il roulait et faisait dans la rue des embardées comme les personnes de cette classe amphibie. Il jouait fort bien son rôle ; mais il y avait en lui quelque chose qui démentait sa pantomime et la signalait comme une simple contrefaçon : c'était son nez crochu, preuve de son origine israélite. A mon approche, je le vis fixer sur moi l'œil perçant qui distingue sa race.

Au même moment, les mots : « Mettez en panne, capitaine, » m'arrêtèrent tout court.

Le juif continua.

« Pour quel port êtes-vous frété, Jack ? »

Cette question me parut tant soit peu hardie. La règle générale est d'éviter la compagnie des inconnus. Cependant, en dépit du proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, » j'ai toujours eu du penchant à ne laisser passer aucun incident, même équivoque, sans chercher à l'approfondir. Cette fois, m'apercevant que mon prétendu marin naviguait sous de fausses couleurs, je ne pus résister au désir de savoir où il voulait en venir.

Prenant un air de simplicité, je l'encourageai à devenir plus communicatif. Il se mit alors à me vanter les merveilles de l'Océan, les félicités de la vie de marin, en insistant avec une emphase toute particulière sur la ration journalière de grog et autres particularités du même genre. Il entrelardait sa conversation de termes nautiques qu'il avait sans doute appris dans la compagnie de matelots ivres.

« Vous êtes un vieux marin ? lui dis-je.

— Et comment ne le serais-je pas, répondit-il, puisque j'ai été ballotté sur la mer depuis quinze années, et que je viens seulement de mettre pied à terre pour dépenser ma paye ? Quand il ne restera plus rien dans ma cambuse, je ferai mon paquet et je retournerai à bord de quelque bâtiment. Mais ne voulez-vous pas arroser notre conversa-

tion ? Rien ne dessèche le gosier comme un flux de paroles à terre. »

En disant ces mots, il se dirigeait vers un débit de gin. En dépit de sa phraséologie, il ne fallait pas beaucoup de pénétration pour reconnaître qu'il faisait partie de cette classe méprisable dont les membres sont flétris, en Australie, d'un sobriquet ignoble. Le peuple, et surtout les matelots, leurs donnent le nom d'un poisson de mer fort commun. Ils sont les agents recruteurs des capitaines des navires mouillés dans le port, et ils reçoivent une prime par tête de marin qu'ils amènent à bord, après lui avoir fait signer un engagement. Le bâtiment où ma nouvelle connaissance me proposait de m'embarquer était un baleinier. La pêche de la baleine est un genre de service très-pénible, et il est toujours difficile de compléter l'équipage des bâtiments qui y sont employés. J'affectais tant de crédulité et d'ignorance, malgré l'indignation qu'excitait en moi sa description mensongère de la mer et de la profession de marin, que le juif maudit, qui n'avait jamais mis le pied sur le pont d'un navire, crut en avoir fait bien vite assez pour obtenir mon consentement. Il me présenta une plume, poussa un papier devant moi, et, faisant sonner quelques pièces d'or qu'il m'offrit de m'avancer sur mon salaire futur, il m'engagea vivement à signer un engagement provisoire, sauf à en

discuter et à en régler le lendemain les articles.

J'éprouvai, en cet instant, la tentation presque irrésistible de lui administrer la correction manuelle que méritaient son imposture et ses manœuvres odieuses. Mais la réflexion me calma ; je pris la plume, et, tout en me préparant à écrire, je vis dans les yeux de mon juif passer un éclair semblable à celui qui brille dans la prunelle d'un chat au moment où il va s'élancer sur une souris. Mais cette joie ne fut pas de longue durée. La main céleste qui écrivit sur la muraille, pendant le festin de Balthazar, les mots célèbres qu'on a cités si fréquemment, ne produisit pas dans l'esprit des convives autant de stupeur que j'en vis se peindre sur les traits de mon recruteur, quand il lut cette phrase écrite en lettres capitales :

FILS DE JUDAS, ME PRENEZ-VOUS POUR UN NIAIS ?

Livide de rage, il me saisit violemment le bras, et il se disposait à me faire un mauvais parti, lorsque je le pris par le collet, et, le poussant vers la porte avec une vigueur évidemment supérieure, je m'écriai :

« Par la barbe de Moïse, juif, vous vous êtes attaqué à plus fort que vous. Sortez d'ici au plus vite, et sans dire un mot. Je vous conseille de profiter de la permission que je vous donne. »

Il disparut avec tous les signes du plus violent dépit, et en avalant, comme on dit, une couleuvre de digestion difficile.

Avant mon départ, je rencontrai de nouveau ce digne compagnon. Il eût évité volontiers une reconnaissance; mais je lui fis voir, par un geste, que je désirais lui parler.

« Eh bien! lui dis-je de l'air le plus naturel, avez-vous jeté le grappin sur quelque imbécile depuis notre dernière entrevue?

— Je vous demande pardon, répondit-il en portant respectueusement la main à son chapeau, je reconnais que j'ai manqué de tact. La faute en est aux vêtements grossiers que vous portiez ce jour-là, et qui vous donnaient une tournure bien différente. Avec d'autres habits, vous m'auriez fait, comme aujourd'hui, l'effet d'un gentleman, et je n'aurais pas pris la liberté de vous adresser mes petites propositions. »

Il m'exposa alors que les capitaines payent souvent une prime qui s'élève jusqu'à soixante-quinze francs par recrue destinée à former leurs équipages. C'est une avance dont ils ont soin de s'indemniser à coups de martinet! N'importe, un appât si considérable est bien propre à stimuler l'industrie d'un honnête recruteur. Telle est du moins l'observation que m'adressa le faux marin. Il n'était rien de mieux qu'un déporté muni de ce qu'on appelle un

billet de congé, c'est-à-dire d'une permission de vaquer librement à l'exercice d'une industrie et, comme tant d'autres, il profitait de l'indulgence du gouvernement pour faire des dupes. Je lui dois la justice de dire que, s'il n'avait pas été continuellement trahi par la courbure de son nez, il aurait pu occuper le premier rang dans son estimable profession.

CHAPITRE VI.

Coup d'œil sur les paysages de l'intérieur.

Après un court séjour à Sidney, notre bâtiment fit voile pour retourner en Angleterre. Je n'avais eu que le temps d'étudier la physionomie de la ville et de visiter les environs. J'emportais le regret de n'avoir pas fait d'excursion lointaine. L'occasion d'examiner, en plein désert, les éléments de la colonisation, se trouvait ainsi perdue pour moi. On sait qu'un grand nombre de déportés sont placés chez les colons à la campagne. Leur vie est toute différente de celle des prisonniers retenus dans la ville. C'est avec beaucoup d'intérêt que j'aurais pris sur le fait l'existence patriarcale des colons. Semblables aux peuples pasteurs de l'histoire ancienne, ils conduisent leurs troupeaux dans de vastes solitudes, et exercent en dehors de l'action légale, une autorité presque absolue sur une troupe nombreuse de serviteurs. Mais ces domestiques eux-mêmes ont un caractère tout particulier et tout nouveau. Quelle différence entre ce noble

et fidèle Jacob qui, pour épouser Rachel, l'objet de ses affections, consacre sept années au service de Laban, et les malheureux justement flétris par les tribunaux de leur pays, que le gouvernement donne aux habitants de l'Australie pour les aider dans leurs travaux !

Quelle influence exerce sur le moral des déportés la solitude où ils vivent en plein air et livrés à eux-mêmes ? Régime trop doux, selon les uns, punition efficace selon d'autres. Grave question qui divise les meilleurs esprits.

Pendant notre traversée de retour, il m'arriva plus d'une fois de communiquer au capitaine Brown l'expression de mes regrets, et il ne manqua jamais de me répondre que toutes ces prétendues questions étaient questions oiseuses.

« Les voleurs sont des voleurs, disait-il ; il faut les châtier sévèrement ; *primo*, pour les punir ; *secundo*, pour les empêcher de recommencer. »

Cette philosophie pratique ne me convainquait pas. Je n'avais plus la ressource du docteur pour éclaircir mes doutes. Campbell était resté dans la colonie, où le gouverneur avait été trop heureux de profiter de sa bonne volonté et d'utiliser ses services. J'arrivai donc en Angleterre avec cette espèce d'inquiétude que l'esprit éprouve quand il n'est pas satisfait sur quelque point. Loin de s'affaiblir avec le temps, ce malaise moral ne fit que

s'accroître. Quelques années plus tard j'acceptai, avec une sorte d'empressement, l'offre qui me fut faite de prendre le commandement d'un navire chargé de déportés, pour la Nouvelle-Galles du sud.

Ma première visite fut pour mon ami le docteur. Sa fortune avait prospéré. Non content d'exercer son utile profession avec succès, il avait acheté des terres dans l'intérieur, et il faisait exploiter une ferme qui eût produit des revenus considérables, si Campbell n'avait fait les frais de continuelles expériences sur le moral des convicts qu'il y avait placés. Dans la ville il soignait, en vertu de ses fonctions officielles, le corps des déportés; à la campagne, il avait entrepris la cure de leur âme. Il avait conservé le souvenir des prisonniers amenés sur le *Gouverneur-Macquarie*, et il en avait pris quelques-uns sur sa ferme. Mais sa bienveillance avait été bien souvent mal placée. Le choix le plus heureux qu'il eût fait était celui de Paddy, qu'il avait mis à la tête de son exploitation, et qui justifiait sa confiance.

J'avais un très-vif désir de visiter cette ferme. Campbell mit la plus grande obligeance à le satisfaire. Un matin nous partîmes à cheval, et bientôt les toits de la ville s'effacèrent à nos yeux.

En Australie, le désert commence à la sortie de Sidney. Ce pays offre le contraste le plus brusque de la civilisation et de la barbarie, du mouvement

et de l'immobilité, du bruit et du silence. La vie primitive y coudoie les existences les plus raffinées; les sauvages nus et affamés, rôdant autour de l'enceinte des habitations, voient luire le gaz et entendent sauter les bouchons du vin de Champagne. A vrai dire, le colon de l'Australie n'est pas l'homme qui habite les villes; c'est le fermier qui s'avance dans le désert, qui élève sa demeure grossière au milieu de la solitude. Les véritables éléments de la civilisation sont dans l'industrie et le travail de ces pionniers. Le théâtre de leurs efforts est une zone de terrain adjacente à la côte et où sont élevées les villes principales. Ce n'est pas une contrée ouverte; c'est un pays que traverse une chaîne de montagnes infranchissables, si ce n'est par un petit nombre de défilés.

Au delà s'étendent de vastes plateaux, du sein desquels il n'est pas rare de voir une montagne solitaire surgir et s'élever jusqu'à la région des nuages. Les rivières de l'Australie ne sont ni larges ni rapides; ce sont des canaux d'eau dormante qui coulent lentement sous un manteau de verdure, formé par la végétation des deux rives. Pendant la saison des pluies, ces courants se gonflent et se précipitent avec le bruit du tonnerre; mais durant les grandes chaleurs de l'été, ou bien aux époques de sécheresse, qui sont longues et fréquentes, les rivières se traînent et tarissent. La constitution du sol favo-

rise d'ailleurs l'absorption des eaux. Les terres vont en s'abaissant, par une inclinaison rapide, depuis le pied des montagnes jusqu'à la limite extrême des explorations faites dans l'intérieur, si bien que l'Australie paraît être un immense bassin dont le centre serait la partie la plus basse. Les eaux qui descendent des hauteurs, n'étant retenues ni par des digues ni par des écluses, se répandent et se perdent dans les sables. Le thermomètre en Australie marque souvent cinquante degrés de chaleur; en outre des années se passent quelquefois sans un nuage au ciel, sans une goutte de pluie sur le sol. Alors les rivières passent à l'état de ravins où croissent les arbres et les plantes de toute espèce.

Hommes et animaux périraient de soif sur les bords, si la nature toujours prévoyante ne formait des milliers de petits étangs où l'eau se conserve des années. Chaque fois qu'un orage, une fonte de neige ou une pluie abondante dans les montagnes y grossit les sources, les rivières, aussitôt remplies, débordent, se répandent et couvrent les plaines. Au contraire, lorsque les sources ont cessé d'être alimentées par la pluie, lorsque le soleil et la terre ont vaporisé et absorbé toute humidité à la surface du sol, les rivières, rentrées dans leur lit, s'abaissent graduellement et ne tardent pas à se dessécher; mais en se retirant elles ont laissé dans toutes les excavations une partie de leurs eaux. Il se forme

ainsi, sur les deux bords et même plus loin, des chaînes de petits réservoirs qu'un rideau d'arbres signale à l'attention des voyageurs. Ce sont autant d'abreuvoirs où toutes les créatures du désert viennent étancher leur soif.

Un des derniers explorateurs de l'Australie, M. Mitchell, préfère le liquide brun qu'on y puise au cristal des sources même les plus pures. Ce liquide a plus de corps et désaltère mieux, dit-il. Le fait est que toutes les espèces, civilisées ou sauvages, hommes et brutes, se réunissent autour de ces étangs salutaires et n'éprouvent aucun malaise pour y avoir étanché leur soif. L'Australie est en cela bien différente de l'Afrique, où les sucres des végétaux, lentement dissous dans les lacs, transforment le breuvage qu'on y puise en un poison mortel, et propagent parmi les Européens la douloureuse maladie appelée *coliques végétales*, qui emporte tant de marins.

Les rivières de l'Australie, en temps de pluie, coulent souvent entre des collines qui, s'écartant graduellement, du pied au sommet, forment de charmantes vallées pleines de verdure. Souvent aussi elles roulent au fond d'anfractuosités de rochers; des bords perpendiculaires les rendent inaccessibles au voyageur mourant de soif : moderne Tantale qui, penché sur le courant, en aspire avec désespoir les fraîches émanations.

Les indigènes ont l'habitude de brûler les buissons et les herbages; aussi les forêts australiennes sont-elles dégagées de ces millions de plantes qu'on rencontre dans les bois de l'Afrique et de l'Amérique. En Australie, les arbres de haute futaie s'élancent par groupes sur une pelouse verte; les plateaux ont aussi l'aspect de parcs artificiels. A voir les hommes et les animaux errer librement sous les ombrages, on se croirait transporté dans le paradis terrestre; mais partout le paysage n'est pas aussi séduisant. Des voyageurs ont traversé une étendue considérable de terrain où l'œil n'aperçoit pas un seul arbre, où des rangées de collines de sable rouge se succèdent sur un espace de plusieurs centaines de milles.

Les colons se sont établis sur les terres fertiles qui avoisinent les rivières. Ils y ont trouvé de nombreux pâturages naturels; l'éducation des bestiaux est devenue, en conséquence, leur principale industrie. Les bêtes à laine et à cornes se sont multipliées prodigieusement dans l'intérieur. Le nombre des moutons et des brebis sur le territoire de la Nouvelle-Galles du sud, sans y comprendre les animaux de même espèce répandus dans les autres colonies de l'Australie, était de huit millions en 1847. On y comptait, à la même date, quatorze cent mille bœufs, vaches et veaux. C'est le cinquième du nombre total des bêtes à laine

et le tiers de celui des bêtes à cornes que nourrissent l'Angleterre , l'Écosse et l'Irlande réunies.

Tel propriétaire possède dix mille bêtes ; aussi cette industrie condamne-t-elle les colons sérieux, c'est-à-dire ceux qui font valoir eux-mêmes leurs terres , à un isolement très-rigoureux. Il faut, en effet, un bien vaste parcours pour nourrir dix mille animaux. Le colon pasteur établit sa demeure au centre d'un rayon de quelques lieues. Le troupeau se subdivise en plusieurs troupes d'animaux confiées à autant de bergers.

L'isolement où vit cette classe de colons entretient parmi eux une certaine ignorance et quelque immoralité. La colonisation par groupes, comme celle de l'Amérique du nord, est plus morale en ce qu'elle permet l'établissement d'écoles, la construction d'églises, et en ce qu'elle maintient le colon en la société d'êtres civilisés.

Un autre malheur de la condition des colons australiens, c'est l'état d'incertitude où ils se sont trouvés longtemps quant à la propriété des terres qu'ils occupaient. La concession leur en avait été faite à titre provisoire et révocable, de sorte qu'ils se regardaient comme des locataires exposés à recevoir tout à coup leur congé, et n'ayant aucun intérêt à faire des sacrifices pour améliorer le sol où ils étaient établis. Cette situation incertaine a mis obstacle au développement de la colonisation de la

Nouvelle-Galles du sud, qui aurait pris un essor plus grand encore, si les droits de chacun avaient été mieux déterminés. Aussi l'exemple n'a-t-il pas été perdu pour les autres colonies de l'Australie. Dès le principe, la propriété a été constituée dans les nouveaux établissements sur des bases solides et définies. Les derniers gouverneurs de la Nouvelle-Galles du sud ont pris des mesures pour régulariser les droits de propriété dans l'intérieur, en acceptant, à titre de capital, en paiement des terres occupées, vingt années du loyer de ces terres à verser en plusieurs termes.

Il arrive quelquefois que des sécheresses extrêmes chassent les colons et les troupeaux. Quand les réservoirs naturels sont à sec, quand les prairies jaunissent et quand les herbages sont flétris, il faut bien partir, aller à la recherche d'eaux et de pâturages. Les migrations de troupeaux sont une des plus pénibles épreuves de la vie des colons, c'en est aussi l'un des plus intéressants épisodes. On m'a fait le récit curieux d'un voyage de cette nature.

C'était à la fin de 1840. Un colon pasteur avait à conduire des plaines de la Nouvelle-Galles du sud dans la colonie de l'Australie méridionale sept mille moutons, six cents bœufs et vingt chevaux. Le voyage était de plusieurs centaines de lieues. Ce colon engagea vingt-deux hommes à son service,

et il fit des provisions pour cinq mois. Le 26 octobre, l'expédition se mit en marche. En tête s'avançaient les bœufs, réunis en un seul troupeau; les moutons suivaient, formés en dix divisions. Vers le milieu du jour, la chaleur devint excessive. De midi à deux heures, les moutons halestants refusèrent de marcher; ils se rassemblèrent autour des arbres, et tous les efforts des bergers et des chiens pour leur faire quitter ces ombrages furent inutiles. On fit donc une halte. Les bœufs de trait furent dételés; on les laissa libres de paître dans le voisinage. Dès que l'atmosphère fut un peu rafraîchie, les troupeaux se remirent en mouvement.

Quand vint la nuit, un endroit fut choisi pour camper jusqu'au lendemain matin. Les tentes dressées, les malles servant de tables et les pierres éparses formant les sièges des convives, chacun prit son repas. Une partie des hommes se retira ensuite sous les chariots entourés de couvertures pour y prendre du repos. Le reste fut chargé de veiller à la garde du camp, tandis que le propriétaire et ses amis dormaient sous les tentes. A cent pas, les bêtes à cornes, rassemblées comme dans un parc, s'étendirent bientôt à terre.

On alluma à l'entour un cercle de feu, et la surveillance à exercer sur cette partie du troupeau fut confiée à deux hommes. Les dix troupeaux de

moutons furent rangés autour des feux qui protégeaient les bestiaux, et gardés eux-mêmes par une seconde rangée de foyers incandescents. Quant aux bœufs et aux chevaux de travail, on leur rendit la liberté en donnant à un homme la mission d'empêcher qu'ils ne s'écartassent du camp et qu'ils ne reprissent le chemin de leurs anciens pâturages.

Les gardes de nuit, ainsi posées, eurent l'ordre de répéter de demi-heure en demi-heure le quivive de leur chef. Malgré tant de précautions, cette première nuit fut des plus désastreuses. A peine la garde du premier quart avait-elle été formée que la pluie commença à tomber par torrents. Les tentes, les lits, les hardes, les provisions furent trempés; les feux s'éteignirent. La violence d'un vent glacial, qui souffla sans interruption jusqu'au matin, fit passer aux voyageurs quelques heures de véritable souffrance. Quand le jour parut, le camp était dans la confusion la plus complète. Pendant la tempête, les troupeaux s'étaient mêlés ensemble; les plus vieux et les plus faibles animaux avaient été foulés et écrasés par les autres; un assez grand nombre avait péri. Il fallait du temps pour rétablir l'ordre, pour faire sécher les vêtements, les matelas et les couvertures.

On partit enfin. Dans le cours de la troisième

nuît, les voyageurs eurent une seconde édition de l'orage de la première; une pluie diluvienne commença au coucher du soleil et ne cessa que le lendemain à midi. « Nous étions mouillés jusqu'aux os, disait une des victimes de ces orages venus d'une manière bien inopportune dans un pays où la pluie est habituellement si rare; en outre, nous étions couverts de boue. Notre barbe longue, nos cheveux mêlés, notre linge sordide, car il était impossible de s'arrêter pour en changer, nous donnaient l'air de vrais sauvages. »

On parvint, après de longues journées et des nuits plus longues encore, à un village situé dans la direction des établissements du sud. Là les domestiques, qui étaient tous des convicts, se débandèrent et se répandirent dans le village à la recherche du whisky. Ils s'enivrèrent jusqu'à perdre la raison; pendant leur absence, les troupeaux se mêlèrent de nouveau. Quelques animaux furent encore perdus. Le colon porta plainte; mais cette démarche ne diminuait ni ses embarras ni ses pertes. Il réussit enfin à se procurer d'autres hommes, et, après une série de vicissitudes que je passe sous silence, la caravane tout entière arriva sur les bords de la Morrumbidgy, l'une des principales rivières de cette partie de l'Australie. Les bêtes à cornes la traversèrent. On fit également passer les chevaux en les traînant derrière

un bateau, au moyen d'une corde jetée autour de leur cou; mais, quand vint le tour des moutons, ils montrèrent une répugnance décidée à confier leurs membres au courant, et la journée tout entière s'écoula en efforts inutiles pour les faire entrer dans l'eau.

Le lendemain, les mêmes efforts furent renouvelés en vain. Le jour suivant s'écoula tout entier en tentatives pareilles. Le quatrième et le cinquième jours passèrent, et le troupeau était encore du même côté de la rivière. On essaya de pousser les moutons dans l'eau à la lueur de la lune, mais sans succès. On y jeta de force un certain nombre de béliers, tirés par les cornes, avec l'espoir que le reste du troupeau, amené sur le bord, suivrait ses conducteurs habituels. Faux calcul. Le troupeau ne bougea pas, malgré les cris et les aboiements des chiens. On eut recours à un autre stratagème. Des agneaux furent conduits à bord d'un bateau sur la rive opposée, puis on amena les mères tout près du courant, avec l'espoir que les bêlements de leurs petits les décideraient à aller les rejoindre. Cette invention échoua comme les précédentes. On imagina encore de laisser toute une journée le troupeau sans le faire boire, dans la pensée qu'ils répugneraient moins à se jeter à l'eau, lorsqu'ils seraient très-altérés. Ce fut une nouvelle déception.

Enfin, le huitième jour, l'expédient suivant fut tenté et réussit. Plusieurs hommes se mirent à l'eau, pendant qu'on amenait sur le bord deux ou trois cents moutons. D'autres hommes restés à terre joignirent leurs mains et poussèrent ainsi de force, dans le courant, les animaux qui furent reçus et dirigés vers la rive par des individus placés à cet effet au milieu de la rivière avec de l'eau jusqu'au cou. Quatre jours de travaux pénibles et de patience suffirent à peine pour conduire ainsi de l'autre côté sept mille moutons; vingt-cinq se noyèrent. Plusieurs jours après on rencontra une autre rivière. Les moutons s'y jetèrent d'eux-mêmes, et la traversèrent, les uns après les autres, en l'espace de dix minutes.

CHAPITRE VII.

Vie des déportés placés dans les fermes au service des colons.

Nos chevaux étaient bons et promettaient de nous conduire en peu d'heures à la ferme de Campbell, éloignée d'environ quarante milles. La matinée avait été fraîche; mais vers midi la température s'éleva tout à coup; en peu d'instant la chaleur devint accablante. Ces changements subits sont ordinaires en Australie. Il était prudent de ménager nos montures si nous voulions arriver le jour même à notre destination. Nous aurions pu sans doute nous arrêter dans l'après-midi chez quelque colon et y recevoir l'hospitalité. Dans l'intérieur, cela se fait sans aucune espèce de cérémonie. Un voyageur arrive; il conduit son cheval à l'écurie et il se présente sans savoir même le nom du propriétaire. Il y a toujours dans la maison, en fait de provisions, des côtelettes, du pain et du laitage; mais la société est fort mêlée dans ces districts éloignés. Le caractère des habitants y est souvent suspect.

Une bonne éducation n'est pas ce qui les distingue en général. Mon compagnon préféra faire rafraîchir nos chevaux dans la première auberge.

Les établissements de cette espèce sont en petit nombre; car on les consacre surtout au débit de liqueurs fortes, et l'ivrognerie n'est que trop répandue parmi les convicts placés au service des colons. Le gouvernement n'octroie donc de patentes aux cabaretiers qu'avec une grande répugnance et une grande réserve, sachant bien que leur industrie est un des éléments les plus actifs de démoralisation. Leurs maisons, élevées sur le bord des routes, sont de véritables enfers : rendez-vous de tout ce qu'il y a de pire dans la population ; théâtres de méfaits et même de crimes de toute espèce. Cependant Campbell aimait encore mieux s'y arrêter une heure que d'entrer dans l'habitation de certains colons, où il eût fallu passer la nuit.

Dès que nous eûmes découvert une de ces tavernes, notre premier soin fut de nous assurer que nos armes étaient en bon état et prêtes à servir. Nous en étions encore éloignés de deux cents pas, lorsqu'un bruit indescriptible frappa nos oreilles. Ce bruit augmentait à mesure que nous approchions ; c'était un mélange de cris, de trépignements, d'éclats de rire et d'imprécations. Personne ne vint à notre rencontre. Après avoir attaché nos chevaux à un arbre, nous pénétrâmes

dans la première pièce, qui était entièrement vide ; mais une porte intérieure nous mit en présence des hôtes de la maison, qui se livraient à un divertissement singulier. Ils étaient six au milieu d'un nuage épais de poussière, engagés dans une lutte à coups de poing sans aucun motif de querelle et pour la seule satisfaction de leur goût de pugilat. Ils frappaient à tort et à travers sur celui qui se trouvait, le plus proche, avec une impartialité évidente. Il est inutile d'ajouter que ces singuliers combattants étaient tous irlandais. A notre grande mortification, Paddy figurait au premier rang des boxeurs. Son poing tombait sur la tête de ses amis avec la lourdeur du marteau sur l'enclume. Ce n'était qu'oreilles déchirées, dents cassées, visages ensanglantés. Paddy lui-même avait autour de l'œil droit un arc-en-ciel formé par le sang extravasé.

Notre apparition fit l'effet du spectre de Banquo : l'hôte se détacha du groupe des combattants, et, de son côté, Paddy vint nous saluer en s'essuyant le front avec sa manche. Les autres suspendirent leur exercice.

« Que Dieu vous bénisse ! monsieur, dit Paddy en s'adressant au docteur, sans aucune espèce de confusion apparente. Nous vous attendions de jour en jour, et cependant je ne croyais pas que votre retour dût être si prochain.

— Quel est ce désordre ? dit Campbell. Comment se fait-il que je vous trouve, vous, Paddy, dont la conduite est ordinairement plus régulière, mêlé à cette scène de pugilat ?

— N'y faites pas attention, monsieur : nous nous sommes rencontrés ici par hasard entre compatriotes. Comme la journée est chaude, et qu'il n'était pas possible de se mettre en route à cette heure, nous nous sommes rappelé un divertissement de notre pays : c'est un exercice qui fortifie les muscles et qui donne du jeu aux articulations.

— Singulier amusement qui vous a mis l'œil en cet état ! dit Campbell.

— Oh ! nous n'avons pas de dames ici, s'écria Paddy. Il n'y paraîtra plus la première fois que j'irai à Sidney ; alors j'aurai recouvré tous mes avantages.

— Soit ; un proverbe français dit : « Chacun prend son plaisir où il le trouve. » Du moment que vous ne vous êtes pas enivré, je n'ai rien à dire, à condition toutefois que vous m'expliquerez votre présence ici d'une manière satisfaisante. Pourquoi avez-vous quitté la ferme dont je vous ai confié la direction ?

— Je suis parti ce matin pour courir après l'un de nos hommes qui avait disparu la veille. C'est maître Field, que ses camarades appellent *Wellington*. Depuis deux ans que vous l'employez

comme berger, il n'a jamais pu réussir à arriver jusqu'à Sidney pour voir sa femme, qui est en service chez une dame de la ville. Cette auberge-ci est l'écueil où sa navigation vient toujours échouer. Dix fois il est parti de la ferme avec votre permission; dix fois il est revenu sans avoir poussé plus loin que cette maison, où il avait dépensé son temps, son argent et noyé sa raison dans les bouteilles.

— Ce n'est que trop vrai, dit Campbell; et il est donc encore ici?

— Il est tout près d'ici, étendu sur le ventre au soleil. Quand je suis arrivé, il était déjà tellement ivre qu'il ne m'a pas reconnu : il m'a pris pour un constable. C'est vainement que j'aurais voulu lui faire quitter la table en ce moment : autant aurait valu disputer à un ours un os qu'il ronge qu'enlever à cet ivrogne le pot d'eau-de-vie où s'absorbaient toutes ses facultés.

— Mais il n'avait pas d'argent, dit Campbell; je n'ai pas réglé le paiement de ses gages depuis le dernier jour où il a dépensé tout son avoir dans ce même cabaret.

— Il a reçu la visite d'un parent ou un ami, je ne sais lequel, un jeune homme sans expérience que sa femme lui avait envoyé et qui a payé sa bienvenue. C'est un émigrant libre; sa visite m'avait paru sans inconvénient. Hier soir il est parti,

et Field avec lui, sous le prétexte de l'accompagner seulement jusqu'à la route. Field n'a pas reparu, et je l'ai trouvé ce matin dans l'état où vous allez le voir. »

Tout en nous donnant ces explications, Paddy nous conduisait dans un champ voisin, où nous trouvâmes le malheureux domestique de Campbell couché à terre, complètement abruti; ses vêtements étaient souillés de boue. Son visage pâle, ses yeux enflammés, son nez d'un rouge vif, ses lèvres sèches, blanches et ardentes, lui donnaient une physionomie terrible à voir; ses artères battaient avec une force extrême; mais on eût dit que le sang avait abandonné les autres parties de son corps.

Les excès de boisson ont des conséquences d'autant plus terribles, sous un climat chaud comme celui de l'Australie, que les spiritueux débités dans les auberges sont de très-mauvaise qualité. Il est d'usage, parmi les convicts qui fréquentent ces tavernes, de déposer en entrant dans les mains du maître de la maison tout l'argent qu'ils portent; puis ils commencent leur débauche, qui dure souvent plusieurs jours et plusieurs nuits. Généralement ils ne cessent de boire que lorsqu'ils sont devenus incapables de porter le verre à leurs lèvres. Leur ivresse ne se dissipe qu'après douze ou quinze heures d'abrutissement. Ce n'est d'ail-

leurs que graduellement qu'ils rentrent dans l'état normal. Leur habitude en cette circonstance est de boire une petite quantité de spiritueux, qu'ils réduisent peu à peu jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leurs forces. Ceux qui, pendant leur prostration, ont été dépouillés de tout par leurs amis, et se trouvent par conséquent hors d'état de faire de nouvelles dépenses, s'exposent à une terrible maladie connue sous le nom de *delirium tremens* et qui résulte du relâchement trop subit de leurs nerfs.

Nous soulevâmes le malheureux Field, qui faisait entendre une espèce de grognement inarticulé. Le docteur lui lava la figure avec de l'eau et lui fit avaler quelques cuillerées de bonne eau-de-vie. Field se frotta les yeux, regarda autour de lui d'un air hébété, et, pour la première fois depuis dix-huit ou vingt heures, il eut la conscience de son état et des objets qui l'environnaient. On le fit asseoir à l'ombre sur le bord de la route, et Campbell ayant tiré quelques provisions froides de son sac de voyage, nous commençâmes notre repas en plein air. Le docteur profita de la circonstance pour interroger son malade. Field ou *Wellington*, ou *Thiny Field*, comme on l'appelait dans sa famille, nous fit le récit de son aventure. Ce malheureux, depuis son arrivée dans la colonie, devenu l'esclave de sa brutale passion, avait perdu

en partie la vivacité d'esprit qui le distinguait à bord pendant la traversée d'Angleterre en Australie. Son état d'ivresse ajoutait encore à la confusion ordinaire de ses idées, et la scène suivante, qui fait voir une des faces de la physionomie du déporté en Australie, a besoin d'être traduite de son langage pour devenir intelligible.

La visite qu'avait reçue notre ivrogne était celle d'un neveu débarqué récemment à Sidney pour y exercer ses talents de garçon de charrue. Il avait voulu voir son parent, et Mme Field, sa tante, charmée de trouver un moyen économique de savoir si son époux, le digne Thiny Field, était mort ou vivant, et espérant que ce serait plutôt l'un que l'autre, lui avait adressé le jeune homme avec un gâteau de ménage. Le gâteau avait été fort mal accueilli; M. Field l'avait jeté fort dédaigneusement dans un coin de sa hutte de berger et laissé en pâture aux souris australiennes. Supposait-il que son aimable moitié aurait voulu renouveler à ses dépens un envoi de gâteaux pareils à ceux que reçut le malheureux Lafarge ? C'est une question. Le fait est qu'il ne mangea pas une miette de celui-ci.

Le moindre verre de whiskey aurait bien mieux fait son affaire. Quant au neveu, Thiny le reçut à bras ouverts. C'était un jeune homme inexpérimenté, connaissant mal la valeur de l'argent et dis-

posé sans doute à la générosité, comme tous les novices. Thiny le régala de son mieux, c'est-à-dire qu'il lui fit partager sa ration de bœuf salé, assaisonné d'eau pure. En outre, Thiny, qui se piquait de savoir vivre, lui donna du thé et du sucre afin qu'il pût terminer son repas comme un vrai gentleman. A cette occasion il se passa un événement mémorable.

M. Field méprisait profondément une boisson si fade. Lorsque l'eau fut au moment de bouillir dans le pot qu'il avait placé sur le feu, il dit à son parent d'y mettre le thé et il sortit pour aller prendre à quelques pas, dans un endroit où il l'avait enfouie sous le sable, une bouteille de whiskey. C'eût été pécher que de prodiguer une si bonne chose à un palais naïf qui certes n'en connaissait pas le prix. En conséquence, Thiny s'assit par terre, le dos commodément appuyé contre le mur, et, prenant la bouteille à deux mains, il en porta l'orifice à sa bouche. Son dessein était de n'en avaler qu'une gorgée; mais la faim, comme l'on dit, vient en mangeant : il en but une seconde fois, puis une troisième et, à ce train, il eut bientôt vu le fond de la bouteille. Cette libation ne l'avait pas même légèrement ému. Il jeta d'un bras très-ferme le verre vide loin de lui et s'en revint à la maison.

Son neveu était encore assis à la même place, une assiette posée sur ses genoux; il finissait, avec

une apparence de difficulté, le misérable morceau de bœuf qui formait tout le menu du festin.

« Ah! ah! mon gaillard, s'écria l'oncle, nous nous dégraissons les dents? Tudieu! quel appétit! Nous avons donc continué à manger, tandis que notre cher oncle était là-bas à faire sa prière. Les rations de M. Campbell sont abondantes; cette viande-là est de bonne qualité. »

Le neveu ne répondit pas; mais il saisit cette occasion de se débarrasser de son assiette et, en même temps, il porta à ses lèvres un pot rempli d'eau.

« De l'eau? s'écria Field en arrêtant le bras de son neveu; fi donc! c'est une boisson salubre, mais il faut prendre garde d'en abuser; les soirées sont fraîches, et cette température paralyse les forces de l'estomac. Prenez du thé, mon garçon; cela vous réchauffera, et d'ailleurs c'est le complément nécessaire du dîner d'un homme comme il faut.

— J'en ai pris, mon oncle, de votre thé; mais je n'aime pas beaucoup ces petites feuilles, et j'ai toutes les peines du monde à les mâcher.

— Comment, les mâcher! s'écria Field stupéfait. Eh! qui diable vous a dit de mâcher le thé?

— N'est-ce pas ainsi qu'on en fait usage? reprit le jeune homme. Je n'en ai jamais vu en Irlande, quoiqu'on en ait fait prendre à mon grand-père

quand il a été atteint de la maladie dont il est mort. »

A cette nouvelle preuve de la naïveté de son parent, Field fut saisi d'un accès d'hilarité qui dura quelques minutes. Vérification faite, il reconnut que l'Irlandais avait considéré le thé comme un légume qu'il avait essayé de manger avec son bœuf après l'avoir fait bouillir convenablement. C'est à partir de ce moment que l'idée d'exploiter la bêtise de son neveu prit de la consistance dans la tête de Thiny. A la suite de la conversation, il s'informa adroitement des ressources pécuniaires de celui qu'il avait résolu de mettre à sec. Le soir venu, quand le jeune homme reprit le chemin de la ville, Field demanda la permission de l'accompagner seulement jusqu'aux limites de la propriété ; mais il allongea la courroie jusqu'à la taverne du *Gâteau sans pareil*. Quelques instants après, il était attablé avec son neveu dans une salle intérieure de cette auberge.

Thiny retrouvait parfois l'ancienne lucidité de son esprit ; il n'était jamais plus excité que quand il avait la perspective d'une débauche. Dans ce moment, il bavardait à tort ou à travers ; il lançait des saillies d'un goût très-hasardé, qui propageaient le rire dans toutes les parties de la salle. Son neveu ne paraissait pas fort à l'aise ; il regardait fréquemment du côté de la porte, comme s'il eût voulu étudier le mécanisme de la serrure.

L'auberge était pleine; le garçon de service ne paraissait pas accorder à Thiny toute l'attention dont celui-ci se croyait digne; aussi M. Field le menaçait-il à chaque instant de lui jeter à la tête son assiette, son couteau et sa fourchette. Du reste sa colère n'était que simulée; il se trouvait au contraire dans un état de jubilation parfaite.

Il demandait par douzaines des bouteilles de vin, d'eau-de-vie, d'ale, des verres de toddy et tout ce qui lui passait par la tête. Son compagnon avait l'air de trouver la plaisanterie excellente, et goûtait de tout ce que le garçon déposait sur la table; mais au fond il éprouvait un vague remords et une sorte de honte de se trouver en pareille compagnie.

« N'avons-nous pas à payer la carte? dit-il enfin.

— Sans aucun doute, il faut payer tant qu'on le peut, répondit le joyeux oncle. Allons, faisons rouler la monnaie; l'argent est rond. Pour peu que vous ayez quelques dollars qui dorment au fond de votre bourse vous pouvez me les prêter sans inconvénient, car je veux être pendu si j'ai un penny dans ma poche.

— Voici la carte, monsieur, dit le garçon.

— Quel est le total de la dépense? demanda le jeune homme avec l'inquiétude peinte sur les traits.

— Vingt livres six schellings et trois pence.

— Vingt livres six schellings et trois pence? Il

faut que tu sois bien effronté. Ose-tu bien demander tant d'argent pour un mauvais dîner? s'écria Thiny avec indignation. Est-ce ainsi que tu écorches les gentlemen qui te font l'honneur de venir dîner dans ta misérable taverne? »

Son neveu se hâta de payer, puis, remettant dans sa poche la monnaie que le garçon lui rendit, il fit à la hâte ses adieux à son oncle et s'éloigna en soupirant. Voilà comme les économies des émigrants restent trop souvent dans les cabarets de la colonie!

Quant à Thiny Field, il n'était pas homme à s'arrêter en si bon chemin. Il resta à la taverne du *Gâteau sans pareil*, dans l'intention évidente de jouir plus longtemps des charmes de la campagne, et il prolongea si avant dans la nuit ses plaisirs champêtres qu'il s'énivra à crédit; le lendemain il était étendu sous un gommier, la face contre terre, à un mille environ de la taverne.

La fraîcheur du matin l'ayant tiré de son assoupissement, il fit entendre une espèce de grognement, et parut animé du désir de se remettre sur ses jambes. Pendant quelque temps il multiplia, dans ce but des efforts inutiles; enfin il parvint à faire prendre à sa personne la position verticale; mais il eut le tort de se baisser pour ramasser son chapeau, et, dans cette position inclinée, il lui sembla que la terre, subitement prise de quelque vcr-

tige, tournait avec une rapidité effrayante. Incapable de garder son équilibre au milieu d'un tel désordre de la nature, il fit un saut périlleux qui aurait eu un succès fou sur un théâtre, et il tomba lourdement sur le sol, privé en apparence de tout sentiment, et sans bouger plus qu'un terme.

Il demeura dans cette posture pendant douze ou quinze minutes; c'est seulement alors qu'après avoir fait entendre un nouveau gémissement, il renouvela sa lutte avec la terre, où il était étendu, pour se remettre sur ses pieds. Il réussit enfin, et il ouvrit des yeux tout étonnés de voir l'horizon qui se déroulait autour de lui, cherchant à comprendre comment il se trouvait dans une chambre à coucher si vaste.

Toutefois, comme il avait par hasard choisi ses quartiers pour la nuit dans un champ qui bordait la route conduisant à la ferme de Campbell, il put, malgré la confusion de ses idées et le trouble de sa vue, discerner la direction qu'il avait à prendre pour se rendre chez lui. Jamais navire n'a éprouvé plus de difficultés à suivre son chemin en louvoyant contre vent et courant contraires que n'en eut Thiny en s'efforçant d'avancer sur la route. La terre continuait à tourner devant ses yeux; il lui semblait que les arbres dansaient avec d'étranges contorsions. Il se sentait lui-même d'une légèreté extraordinaire, sa tête lui paraissait une plume; parfois

il croyait s'élever au-dessus du sol et nager dans l'air. La conséquence de ces sensations fut une nouvelle chute, et on le vit battre la route avec ses deux mains, comme si le gouvernement l'eût payé à la journée pour la macadamiser.

Il est vrai qu'en beaucoup d'endroits elle n'eût que gagné à cette opération.

C'est en ce moment que nous arrivâmes tous les trois sur le théâtre de ses évolutions.

« Holà ! mon brave, s'écria Paddy en le tirant par la manche ; holà ! qu'avons-nous ici ? Voici, parbleu, un ivrogne réduit à l'état de véritable brute. Levez-vous, ou l'on va vous marcher sur le corps. Sur ma vie, c'est Thiny Field ! Est-ce bien vous, ou quelqu'un vous a-t-il emprunté votre.... comment appelez-vous cela ? Est-ce une redingote, un habit ou une blouse ?

— Ce n'est pas moi, répondit Field d'une voix languissante. Êtes-vous un policeman ?

— Allons, allons, Thiny ; où diable vous êtes-vous enivré à ce point ?

— Je ne suis pas ivre ; je commence précisément à me trouver dans un état de sobriété tout à fait satisfaisant. Je vous dirai même que j'ai soif.

— Nous n'aurons pas là-dessus de querelles, mon vieux compagnon : on ne convient jamais de ces choses-là ; mais, le ciel me pardonne ! je n'ai jamais vu un homme dans l'état où vous êtes. Quelle

figure, bon Dieu! Vos habits ont pressé si longtemps notre mère la terre, qu'il est aisé de voir où vous avez passé la nuit. J'ose dire que vous l'avez employée à faire des découvertes astronomiques.

— Eh non, vieux farceur! Quand il s'agit de boire un verre d'eau-de-vie, je puis m'en acquitter aussi bien qu'un autre; mais pour ce qui est de lire des livres savants, de psalmodier des prières, ou de faire toute autre chose semblable, ne comptez pas sur moi. »

En disant ces mots Thiny fit un faux pas et faillit s'étendre sur le sol.

« Holà! s'écria-t-il, tant d'embarras pour un pot de petite bière! Voyez-vous, mon ami, j'ai des faiblesses dans une jambe; je ne puis m'appuyer dessus. Êtes-vous un constable? Non? eh bien, faites-moi le plaisir de me prêter une livre ou deux; je vous payerai quand j'aurai reçu le semestre de mes rentes.

— Allons, allons, Field, dit avec sévérité Campbell, qui jugea convenable de faire cesser cette conversation, revenez à vous, et faites attention aux personnes devant qui vous parlez. »

Thiny reconnut la voix de son maître, dont la présence inattendue le dégrisa subitement. Il s'était mis dans le cas d'être condamné à recevoir cinquante coups de fouet; et, comme il y avait récidive, le nombre aurait pu être élevé jusqu'à cent,

si Campbell, portant plainte devant un magistrat, avait exposé sincèrement la conduite du prévenu. Cette perspective était assez effrayante pour dissiper les nuages que la boisson avait accumulés dans l'esprit de notre ivrogne. Il grommela des excuses rendues inintelligibles par l'état de sa langue, et, pour les rendre plus touchantes, il voulut se jeter aux genoux de Campbell; mais il perdit l'équilibre, et de nouveau il eût mesuré la terre de toute la longueur de son corps, si Paddy n'eût été prêt à le soutenir. C'est alors que le docteur, en le soignant comme nous l'avons dit plus haut, répara « la faiblesse » de ses jambes et le mit en état de regagner l'habitation sous la conduite de Paddy.

Nous partîmes de notre côté, et nous arrivâmes au but de notre excursion avant le coucher du soleil.

Les bâtiments présentaient dans leur ensemble une apparence assez imposante. L'habitation du maître, placée sur une petite éminence, au centre des constructions plus modestes affectées aux divers usages de la ferme, avait des prétentions à une certaine élégance. Le torchis, il faut bien l'avouer, était le principal des matériaux employés à composer l'édifice; mais des lattes couvertes d'une couche de plâtre dissimulaient cet élément grossier. Le tout était blanchi, et des lignes figurant des pierres de taille étaient tracées à l'extérieur. Le

toit, formé de planches très-minces s'avavançait, au-dessus de la façade de manière à permettre la construction d'une véranda, signe distinctif de l'appartement du propriétaire. Les nombreux édifices élevés à l'entour ne méritaient pas mieux que le nom de huttes; ils n'étaient pas blanchis et avaient pour couverture des écorces d'arbre. Répandus çà et là, sans beaucoup d'ordre, ils occupaient un vaste espace de terrain et donnaient l'idée d'un de ces villages groupés, au temps du moyen âge, autour des demeures fortifiées. A quelque distance, un bâtiment très-vaste attirait le regard. C'était la grange à serrer la laine; édifice beaucoup plus long que large, percé de plusieurs portes qui s'ouvraient sur des cours séparées les unes des autres, et destinées à recevoir le troupeau par parties à l'époque de la tonte. Une presse à laine et une table sur laquelle sont empilés les ballots forment tout le mobilier de ces bâtiments. Plus loin était un autre enclos avec un hangar où l'on trait les vaches, où l'on attelle les bœufs de travail, où sont déposés les harnais des chevaux.

Le même endroit servait d'abattoir. A cet effet, on y voyait une espèce de potence formée de deux jeunes arbres hauts de vingt pieds environ et fourchus au sommet. Une forte pièce de bois était placée en travers; elle servait à suspendre la carcasse de l'animal, qu'on hissait au moyen d'une poulie

fixée à la muraille. La viande restait ainsi exposée à la fraîcheur de la nuit.

Dans toutes ces fermes on distribue le troupeau par bandes sur une vaste étendue de terrain, et l'on sépare avec soin les différentes espèces, car elles ne peuvent se mêler qu'à leur mutuel détriment. Les chevaux et les bêtes à cornes partagent sans difficulté le même pâturage ; mais les uns et les autres ont horreur des moutons, et il suffit pour les chasser d'une prairie d'y jeter un troupeau de ces animaux.

A notre arrivée, je voulais examiner en détail ces établissements si nouveaux pour moi. Campbell s'y opposa, et me dit qu'en qualité de médecin il m'ordonnait avant tout de faire un bon souper. Les préparatifs n'en furent pas longs ; une demi-heure après, nous étions assis devant une montagne de côtelettes flanquée de quelques bouteilles de claret. La variété n'est pas le caractère distinctif de l'alimentation dans l'intérieur. La viande de mouton et quelques pâtisseries grossières, du bœuf frais, mais plus fréquemment salé, en composent tout le menu. Dans les rares occasions de la venue d'un étranger, on voit apparaître quelques conserves sur la table ; mais toute l'industrie des colons étant appliquée à l'éducation des bestiaux, les vergers sont peu nombreux dans l'intérieur. Quand nous eûmes satisfait notre appé-

tit et qu'un bol de punch flamba devant nous, Campbell me dit :

« Maintenant vous pouvez me faire toutes les questions possibles : je suis prêt à vous répondre , à moins que notre promenade ne vous ait trop fatigué. Dans ce cas nous lèverions la séance et je vous conduirais à votre chambre.

— Non pas, répliquai-je. Je ne connais pas de moment plus agréable que celui-ci pour la conversation ; et, pour commencer, je vous demanderai combien vous avez de domestiques, et s'ils sont tous des convicts.

— Je dois en avoir une vingtaine. La majeure partie a été prise parmi les déportés ; seulement vous saurez qu'on ne leur donne pas ce nom, ni celui de convicts. Ce serait une injure : on les appelle *hommes du gouvernement*.

— Je ne l'oublierai pas. D'après l'échantillon que nous avons vu ce matin, des serviteurs de ce caractère doivent vous donner bien peu de satisfaction.

— Ils sont moins mauvais qu'on ne pourrait le supposer d'après leurs antécédents. Considérez que ces gens-là n'ont pas été élevés pour mener la vie pastorale ; ils ont été ramassés dans les rues de Londres ; ils sont nés et ils ont vécu à la lumière du gaz. Il faut donc métamorphoser des escrocs, des faussaires, en bergers, en bouviers ou gar-

çons de ferme, et cette expérience n'a pas de trop mauvais résultats, puisque la colonie a pris un si grand essor. Quant à moi personnellement, je serais injuste de m'en plaindre, car mon habitation est en pleine prospérité. Je n'ai même pas la peine de la diriger; j'en laisse le soin à Paddy, qui gère cette affaire à merveille.

— Vous avez eu, sans doute, la liberté de choisir parmi les condamnés ceux dont la profession et le caractère vous ont paru les meilleurs ?

— J'ai fait comme tous les autres colons; je les ai pris au hasard. Le gouvernement ne donne aucune information sur la vie antérieure des déportés. Une fois débarqués dans la colonie, ils sont regardés comme des hommes nouveaux, à qui toute latitude est donnée de commencer une vie honorable. L'administration réserve d'abord les hommes qui conviennent à ses travaux; elle met ensuite à part ceux qui lui paraissent trop dangereux pour être livrés aux colons, et ceux-ci ont à choisir parmi le reste, sans autre guide que la physionomie des convicts et leurs réponses plus ou moins satisfaisantes.

— Le gouvernement accorde-t-il indistinctement à tout le monde la faculté de prendre des déportés en service ?

— Non. Il examine les demandes qui lui sont adressées et les rejette toutes les fois que le signa-

taire n'offre pas de garanties suffisantes. La première condition est de pouvoir nourrir et habiller les condamnés d'après les règlements; il faut en outre présenter les caractères requis de bonne conduite et de moralité. Autrefois les convicts pourvus d'un billet de congé prenaient à leur service ceux de leurs amis dont la peine n'était pas expirée. Ils s'associaient ainsi pour commettre de nouveaux délits et pour vivre dans la débauche. Aujourd'hui les colons libres sont seuls admis à engager les hommes du gouvernement.

— Est-ce l'administration qui envoie les déportés aux colons?

— Non; nous les choisissons nous-mêmes. Au jour fixé, le pétitionnaire se rend à la caserne, où il trouve les hommes du gouvernement rangés sur une ligne, il a le droit de les interroger. Naturellement il s'enquiert des professions; mais sa curiosité à cet égard est de pure forme, car la réponse des déportés n'est jamais sincère; ils cherchent à deviner les désirs de leur futur maître, et ils ne manquent jamais de se donner la profession qui paraît lui convenir le mieux. Il n'est pas un seul d'entre eux qui ne regarde comme avantageux de passer au service des particuliers. Il est d'usage de leur adresser encore la question suivante : « Si je vous choisis, me promettez-vous de me servir avec fidélité? » On pourrait se dispenser de faire cette

demande, la réponse affirmative étant infaillible. »

Nous en étions là de notre conversation lorsque les pas d'un cheval se firent entendre dans la cour. Peu d'instant après le magistrat du district entra dans l'appartement.

« Soyez le bienvenu, lui dit Campbell; quel heureux hasard vous amène?

— Je suis appelé à recevoir demain les plaintes de plusieurs propriétaires ou domestiques dans les environs; apprenant votre venue, j'ai transporté chez vous mes assises.

— Vous ne pouviez arriver plus à propos. Voici un de mes amis qui veut apprendre à connaître notre système pénitentiaire. Mais songeons avant tout à votre souper. »

On rapporta un nouveau plat de côtelettes, et le magistrat se vit bientôt en face d'un repas en tout semblable à celui que nous venions de terminer.

Le lendemain matin, la cour de la maison s'emplit de bonne heure de plusieurs groupes de personnes qui paraissaient dans un état d'extrême agitation.

« Voilà les parties qui viennent plaider devant nous, me dit Campbell; vous voyez les maîtres et, plus loin, les hommes du gouvernement.

— Je ne les aurais pas distingués; ils ne portent

pas l'uniforme de la caserne. J'ai remarqué aussi que vos domestiques n'en sont pas revêtus.

— Sur les fermes de l'intérieur, ils sont exempts de porter cette livrée qui leur est odieuse. C'est encore un motif du désir qu'ils éprouvent d'être engagés par les colons. Nous leur devons chaque année des vêtements dont la nature et la quantité sont déterminés par les règlements; mais on ne nous impose pas de les choisir de couleur jaune, et aucun maître ne s'avise de faire cette offense à ses domestiques. »

En disant ces mots, le docteur descendit dans la cour, où je l'accompagnai. L'une des personnes qui paraissaient s'agiter le plus dans le groupe des maîtres s'avança vers lui et, aussitôt après les premières civilités, se répandit en plaintes violentes contre un de ses domestiques.

« Tout dégénère ici, disait-il. Les hommes du gouvernement croient avoir le droit de faire tout ce que bon leur semble. On leur montre une tolérance qui perdra la colonie. Quant à moi, je proteste contre de telles faiblesses. Tant qu'il y aura des juges dans ce pays, je ferai voir à ces coquins que je suis le maître et qu'ils me doivent obéissance.

— La sévérité, dit Campbell, n'est pas toujours le meilleur système; il en faut quelquefois cependant. Avez-vous de graves sujets de mécontentement ?

— Si j'en ai ? c'est-à-dire que ces gens-là semblent avoir pris à tâche de me braver et de tout bouleverser chez moi. Aussi point d'indulgence pour eux : il ne sera pas dit que j'aie fait douze milles à pied, que j'aie quitté tous mes travaux sans avoir fait administrer à ces drôles la punition qu'ils méritent. Je vais de ce pas trouver le magistrat.

— Voilà un homme passionné, dis-je à Campbell. Les convicts qui lui sont assignés doivent être traités au moins avec inégalité d'humeur.

— Laissez faire, répondit le docteur, M. Marsh, notre magistrat, connaît son monde. C'est un homme prudent, qui traite les gens selon leur caractère. Nous allons le voir à l'œuvre. »

Nous rentrâmes dans la maison. Le magistrat était assis dans la salle à manger, sans autre appareil et sans autres gardes qu'une chaise sur le barreau de laquelle il appuyait ses pieds. Notre mouvement avait été imité par tous ceux qui se trouvaient dans la cour, de sorte que la salle d'audience fut bientôt remplie. Le colon qui nous avait précédés exposait déjà ses griefs.

« Il faut absolument que ce misérable soit puni, disait-il avec véhémence. C'est le plus effronté coquin qu'il soit possible d'imaginer. Si l'on n'y met bon ordre, c'en est fait de mon exploitation, il faut que j'y renonce. Je ferai tout aussi bien de l'abandonner et de m'embarquer pour l'Europe. »

— Patience, dit le magistrat, ne vous aninez pas ainsi. Justice vous sera rendue, mais encore faut-il savoir le sujet de votre plainte. Je ne puis punir l'accusé sans connaître la faute qu'il a commise.

— Vous ne pouvez pas le punir ? s'écria le colon. Est-ce que ma parole ne suffit pas ? Faudra-t-il supporter toutes les insolences et toutes les désobéissances de nos domestiques ? S'il en est ainsi, le mieux est de quitter immédiatement la colonie.

— Allons, dit le magistrat, exposez votre plainte, j'écrirai sous votre dictée. »

Pendant que le magistrat préparait sa plume, je vis entrer notre ami Thiny Field sous la conduite de Paddy. Campbell leur fit signe de venir se placer à côté de lui. Je m'imaginai que son maître avait intention de le traduire également devant la justice, et certes il avait bien mérité d'être châtié ; mais mon attention fut bientôt détournée par l'exposé de la plainte que recevait en ce moment le magistrat.

« J'accuse James Colman ici présent, disait le colon, d'avoir abandonné plusieurs fois la garde de mon troupeau pendant le jour ; il s'est, en outre, absenté de sa hutte pendant la nuit. Enfin, je le soupçonne de m'avoir dérobé un certain nombre de moutons, de concert avec un autre individu employé comme domestique sur une habitation

voisine. J'affirme le fait de l'abandon du troupeau et de la hutte ; quant au vol des moutons, voici les indices sur lesquels mes soupçons sont fondés. Un jour, en l'absence de Colman, j'ai fait entrer mon troupeau dans un parc et j'ai compté moi-même le nombre de mes bêtes. Plusieurs moutons manquaient ; ils étaient remplacés par des animaux appartenant à un troupeau étranger. Des recherches ont été faites, et l'on a trouvé dans la hutte du complice de Colman les moutons qui m'appartenaient.

— Est-ce tout ce que vous avez à dire ? demanda le magistrat.

— Non, répondit le colon ; je me plains encore de ce que, ce matin, quand j'ai menacé Colman de l'amener devant vous, il m'a répondu avec une insolence extrême.

— Comment se comporte-t-il en général ? reprit le magistrat. Il y a déjà longtemps que vous l'avez à votre service, c'est une raison de penser qu'il n'a pas commis de fautes graves.

— Je n'ai jamais été très-content de lui ; il a toujours été insolent et négligent ; mais j'ai tardé à le conduire devant votre tribunal à cause de l'éloignement et pour éviter de perdre une journée de travail. Sa dernière faute a comblé la mesure : le vol des moutons surtout m'a paru grave. Il était combiné avec adresse. L'introduction de moutons

étrangers dans mon propre troupeau aurait pu me dérober le déficit, si je m'étais borné à compter les bêtes sans les reconnaître. Je demande que Colman soit exemplairement puni. S'il en était autrement, nous ne serions plus les maîtres chez nous, et l'insubordination de nos domestiques n'aurait pas de bornes. »

Le magistrat, s'adressant alors à Colman, appela son attention sur la plainte qui venait d'être déposée et lui en fit comprendre la gravité. Il en lut lentement la minute et demanda ensuite au prisonnier s'il avait quelques questions à faire. Celui-ci répondit négativement.

« Quelle excuse avez-vous à présenter ?

— Il n'est pas vrai de dire que j'aie abandonné mon troupeau.

— Pouvez-vous produire quelques témoignages qui établissent la vérité de vos allégations ?

— Je n'ai pas de témoins. Je répète que je n'ai jamais abandonné mon troupeau.

— Avez-vous encore quelque chose à dire ?

— Non. »

Il y eut alors un moment de silence, pendant lequel le magistrat se recueillit et sembla passer en revue, dans son esprit, les circonstances de la plainte et le caractère de la défense ; il s'exprima ensuite en ces termes :

« Prisonnier, les ordonnances punissent sévère-

rement ceux qui abandonnent, sans permission, l'habitation de leur maître; vous avez plusieurs fois quitté votre troupeau; vous vous êtes plusieurs fois absenté de la ferme pendant la nuit; ce sont de graves infractions; et, en outre, vous êtes soupçonné d'avoir aidé à dérober plusieurs moutons appartenant à votre maître. Ce n'est pas sur ce dernier chef d'accusation que je vous juge; car il n'est pas suffisamment établi. La présomption de votre culpabilité est cependant assez forte pour donner à votre conduite un caractère que la loi réprouve. Si le cas était moins grave, je pourrais terminer l'affaire par une transaction, à charge par vous de faire des excuses à votre maître. Mon devoir ne me permet pas de fermer les yeux sur une conduite aussi répréhensible que la vôtre. S'il m'était possible de vous appliquer une autre peine que celle du fouet, je le ferais volontiers; mais je suis obligé d'obéir aux ordres du gouvernement et de faire un exemple. Trop d'indulgence compromettrait la discipline, et les prisonniers eux-mêmes se verraient privés, par suite, de l'avantage d'être placés au service des colons. Je vous condamne à recevoir cinquante coups de fouet. »

Pendant toute la durée de cette allocution, le convict faisait naturellement la mine la plus piteuse. Lorsqu'il entendit prononcer le jugement et qu'il se vit condamné à recevoir cinquante coups,

la pâleur se répandit sur ses traits et un frisson parcourut tout son corps. La conduite de Thiny Field avait trop de rapport avec les méfaits reprochés à Colman pour qu'il ne tremblât pas d'avoir son tour dans la distribution des châtimens. Aussi avait-il l'oreille basse, et sentait-il son dos se crispier à la pensée d'une correction imminente et si bien méritée. Campbell ne pouvait l'avoir appelé que pour le traduire devant le magistrat. Ses principes n'étaient certainement pas d'accord avec l'usage du fouet ; mais je l'avais déjà vu se soumettre à cet usage, par nécessité, à bord du *Gouverneur-Macquarie*, et sans doute il pouvait faire, sous ce rapport, un nouveau sacrifice au maintien de la discipline sur son habitation. La conduite de Thiny était d'ailleurs sans excuse, et, à la place du docteur, je n'aurais pas hésité à punir cet ivrogne. Thiny Field était donc parfaitement convaincu de la rigueur du sort qui l'attendait.

Une autre cause fut appelée. Deux individus avaient ensemble une altercation violente. Ils s'avancèrent sans cérémonie devant le magistrat et commencèrent à s'expliquer en parlant tous deux à la fois. Après avoir fait de vains efforts pour leur imposer silence, le magistrat, élevant la voix, leur déclara qu'il allait les faire mettre à la porte s'ils ne s'expliquaient pas l'un après l'autre. Aussitôt ils se turent tous les deux.

« Quel est le plaignant ? » dit le magistrat.

Point de réponse. Les deux individus se regardent, et chacun paraît attendre que l'autre prenne la parole.

« Parlez-vous enfin ? reprend le magistrat impatienté. Tout à l'heure on ne pouvait pas vous réduire au silence, et voici maintenant qu'il n'y a pas moyen de vous faire ouvrir la bouche. Répondez : Quel est le plaignant ?

— C'est moi, dit l'un.

— C'est moi, répondit l'autre.

— Voyez plutôt, monsieur le magistrat, il m'a massacré la tête ; sauf votre respect, elle est en *capilotade*.

— J'en pourrais montrer bien d'autres, sauf votre respect, monsieur le magistrat, s'écria son adversaire.

— Voilà que vous recommencez, s'écria le juge. Encore une fois, quel est celui de vous qui porte plainte contre l'autre ? Tâchez au moins de vous accorder sur ce point.

— Nous accorder ! s'écrièrent ensemble les deux parties ; jamais !

— Il a voulu me tuer, et je ne sais pas comment je suis vivant pour venir déposer contre lui.

— Ce n'est pas vrai ; c'est lui au contraire qui a juré de me faire un mauvais parti. Il serait pendu qu'on ne lui ferait pas encore toute la justice qu'il mérite. C'est un scélérat.

— Un scélérat, moi ! Tu oses m'appeler scélérat, vile canaille ?

— Moi, une canaille ?

— Oui, toi !

— Moi ?

— Oui, toi !

— Moi ?

— Finissons, dit le magistrat qui voyait les deux antagonistes prêts à en venir aux mains : puisqu'il n'y a pas moyen de tirer de vous une parole raisonnable, c'est moi qui vais vous interroger ; voyons, vous, qui avez la tête cassée, parlez. Et vous, gardez le silence, vous aurez la parole à votre tour.

— Je me nomme Kirk, dit celui qui venait d'être autorisé à parler, je suis un homme paisible, ma famille est honnête, et, si je n'avais pas eu des malheurs, je ne serais pas dans la position où vous me voyez.

— C'est bon, nous connaissons cela, dit le magistrat ; vous avez tous, vous autres, un malheur commun, c'est de confondre le bien des autres avec celui qui vous est propre : poursuivez votre déposition.

— Samedi dernier, j'étais occupé à faire cuire mes provisions, lorsque le scélérat ici présent entra dans la cuisine et me chercha querelle ; il me menaça de me jeter sur le feu et de m'y faire griller tout vif. Je lui dis que je m'embarrassais peu de

sa menace, et à ces mots il me prit en traître et me renversa à côté du foyer. Ma tête porta contre le mur et fut accommodée comme vous voyez. Je le menaçai de le traduire devant vous. Alors il s'emporta de nouveau, et il n'y eut pas d'injures qu'il n'adressât à votre honneur. Il m'appela, en même temps, de tous les noms offensants qu'il est possible d'imaginer : « Je me moque de toi et de « ton magistrat, ajouta-t-il, et, si chacun suivait mon « exemple, il y a longtemps que vous seriez tous « pendus ou noyés dans le Morrumbidjy. »

— C'est un effronté menteur, monsieur le magistrat, ne le croyez pas ; je n'ai pas tenu à votre sujet les propos qu'il me prête.

— Tu oses dire que tu ne les a pas tenus, impudent coquin ? Tu soutiendras aussi sans doute que tu n'as pas mal parlé du gouvernement et de la famille royale ! Tu n'as pas dit que l'Irlande était opprimée, et que tu voudrais voir tout sens dessus dessous en Angleterre ?

— Quand est-ce que tu m'as entendu dire cela ? c'est bien toi plutôt ; tu ne cesses de mal parler des maîtres et de nous exciter contre eux. Si je ne me retenais, je te traiterais comme tu le mérites.

— Silence ! dit le magistrat ; il ne s'agit pas en ce moment des sottises que vous avez pu dire l'un et l'autre, mais de celles que vous avez faites. Voyons, vous qui avez poussé votre camarade et

qui l'avez renversé contre le mur, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Kirk a juré qu'il aurait ma vie. Notre dispute est venue de ce qu'il m'a accusé d'avoir volé du cuir sur l'habitation. Je lui ai répondu qu'il en était plus capable que moi, lui qui ferait pendre un homme pour un schelling. Je n'ai jamais eu l'intention de le blesser ; mais son accusation m'a exaspéré, je l'ai pris au collet, et, tandis que nous luttons ensemble, il a heurté du pied les chenets du foyer. Il est tombé, et sa tête a été froissée contre le mur. J'ai aidé moi-même à le relever. Il n'est pas vrai que j'aie dit du mal du gouvernement ; c'est une invention pour me perdre. »

Après avoir entendu l'accusation et la défense, le magistrat demanda si le maître de ces deux prisonniers était présent. Celui-ci s'avança, et le magistrat l'ayant prié de dire ce qu'il savait, il s'exprima en ces termes :

« Kirk, le plaignant, est ordinairement tranquille ; c'est la première fois que je le vois se disputer avec un camarade. Le ressentiment qu'il éprouve d'avoir eu le dessous dans la lutte explique la vivacité de son accusation fort exagérée. Son antagoniste est d'un caractère emporté ; mais il s'est toujours montré bon serviteur, et ne m'a donné aucun sujet de plainte. Je n'attache aucune

importance aux paroles qui ont été prononcées pendant la dispute; elles s'expliquent par la colère et n'ont aucune valeur; j'ignore même si celles qu'on a rapportées ont réellement été dites. Enfin les deux prisonniers sont d'aussi bons sujets qu'on en peut trouver parmi cette classe d'hommes; ils ne se grisent point, et je ne me plains pas de leur travail.

— Prisonniers, dit alors le magistrat, vous vous êtes querellés ensemble; vous avez troublé le bon ordre sur l'habitation de votre maître. Vous, Kirk, avez accusé faussement votre compagnon d'avoir commis un vol; vous, son adversaire, avez traité Kirk avec brutalité et lui avez occasionné une blessure. Vous méritez tous deux d'être punis. Cependant votre maître rend témoignage en votre faveur, et sa déposition me permet l'indulgence. Voulez-vous vous réconcilier?

— Jamais! répondirent ensemble les deux prisonniers.

— En ce cas, je serai obligé de vous condamner tous les deux et de vous remettre entre les mains du gouvernement.

— Allons, Kirk, dit le maître, oubliez cette mauvaise affaire, et je vous donnerai une livre de tabac pour guérir votre blessure.

— Mais il a juré de me faire un mauvais parti, dit Kirk.

— Je n'en ai jamais eu l'intention, répondit l'autre. Je ne vous en veux pas.

— Je le crois bien, répondit Kirk, puisque c'est toi qui m'as cassé la tête.

— Tu sais bien que je ne l'ai pas fait exprès.

— En ce cas, nous pouvons être bons amis. »

En disant ces mots, Kirk avança sa petite pipe de bois pour aider son compagnon à allumer la sienne. Cette politesse cimenta leur amitié à la vie et à la mort, et ils s'en allèrent ensemble en proclamant que le magistrat était un digne homme.

Plusieurs affaires furent appelées ensuite. Je n'en parlerai pas, car elles étaient de peu d'importance; j'arriverai sans nouvel incident à la principale cause qui fut jugée dans la journée et qui eut sur la conduite ultérieure de Thiny Field la plus heureuse influence. Il était toujours debout, à côté de Campbell, avec une physionomie fort inquiète et « honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. » On amena un grand et robuste garçon l'accusé d'insolence et de rébellion envers son maître. Il attendit près d'une heure, tandis que le magistrat jugeait des contestations plus ou moins insignifiantes. Ce temps écoulé, un individu entra dans la salle, alla serrer la main au magistrat et s'assit à ses côtés. Je compris alors que c'était un collègue et qu'il venait pour affaire grave.

Les règlements interdisent à un magistrat de

condamner un homme à recevoir plus de cinquante coups de fouet. Lorsque la faute commise exige un châtiment plus sévère, plusieurs juges se réunissent. C'est ce qui amenait le collègue de notre magistrat. Ils échangèrent quelques mots, et l'air de gravité qui se révéla immédiatement dans leurs traits prouva qu'ils avaient la conscience de leur rigoureux devoir.

Le prisonnier fut poussé devant eux ; il n'essaya pas même de combattre les charges accablantes qui s'élevaient contre lui ; il mettait dans son silence une fierté qu'il était nécessaire d'abattre : car des symptômes d'insubordination générale s'étaient manifestés dans certaines parties de la colonie.

Notre magistrat, comme le plus ancien, fut chargé de conduire l'interrogatoire, et je lui dois la justice de dire qu'il fit tous ses efforts pour fournir au coupable les moyens d'atténuer sa faute.

Celui-ci ne profita pas de cette bonne volonté, soit par orgueil, soit par impuissance d'excuser une culpabilité trop évidente. Le magistrat se consulta avec son collègue, puis il adressa à l'auditoire une allocution pour démontrer la nécessité de faire observer la discipline et de maintenir parmi les prisonniers placés sur les habitations de l'intérieur une subordination sans laquelle la sécurité de la colonie serait mise en péril. Il ajouta

qu'il se voyait avec un vif regret obligé de punir très-sévèrement le prisonnier. Les règlements ne lui permettant pas, dit-il, de recourir à un autre genre de peine que la flagellation, il était dans la triste nécessité de condamner le coupable à recevoir cent coups de fouet.

La décision qui soumet un convict à un châtiement corporel cause toujours un certain abattement parmi les assistants; mais une peine aussi terrible que cent coups de fouet fait sur l'auditoire une impression presque égale à celle que cause en Europe une sentence capitale. C'est un véritable supplice qui pourrait entraîner la mort de certains individus, et le plus courageux ne s'y voit pas exposé sans frémir. Le condamné pâlit affreusement et fit un effort pour parler, mais il était trop tard. Les deux juges, visiblement émus et ne cédant qu'à la conscience d'une nécessité bien établie, étaient résolus à ne pas réformer leur arrêt. Notre magistrat, d'une voix altérée, ordonna aux constables d'emmener le prisonnier.

Dès que cet ordre eut été donné, Campbell se leva, et, s'approchant du magistrat, lui dit quelques mots à l'oreille. Thiny Field vit bien que son heure était venue, et, comme le courage n'était pas sa qualité dominante, il se déconcerta visiblement. Il n'aurait pas été en état en ce moment de crier, comme on dit, avant d'être écorché; car la parole

lui eût évidemment manqué, tant son émotion était grande. Le résultat de la conférence de Campbell avec le magistrat ne tarda pas à être connu. Le juge fit un signe tacite d'assentiment, et, s'adressant aux constables qui emmenaient le précédent condamné, leur dit :

« Conduisez aussi cet homme à la prison du district ; sa faute est trop grave pour être jugée ici. »

Thiny Field, se voyant décidément arrêté, sentit que ses jambes se dérobaient sous lui ; il avait pourtant six lieues à faire pour arriver à sa destination. C'était un poste gardé par un détachement de soldats sous les ordres d'un sergent. On partit sur-le-champ. Un constable bien armé ouvrait la marche ; il était suivi du condamné, les mains prises dans des menottes. Un autre constable venait ensuite, précédant le consterné Thiny Field, qui montrait la physionomie lugubre d'un homme conduit au supplice. Le cortège était fermé par deux autres agents de la police. Les carabines chargées qu'ils tenaient à la main, comme des chasseurs prêts à faire feu, préoccupaient beaucoup Thiny Field qui, en général prudent, n'aimait pas à se voir ainsi menacé sur ses derrières. Le soleil, très-ardent à cette époque de l'année, tombait verticalement sur la tête de notre ivrogne ; son imagination engendrait les plus terribles fantômes. Durant cette marche pénible, Field éprouva

qu'on peut avoir soif d'autre chose que de vin et d'eau-de-vie. S'étant aperçu qu'un des constables tirait de sa poche une gourde qui paraissait bien remplie, il essaya d'entamer avec lui la conversation sur le pied de l'amitié et de la confiance. Celui-ci, d'une voix rude, se borna à répondre : « Marchez. » Le malheureux Thiny Field se vit donc obligé de renoncer à épancher ses douleurs dans le sein des hommes de la police. Accablé de chaleur et de fatigue, couvert de poussière et mourant de soif, agité par l'idée de la volée de coups de fouet qu'il avait en perspective, et, pour comble d'amertume, incompris par ses gardiens, il tomba dans un abattement silencieux qui dura jusqu'à son arrivée au poste.

La nuit était close lorsque les deux prisonniers y entrèrent. L'exécution fut remise au lendemain matin. On mit sous clef, dans la même cellule, Thiny et son compagnon. Celui-ci était en proie aux plus sombres appréhensions ; mais, doué d'une nature énergique, il concentrait ses terreurs en lui-même. Il ne fit pas la moindre attention aux avances réitérées de son confrère en infortune. Ni l'un ni l'autre ne dormit sur le plancher qui leur servit de lit. L'imagination de Thiny lui représenta, pendant les longues heures de son insomnie, tous les genres de sensations que peut donner à un homme impressionnable le contact

de lanières de cuir appliquées à tour de bras sur les épaules. Le jour le trouva couché sur le ventre. Cette position, qu'il avait prise instinctivement, indiquait sans doute la pensée de s'habituer à en garder une semblable pendant plusieurs semaines.

Vers huit heures, on tira nos deux patients de leur prison. Les préparatifs étaient faits pour l'exécution de la sentence, les soldats en ligne, les autorités réunies. L'exécuteur, choisi parmi les plus robustes convicts, s'occupait déjà à démêler les tresses du redoutable chat à neuf queues. On procéda à la lecture de l'arrêt.

Mais l'agent s'interrompt subitement : il est arrivé à l'endroit où le nombre des coups doit être spécifié ; or ce nombre manque. Soit émotion, soit calcul, le magistrat, en rédigeant la sentence, a omis le chiffre terrible que le prisonnier connaît trop bien. Impossible de donner cours à l'exécution. Vainement les constables affirment qu'ils ont entendu le magistrat quand il a rendu son arrêt ; il a dit très-distinctement : Cent coups. La parole des constables ne peut tenir lieu de sentence écrite. Le châtimement sera suspendu, et le prisonnier sera reconduit devant le juge pour voir réparer l'omission qui a été commise. Six lieues à faire avec la perspective d'être fouetté, quoi qu'il arrive, au terme du voyage ! Encore

une journée d'angoisse mille fois plus cruelle que la punition même.

Le prisonnier a dit ensuite que jamais il ne perdrait le souvenir de ces deux jours et de la nuit passée dans l'attente de son supplice. Qu'on juge de la position du pauvre Field ! Personne ne s'occupait de lui ; on le traitait exactement de la même manière que son compagnon d'infortune ; et, quand le triste cortège se remit en route, les constables l'emmenèrent tout naturellement sans qu'il osât protester. Une pensée terrible se présenta alors à son esprit. Puisqu'il partageait les vicissitudes de l'autre prisonnier, était-il donc destiné à subir le même châtimement ? Quoi ! cent coups de fouet ! cent coups ! car il avait fort bien entendu le juge prononcer cet arrêt effrayant. A cette supposition, une sueur froide baigna tous ses membres, ses yeux se voilèrent, il sentit faiblir ses jambes ; pendant un moment il fut incapable de faire un seul pas. Mais un coup de crosse de fusil, appliqué à la naissance des reins, lui rendit heureusement l'élasticité nécessaire, et il oublia sa fatigue quand il entendit un des constables jurer qu'il se servirait de la baïonnette au lieu de la crosse, si le prisonnier n'avancait pas.

La course était longue. Trente heures d'inquiétudes et d'insomnie, jointes à une marche pénible sous les rayons brûlants du soleil, suffirent pour

abattre l'homme le plus vigoureux. Quand les deux prisonniers parurent sous les fenêtres de Campbell, le lendemain, au moment où nous achevions notre diner, leur physionomie portait l'empreinte d'un complet affaissement physique et moral. Leurs gardiens avaient une expression de lassitude et de mécontentement. A les voir ainsi venir la tête basse et l'air plus penaud les uns que les autres, on aurait cru que la même flagellation avait été distribuée à tous avec une entière impartialité.

Nous nous levâmes de table pour les recevoir, et j'avoue que je me sentis très-soulagé en apprenant le motif de leur retour. Il me semblait impossible que le magistrat maintint la première sentence, et, en effet, après avoir adressé au prisonnier une allocution convenable et la recommandation de changer de conduite, il le renvoya simplement à son maître.

Le convict était parti en remerciant le juge ; les constables avaient été envoyés à la cuisine pour prendre une réfection dont ils devaient avoir grand besoin. Field était resté seul et debout à l'entrée de la salle, attendant qu'on décidât de son sort. Sa contenance était tellement piteuse que nous parûmes d'un éclat de rire unanime.

« Que faites-vous là, dans cette posture, mon pauvre Field ? dis-je enfin à Thiny.

— Que diable faites-vous là ? répéta Cambeli.

— Oui, que faites-vous là ? » dit le magistrat.

Thiny nous regardait, bouche béante, les uns après les autres. Un rayon de satisfaction profonde se glissait sur sa physionomie en voyant l'épanouissement des nôtres ; le fouet menaçant cessait d'être suspendu sur sa tête ; pour la première fois, depuis deux jours, il respirait librement et sentait sa poitrine délivrée d'une accablante oppression ; le jeu de ses muscles redevenait plus naturel ; ses épaules, involontairement contractées pendant de longues heures, cessaient d'être soumises à une tension douloureuse.

« Je puis donc m'en aller ? » dit-il enfin, d'une voix pleine d'hésitation et de doute.

— Il n'y a pas de plainte portée contre vous, répondit le magistrat.

— Allez, Field, ajouta Campbell. Puisse cette leçon vous profiter ! »

Thiny salua d'un air pénétré et allait se retirer, lorsque je le rappelai dans l'intention de lui verser un verre de rhum pour le réconforter.

« Vous avez eu une fière peur, mon brave, lui dis-je ; avalez-moi cela, et ensuite vous conviendrez bien, sans doute, que vous n'aviez pas mérité votre pardon. »

Thiny Field s'avança en étendant la main par un geste tout à fait solennel :

« Monsieur, dit-il, quand on a passé par une épreuve comme celle que je viens de subir, on n'est pas tenté de s'y exposer de nouveau. Je jure que dorénavant une goutte de rhum ne passera jamais par mes lèvres. »

Et il partit en me laissant le verre plein entre les mains.

« Serment d'ivrogne ! » m'écriai-je, quand il eut fermé la porte.

— Je le crains, ajouta Campbell.

— Eh bien ! moi, j'ai meilleur espoir, dit le magistrat. Cet homme a ressenti une impression profonde. C'est une excellente idée que vous avez eue, docteur, de l'envoyer en compagnie de ce malheureux qui devait recevoir cent coups de fouet. La peur du mal est souvent pire que le mal même, et j'approuve cette manière de concilier l'humanité et la nécessité d'infliger un châtiment. On peut dire qu'il a fait son chemin de la croix, et, croyez-moi, il ne l'oubliera pas.

— Ainsi soit-il, reprit Campbell. Quoi qu'il en soit, messieurs, asseyons-nous et faisons en sorte de voir bientôt le fond de ce bol de punch. »

CHAPITRE VIII.

Les coureurs de bois.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées. Les jours se passaient dans une activité monotone sans doute, mais favorable à la santé de l'esprit et au développement des forces physiques. J'avais fini par être initié à tous les travaux d'une ferme australienne; la garde et le soin des troupeaux m'étaient devenus familiers. A cette époque, tous les esprits étaient préoccupés des découvertes que des voyageurs hardis poursuivaient au centre de l'Australie. On lisait avidement les récits de ces expéditions que publiaient les journaux de Sidney. Les habitants suivaient avec un intérêt palpitant la course de ces intrépides aventuriers : Sturt, Mitchell et tant d'autres. Dans leurs rapports au gouverneur de la colonie, le gros des colons cherchait la découverte de nouveaux pâturages propres à enrichir le pays; les naturalistes et les géographes espéraient trouver la solution de problèmes scientifiques; les gens à imagination vive, peu

nombreux d'ailleurs sur cette terre favorable à l'activité matérielle, devançaient les voyageurs dans la poursuite d'un monde inconnu, qu'ils coloraient d'après leur fantaisie, et qu'ils peuplaient des créatures de leurs rêves. Ces lectures, et les commentaires qui s'ensuivaient, faisaient le charme de nos soirées.

La matinée était consacrée aux excursions dans les environs. Montés sur d'excellents chevaux du pays, nous tournions le dos à la zone habitée, et nous poussions vers l'intérieur jusque sur les limites du désert; trop près encore de la vie civilisée pour ne pas en sentir l'influence; assez loin cependant pour deviner les âpres beautés des terres vierges, pour éprouver les sentiments qu'inspire la solitude: vague tristesse; aspirations instinctives vers l'infini; profond sentiment de la faiblesse humaine. La chasse était une de nos distractions; elle offre des attraits particuliers à l'Européen las de courir après de rares lapins et d'introuvables perdrix. En Australie, le gibier abonde; il est d'espèce nouvelle, et la manière de le chasser est tout autre que dans le vieux monde.

L'habitation de Campbell était fort bien tenue et promettait de devenir un jour une des plus riches de la colonie. Pourtant il manquait à cette maison ce que j'appellerai volontiers la providence de l'intérieur, ce génie bienfaisant et actif qui adoucit les

aspérités des rapports entre les individus de notre sexe, qui fait aimer le commandement, qui rend plus légers à supporter les monotones et pénibles travaux d'une exploitation agricole dans le désert. La vie d'un colon de l'intérieur serait trop triste, si la solitude où elle s'écoule n'était animée par la société et les soins d'une femme. Campbell éprouvait plus que personne le regret de n'être pas marié; car la fermeté de son esprit n'excluait pas une certaine disposition à rechercher les émotions douces. C'est ce qui le retenait à la ville, malgré son goût très-prononcé pour la vie pastorale.

Quand nous eûmes épuisé toutes les émotions de la solitude, tous les commentaires philosophiques que fournissait notre situation, quand notre curiosité fut satisfaite et que le spectacle d'une nature bizarre n'eut plus rien de nouveau pour nous, nous commençâmes à ressentir quelque lassitude de notre éloignement. Plus d'une fois il fut question entre nous de retourner à Sidney. Mais la surveillance de Campbell était utile en ce moment à la ferme, où rien ne pouvait remplacer l'œil du maître. En outre, les derniers jours que nous passâmes dans l'intérieur furent animés par la présence d'une personne célèbre, Mine Barry, fort connue, sous le nom de Marguerite Catchpole, en Angleterre, où ses aventures romanesques ont été publiées et lues avec avidité.

Mme Barry pouvait avoir à cette époque environ soixante-deux ans. Quoique sortie de la classe des convicts, elle était l'une des personnes les plus riches et les plus considérées de la colonie. On sait, d'ailleurs, qu'elle avait été victime de l'application judaïque d'une loi véritablement cruelle qui, en Angleterre, punissait de mort le vol domestique. Pouvait-on dire que Marguerite Catchpole avait volé son maître? Non : elle avait pris un cheval à la ferme où elle servait pour rejoindre son fiancé à Londres, et pour l'aider à sortir de la situation la plus critique. Se serait-elle approprié le cheval? ce n'est pas probable. Les juges d'Angleterre, liés par la lettre d'une loi barbare, avaient cru devoir, pour cette faute, condamner la pauvre servante à être pendue. La sentence avait été commuée en sept années de déportation. Peu après son arrivée dans la colonie, Marguerite, qui s'était distinguée par une conduite exemplaire, avait retrouvé, dans les rangs des hauts fonctionnaires, un ami de sa jeunesse, un homme que ses charmes brunis et la hardiesse de sa nature avaient subjugué et qui l'eût épousée en Angleterre si, à cette époque, elle n'eût déjà donné son cœur à un autre. Ce premier amant était mort. Marguerite, retrouvant le second dans un autre hémisphère, n'hésita pas à le prendre pour époux. Elle reçut de lui la réhabilitation et la liberté, et de plus une des plus grandes fortunes de

la colonie. Son mari fit pour elle encore davantage; il lui donna l'éducation qui lui manquait. L'esprit de Marguerite Catchpole, enrichi dès l'enfance par les émotions les plus vives, identifié avec les beautés d'une nature sauvage et poétique, devait profiter mieux qu'un autre des soins et de la culture, tout en conservant cependant son originalité.

Quand je la vis, chez Campbell, elle était encore vive, malgré son âge avancé, et on retrouvait sur sa figure les traces de « ce teint basané et chaud de la bohémienne, de ces yeux brillants, bruns et intelligents, de ces joues rondes, de cette taille délicate, » que lui donne son biographe, le révérend Richard Cobbold. Son mari, mort en 1827, lui avait laissé deux filles, un fils et le titre de *mistriss Barry de Windsor, près les collines vertes d'Hawkesbury*.

Les déportés qui, comme elle, acquièrent sur cette terre nouvelle la considération et la fortune, sont, d'ailleurs, très-nombreux. L'hospitalité qu'offrit le docteur à Mme Barry se prolongea, parce qu'elle avait besoin des soins et des conseils de la médecine. Dans sa compagnie, nos soirées passèrent avec une extrême rapidité. En général, elle n'aimait pas à parler de sa vie aventureuse; mais elle faisait volontiers exception pour Campbell, dont elle estimait le caractère et qu'elle regardait comme un ami sûr. Rien de plus varié et de plus intéressant que ses récits; rien de plus animé que son

style. On sait que son premier fiancé était capitaine d'un navire contrebandier. Marguerite n'avait pas approuvé cette carrière illégale ; mais on voyait bien qu'elle n'y avait jamais blâmé que la fraude et la révolte contre les lois. Cette vie de périls et de combats, qui met en action les facultés de l'homme primitif, avait pour elle des attraites dont le sentiment se révélait dans chacune de ses paroles.

Mais elle était destinée à partager avec nous une dernière aventure qui fit la plus puissante diversion aux précédents ennuis de notre solitude. Depuis quelques jours, le bruit courait que des *bush-rangers* (coureurs ou rôdeurs de bois) avaient paru dans les environs. On donne ce nom aux déportés fugitifs qui vivent dans le désert, et qui exercent des brigandages sur les habitations des colons. Plusieurs bandits de cette espèce avaient été vus, disait-on, dans notre propre district ; ils avaient mis au pillage une station voisine. Personne n'avait été maltraité, parce que les bushrangers n'avaient rencontré aucune résistance ; mais ils n'avaient pas épargné les menaces aux habitants, et, l'un des domestiques de la ferme ayant mis quelque lenteur à leur donner une selle de cheval, ils avaient appuyé sur sa poitrine la bouche d'une carabine, en accompagnant ce geste des plus violentes imprécations. Leur bande était-elle nombreuse ? C'est ce que personne ne pouvait dire au juste. Les récits variaient

entre trois et vingt bandits, selon la puissance d'imagination des narrateurs. Leur chef, était un nommé Buchan Charley, que la police à cheval poursuivait depuis plusieurs mois, et qui s'était rendu célèbre dans toute la colonie par la hardiesse de ses vols autant que par l'habileté de ses ruses pour échapper aux recherches.

Cette nouvelle suffit pour échauffer toutes les têtes; il n'y eut plus dans toutes les fermes qu'un seul sujet de conversation : la présence des bush-rangers. L'effroi qu'elle causait n'était pas, je crois, sans un mélange de plaisir. C'était un aliment pour les esprits oisifs des fermiers; c'était une émotion nouvelle dans une vie qui n'en a pas d'autres que les fluctuations du marché des laines, la maladie des troupeaux, et parfois le combat d'un chien avec un kangaroo.

L'arrivée de Charley n'était pas moins agréable pour la population des convicts employés sur les habitations; elle leur fournissait une bonne excuse pour toutes les négligences et toutes les maladresses. Si les chevaux s'égarèrent, si l'on perdait un mouton, on disait invariablement : « C'est Charley qui les a pris. » Comme Hercule dans la mythologie, ou, pour me servir d'une comparaison moins ambitieuse, comme Voltaire et Rousseau dans la chanson, Buchan Charley avait l'honneur de beaucoup de méfaits dont il était parfaitement innocent. Le

fait est qu'il fut l'occasion d'un nombre infini de larcins que les coupables couvrirent de son nom. Je ne sais, en vérité, quel péché ne fut pas mis sur son compte.

Chacun organisait sa défense; on s'imaginait connaître jour par jour les mouvements du redoutable bandit, et l'on se préparait à le recevoir, dans chaque maison, avec le feu d'une artillerie formidable. Des pistolets, des sabres, des carabines étaient étalés sur toutes les tables, à portée de la main des habitants. Tous les matins on déchargeait et on rechargeait les armes, et dans chaque demeure se trouvait un approvisionnement de poudre et de balles suffisant pour la garnison d'une forteresse. Nous ne pûmes échapper à l'entraînement général. Au demeurant, on ne savait pas au juste quels projets de crime pouvait former un scélérat consommé tel que Charley. Les traits de générosité et de modération qu'on citait de lui pouvaient bien n'être que l'effet de caprices passagers, et, après tout, il vaut mieux tuer le diable qu'attendre qu'il vous tue. Nous avions donc tout un arsenal sur une table du salon, situé au rez-de-chaussée. Mme Barry souriait un peu de nos préparatifs belliqueux; mais elle n'était guère émue, comme on peut le supposer.

Un soir, Campbell était sorti; Paddy avait été envoyé à Sidney. Nous causions dans le salon avec

Mme Barry : celle-ci, assise et lisant le journal ; moi, debout et occupé à essuyer ma carabine, qui, pour le moment, était sans capsule. La porte s'ouvrit brusquement. Thiny Field, les yeux hagards, la respiration haletante, se précipita dans la chambre et tomba sur une chaise en disant : « Charley ! » Puis ses yeux s'ouvrirent démesurément et restèrent fixés sur la fenêtre, qu'il considérait avec l'immobilité d'une statue. Ma première idée fut qu'il était ivre et qu'il venait dire comme tant d'autres : « C'est la faute du bushranger ; » mais, au même moment, j'entendis une voix qui me criait :

« Si vous bougez, vous êtes mort. »

Le canon d'une carabine se présentait par la fenêtre ouverte et me couvrait tout entier. A la moindre menace, au moindre mouvement pour me mettre en défense, j'eusse été tiré comme un lièvre et à bout portant :

— Ne bougez pas, » me dit à son tour Mme Barry, avec le calme le plus parfait.

En même temps nous vîmes entrer dans l'appartement un individu mis avec toute la recherche que comportaient le pays et le genre de vie que mène un bushranger. Il avait des bottes en cuir verni trop étroites pour ses pieds et souillées de poussière ; un pantalon de drap noir, un gilet de cachemire rouge orné d'une profusion de chaînes d'or ; un habit de chasse vert avec des boutons de métal. Sa

coiffure était une vieille casquette de peau de kangaroo fort déchirée, et qui faisait un contraste singulier avec le reste de son accoutrement. Il s'avança vers Mme Barry, et, soulevant sa casquette avec une rondeur de geste qui sentait d'une lieue son gentilhomme d'estaminet, il lui dit :

« Ne craignez rien, madame; nous ne sommes pas gens à vous causer le moindre désagrément; nous savons trop ce qui est dû au beau sexe. Mais nous sommes dans un état de gêne momentanée qui nous force à vous emprunter quelques objets indispensables.

— Allons, allons, cesse tes manières, dit au dehors la voix brutale de l'homme au fusil braqué; il nous faut de l'argent, des chevaux et à boire.

— Excusez ce langage vulgaire, madame; mon compagnon, le brave Buchan Charley, n'a reçu qu'une éducation fort négligée; il est malheureusement très-illettré; mais la vérité est que les circonstances nous forcent à vous demander de l'argent et des chevaux. Nos montures sont sur les dents. La police à cheval rôde dans ce district, et je dirai, madame, comme le chevalier Falstaff, dans *Henri IV* : « Quand on pousse la plaisanterie si loin, » et à pied encore, je la déteste. »

— As-tu bientôt fini, maudit bavard? s'écria Charley de la fenêtre. Le diable m'emporte si je n'ai pas envie de t'envoyer une balle dans la mâ-

choire pour raccourcir ta langue maudite. Allons, enlève les armes. »

Le compagnon fashionable du bushranger, comprenant toute l'importance de cette injonction, s'avança vers la table. Il y prit mes pistolets, qu'il mit dans la ceinture de son pantalon, et ma carabine, dont il parut d'abord assez embarrassé. Ses yeux erraient autour de l'appartement; ils s'arrêtèrent enfin sur une carafe, dont il versa le contenu dans le canon de mon arme. Il posa ensuite dans un coin ce fusil devenu inutile, et dit en se tournant vers moi :

— Je serais désolé, monsieur, de vous priver de cette bonne carabine. Mon digne ami, Buchan Charley, n'aurait pas manqué de la fausser; mais moi je n'aime pas à commettre des dégâts superflus, et j'aurais le plus vif regret de vous laisser de notre visite un souvenir désagréable. »

Pendant ce temps, Buchan avait sauté dans la chambre. Il repoussa si rudement son compagnon que celui-ci faillit tomber, et, s'adressant à moi, il allait sans doute me faire quelque menace grossière, lorsque je reconnus en lui l'un des déportés que nous avions amenés en Australie sur *le Gouverneur-Macquarie*. L'étonnement m'arracha une exclamation :

« Eh quoi! c'est vous, Bob? »

Le bushranger parut surpris et mécontent de

voir son identité constatée. A ce premier sentiment se joignit une espèce d'embarras, lorsqu'à son tour il me reconnut; puis ses yeux s'allumèrent; le souvenir du châtiment qui lui avait été infligé, à la suite de sa querelle avec Paddy, lui revint à l'esprit. Pour la première fois alors il avait senti ses muscles tressaillir sous le fouet. C'était son début dans une carrière où le crime et la répression se suivaient alternativement, et n'avaient cessé de progresser jusqu'à ce moment où, parvenu au dernier échelon du crime, il n'avait plus d'autre perspective que la corde et le bourreau. Je suis convaincu qu'il eut un instant la pensée de se défaire de moi, pour se venger d'abord, et ensuite pour débarrasser son chemin d'un témoin dangereux. Une intervention inattendue me sauva.

Mme Barry avait suivi toutes les péripéties de cette scène avec le calme d'un courage éprouvé; elle comprit les sentiments qui agitaient l'âme du brigand, et se hâta d'y faire diversion :

« Est-il possible que je vous retrouve dans une telle situation, Bob ? dit-elle. Est-ce là le fruit de nos bontés pour vous et des conseils de notre pasteur ? »

Le bushranger tressaillit à cette voix, et quand Mme Barry, s'avancant vers lui, sortit de l'ombre où elle avait été placée jusqu'alors, toute trace d'intention violente et haineuse disparut de sa phy-

sionomie. Il posa à terre la crosse de sa carabine, et porta machinalement la main à son bonnet :

« Vous êtes ici, madame Barry ? dit-il : j'en suis fâché, et, si j'avais su vous y trouver, nous n'y serions pas venus ; mais ces damnés constables n'ont cessé de nous poursuivre depuis deux jours ; nos chevaux ne peuvent plus nous porter ; et puis nous avons faim et soif. Vous savez, madame Barry, qu'on ne recule pas devant la nécessité.

— Était-il nécessaire d'adopter un genre de vie si criminel, lorsque vous étiez traité avec tant d'indulgence dans la maison de mon mari ?

— Voyez-vous, madame Barry, je ne dirai pas que j'aie été maltraité chez vous ; mais ce genre de travail ne me plaisait pas, et, d'ailleurs, on cherche toujours l'occasion de reprendre sa liberté. Je m'étais entendu avec une de mes connaissances du pays : un matelot qui retournait en Angleterre, et il m'avait caché à bord de son navire, mais j'ai été trahi ; la police a enfumé le bâtiment pour m'en faire sortir. J'ai été conduit devant les magistrats. Vous entendez bien qu'il avait fallu faire des sacrifices pour déterminer le matelot à favoriser mon évasion. Ils ont prétendu que je lui avais fait une petite cargaison de plomb emprunté aux ateliers du gouvernement, et ils m'ont déporté à vie dans cet enfer qu'on appelle Port-Macquarie. Voyez-vous, madame Barry, les hommes qu'on envoie en

ce lieu maudit ne valent pas grand'chose quand ils y arrivent ; mais seraient-ils des anges, ils ne tarderaient pas à devenir pires que des démons, tant la vie qu'on y mène est affreuse. On brave tout en pareille situation, et voilà comment il se fait que je suis sur la route, traqué comme une bête fauve ; mais gare aux chasseurs ! dit-il en frappant violemment le plancher avec sa carabine.

— Vous avez donc oublié celui qui fortifie et qui récompense ? Qu'avez-vous fait de la Bible que je vous ai donnée ? Ce livre divin vous aurait soutenu, et vous aurait appris à supporter les maux de cette vie dans l'attente d'une vie meilleure.

— On n'a pas l'esprit à lire à Port-Macquarie, je vous assure ; et, si quelqu'un s'y avisait de montrer une Bible, les autres le tueraient, dans la pensée qu'il est un délateur.... Du reste, ce n'est pas le moment de songer à tout cela ; il faut que nous soyons cette nuit à vingt milles d'ici ; je vous demande bien pardon de vous prendre des chevaux, les nôtres sont hors d'état d'aller plus loin ; veuillez aussi nous faire donner quelques vivres.

— Je ne refuserai jamais des aliments à celui qui a faim, dit Mme Barry. Quant aux chevaux, vous n'avez qu'à les prendre vous-même, Bob ; je ne puis volontairement me rendre complice de votre fuite et des méfaits que vous commettez chaque jour.

— Je vais donc me faire conduire à l'écurie, dit le bushranger. Voyons, toi, ajouta-t-il en saisissant par le collet notre ami Thiny Field qui tremblait de tous ses membres; conduis-moi et hâte-toi, si tu ne veux que je te fasse sentir l'aiguillon de mon poignard. Et toi, continua-t-il en se tournant vers son compagnon, tâche d'oublier pour un moment ton métier de baladin et de cesser tes grimaces. Tiens monsieur en respect, ou sinon il vaut autant apprêter ton cou pour la corde. »

Il sortit; son compagnon mit à son tour sa carabine en joue avec une résolution que n'aurait pas fait supposer l'affectation habituelle de ses manières. Le premier coup d'œil jeté sur cet homme suffisait pour convaincre que la nécessité le rendrait criminel et qu'il verserait le sang avec autant de calme que Bob lui-même. Désarmé comme je l'étais, la lutte avec le bushranger m'aurait été désavantageuse; d'ailleurs elle eût profondément affligé Mme Barry. Ces idées qui se succédèrent rapidement dans mon esprit me dictèrent ma conduite. Je m'assis en croisant les bras :

« Vous pouvez, dis-je au bushranger, vous épargner cette position fatigante, je n'ai pas envie de vous retenir ici de force. Tout mon désir est que vous en partiez le plus tôt possible. »

Le bushranger posa aussitôt son arme à terre, sans la lâcher bien entendu.

« Entre gens d'honneur, dit-il, la parole suffit. C'est un avantage que les gentlemen comme vous et moi ont sur des êtres vulgaires et grossiers comme ce Charley. Avez-vous remarqué avec quelle brutalité il m'a poussé ? Dans mon jeune temps, il n'en aurait pas fallu davantage pour que deux gentilshommes missent l'épée à la main. Tout dégénère. Depuis longtemps j'avais formé la résolution de me séparer de Charley à cause de sa vulgarité. Cette fois, il a comblé la mesure ; décidément je le quitte. »

En disant ces mots, il prit une pose théâtrale et se mit à déclamer le passage suivant de Shakespeare : « Il faut que je sois maudit, pour toujours voler en compagnie de ce filou-là ; allons, je ne doute plus que, malgré tout, je ne meure de ma belle mort, si j'échappe la corde pour l'avoir tué. Il y a un siècle que je me dis tous les jours et à toutes les heures, que je veux renoncer à sa compagnie, et cependant j'en suis ensorcelé ; oui, je veux être pendu si le scélérat ne m'a pas donné quelques drogues qui me forcent à l'aimer ; je veux être le plus grand coquin qui n'ait plus pour mâcher qu'une dent dans la bouche, s'il ne vaudrait pas autant devenir honnête homme et quitter ce drôle-là, que de boire honteille. Malédiction sur les voleurs quand ils ne s'entendent pas et qu'ils ne sont pas de bonne foi l'un avec l'autre ! »

L'accent faux et ampoulé du bushranger m'ôta tout ressentiment et me donna la meilleure envie de rire ; mais cette gaieté s'évanouit lorsque je vis notre voleur se diriger vers un étui qui contenait mon chapeau gris ; il coupa très-lestement la bande de cuir qui tenait fermé le couvercle et en tira le chapeau, qu'il mit sur sa tête avec une satisfaction évidente.

« La force des circonstances m'oblige à vous emprunter cette coiffure, dit-il ; un homme comme il faut ne peut pas se présenter décemment avec un couvre-chef aussi usé que le mien ; nous avons encore plusieurs habitations à visiter dans le district, et il est possible que nous y rencontrions des dames. »

Charley ou Bob rentrait en ce moment :

« Les chevaux sont prêts et nous avons des vivres, dit-il. Nous partons sur-le-champ ; excusez-moi, madame Barry, du trouble que nous vous avons occasionné. Des hommes qui luttent pour défendre leur vie n'ont pas de temps à perdre en cérémonies : allons, toi, en route.

— Ne songez-vous pas, monsieur, lui dit l'autre brigand d'un air de dignité offensée, qu'il faudrait nous munir de quelque argent, ne serait-ce que pour renouveler à la première occasion notre toilette ?

— Je jure qu'on ne prendra pas un schelling

ici ; encore une fois, partons, et songe à conserver ta peau avant de t'occuper des moyens de la couvrir.

— Un instant Bob, dit Mme Barry. Prenez au moins cette Bible. Puisse-t-elle vous amener à de meilleurs sentiments !

— Merci, madame, répondit le bushranger en repoussant le livre : je n'ai pas le temps de lire ; et je sais bien qu'il n'y a d'autre espoir pour moi qu'une fin misérable après une vie plus misérable encore. »

En disant ces mots, il sortit brusquement du salon et son compagnon le suivit, malgré ses précédentes résolutions d'indépendance, que la seule présence de son redoutable compagnon avait fait évanouir. En nous quittant il nous fit, *avec mon chapeau*, le salut le plus agréable. Peu d'instants après, nous vîmes nos importuns visiteurs s'éloigner au milieu d'un nuage de poussière sur deux de nos meilleurs chevaux. A peine étaient-ils partis que Campbell rentra ; il n'avait pas rencontré les bushrangers, et je l'en félicitai, car c'était par ordre du docteur que Bob avait senti l'aiguillon de son premier châtiment, et qui sait jusqu'à quelle extrémité le ressentiment aurait pu pousser ce scélérat désespéré ? En descendant, je trouvai dans la cour Thiny Field qui buvait à longs traits.... de l'eau fraîche.

« Oh, oh ! Thiny, lui dis-je ; tout le monde ici est sorti de ses habitudes. La peur vous a-t-elle troublé l'esprit à ce point que vous ne sachiez plus distinguer un pot d'eau d'une cruche d'eau-de-vie ?

— Vous les avez reconnus, monsieur, dit Field, encore pâle de crainte : Bob et Dirck, celui que nous nommions Blücher à bord du *Gouverneur-Macquarie*.

— Eh quoi ! c'était lui, l'un des trois collaborateurs de la fameuse comédie ? Je crains qu'il ne termine par une fin tragique une existence trop joyeusement commencée.

— Hélas ! monsieur, c'est ce que je pensais, et je tremblais de peur qu'il ne me reconnût ; ils auraient été capables de me forcer à les suivre.

— Et vous buvez de l'eau pour vous remettre de votre frayeur ?

— Il n'en faut pas tant pour corriger un homme et le guérir pour toujours de l'envie de boire. Voilà Dirck, qui aimait aussi à voir le fond des bouteilles, et maintenant je m'attendrai chaque jour à apprendre qu'il a été pendu. »

Thiny Field ne se trompait pas dans ses conjectures. La fin misérable des deux bushrangers ne se fit pas longtemps attendre. Nous l'apprîmes par les aveux d'un certain Michel Howe, bandit fameux, qui les avait connus. Ayant été pris à son tour et conduit devant la justice, il ne chercha pas

à dissimuler ses crimes. Au contraire, il s'en glorifia avec un cynisme effrayant, tendant plutôt à les grossir qu'à les excuser ou les atténuer.

Il avait été compagnon de chaîne de Bob et de Dirck à Port-Macquarie, et c'est lui qui les avait entraînés à s'évader. Le récit de leur fuite est caractéristique et il conduit à connaître la fin de nos deux bandits. Nous laissons parler Michel Howe, en nous bornant à coordonner les détails de son interrogatoire.

« Il ne nous importait guère, dit-il au magistrat, de vivre ou de mourir, ou plutôt la mort n'était-elle pas préférable à une vie aussi misérable que la nôtre? Employés à dessécher des marais, nous travaillions les pieds dans l'eau, et la fièvre minait lentement nos forces; ou bien nous cassions des pierres et nous tracions des routes sur un sol d'où s'élevait une poussière rouge et friable, semblable à de la limaille. Le vent chaud, espèce de mistral du nord, l'un des fléaux du pays, nous soufflait ce sable dans les yeux, où il entretenait une inflammation intense et continuelle. Aux heures de repas, on nous distribuait une ration de mauvais pain d'orge presque toujours assaisonné de paroles brutales. Les coups de fouet tombaient à tous propos sur nos épaules. Pas de repos, pas de sommeil; nous couchions sous des hangars ouverts ou dans des cases en bois, es-

pièces de boîtes portées sur des chariots. Pendant toute la durée de la nuit, des insectes venaient par milliers nous sucer le sang. Autour de nous, pas un regard consolateur, pas un signe d'affection. Les souffrances des uns semblaient au contraire faire la joie des autres, car l'excès de la misère rend cruel. Point de nouvelle du pays natal; nul témoignage du souvenir de notre famille et de nos amis; aucun espoir de changement. C'était l'enfer, et pis encore, un enfer monotone et ennuyeux. La lâcheté seule ou la faiblesse pouvait accepter avec résignation un sort si affreux.

« Je ne veux pas faire ici l'éloge des hommes que la société repousse; mais ce n'est pas blesser la morale que de constater la fréquente énergie de leur caractère, leur courage et la vigueur de leur constitution. En temps de guerre ou dans un âge de féodalité, par exemple, bon nombre de ces individus se seraient signalés, et ils auraient peut-être acquis de la renommée et de la fortune.

« Dans le nombre, j'avisai deux individus qui me parurent capables de me seconder : John Anderson, de Londres, et Thomas Dirck, du Cumberland. John Anderson, de race écossaise, démentait son origine en ce qu'il n'y avait, dans son caractère, aucune trace de parcimonie. Loin de là, après avoir dissipé son patrimoine, il avait encore, disait-on, dépensé pour son propre

usage l'argent d'une caisse publique dont le gouvernement avait eu l'imprudence de lui confier la garde. Grand, taillé en Hercule, les cheveux roux, les pommettes saillantes et les muscles partout accusés, il était d'une vigueur extrême; il eût brisé une barre de fer et rompu les côtes d'un cheval en le pressant avec les genoux. C'était un homme sans éducation, dont l'énergie sombre et concentrée me parut devoir éclater facilement. Il s'était donné plusieurs noms. Après sa condamnation et durant son voyage d'Angleterre en Australie, on ne l'appelait pas autrement que Bob. Aujourd'hui, ses compagnons de chaîne le nommaient Buchan Charley. Le vrai nom de son père était Anderson.

« J'avais remarqué une certaine liaison entre cet homme et Dirck. Je sus bientôt qu'ils avaient fait partie du même convoi de déportés. Dirck, surnommé Blücher, était mince, brun et vif; il avait la figure en lame de couteau, le nez pointu et une finesse de renard. Il aurait évité de tuer un homme de ses propres mains; mais, pour deux pence, il l'aurait envoyé, par ses avis trompeurs, à une mort certaine. Il avait été domestique d'un acteur célèbre, et, profitant de l'absence de son maître, un jour de première représentation au théâtre de Haymarket, il avait mis le feu à l'apartement après en avoir enlevé les objets pré-

cieux. Des peccadilles du même genre, renouvelées à Sidney, lui donnèrent une place dans la chaîne des condamnés, où il retrouva Bob Anderson, son ancien compagnon.

« Ces deux hommes me parurent les plus propres à favoriser l'évasion que je méditais : l'un était doué d'une vigueur physique extraordinaire ; l'autre joignait à un grand fonds de cruauté la perspicacité et la finesse. Je comptais diriger ces deux forces remarquables et en faire les instruments de ma délivrance.

« Nous étions l'objet de la surveillance la plus rigoureuse ; le moindre geste, le signe le plus mystérieux étaient interprétés par nos gardiens. Cependant leur contrôle était moins efficace aux heures des repas. Tout en broyant le mauvais pain mêlé de sable qui faisait notre seul aliment, je trouvai moyen de communiquer mon projet à mes deux compagnons.

« Je possédais un pistolet d'arçon et quelques munitions soigneusement cachés. Cette arme devait être le principal instrument de notre fuite. Comment l'employer ? Tuer un de nos gardiens, ce n'eût été qu'une vengeance ; les autres n'en auraient montré que plus d'acharnement à nous poursuivre. Le principal était de jeter la confusion dans notre camp, et d'en profiter pour nous évader. Dirck se chargea d'aller placer le pistolet sur

un arbre à peu de distance et de l'y assujettir fortement. Une ficelle était attachée au chien, de manière à faire jouer la détente, et j'en tenais le bout à la main.

« Nous avions choisi, pour cette opération, une nuit obscure et le premier sommeil de nos compagnons. Dirck m'avertit que tout était prêt ; aussitôt je tirai la corde, le pistolet partit avec grand bruit, mais sans blesser personne. La détonation mit tout le monde en mouvement. C'est ce que nous avions prévu. Gardiens et condamnés se portèrent du côté où l'explosion s'était fait entendre.

« Nous profitâmes de l'étonnement et de l'agitation pour nous glisser, Dirck et moi, en rampant dans les herbes, jusqu'au bord d'un ravin peu éloigné. Il était fort escarpé ; mais la végétation naine qui en couvrait les parois devait faciliter notre descente. Nous commençâmes ce mouvement difficile. Parvenus à une petite plate-forme, nous nous arrêtâmes pour respirer un peu et limer nos fers.

« Bob Anderson, au lieu d'imiter la prudence de notre retraite, s'était enfui à toutes jambes avec si peu de précaution, que le bruit seul de ses fers aurait suffi pour attirer l'attention des gardiens de son côté. En effet, plusieurs coups de fusils furent tirés sur le fuyard. Ces balles passèrent en sifflant

au-dessus de nos têtes. Accroupis dans une anfractuosité du rocher, abrités par d'épais buissons, nous entendîmes tomber, puis rouler en bondissant sur les arbrisseaux qui nous cachaient, et enfin s'engloutir dans les eaux d'un torrent, au fond de la gorge, un corps qui était celui d'Anderson. La profonde obscurité et le silence firent croire à nos gardiens qu'ils avaient atteint deux fugitifs. Les bonds de notre compagnon, renversé par les balles et rejeté par les pointes de rochers, pouvaient passer pour la chute de plusieurs corps. Mais, tandis que les gardiens nous croyaient gisant avec le malheureux Anderson, nous étions, pour ainsi dire, tapis sous leurs pieds, et nous ne perdions pas un mot de l'oraison funèbre qu'ils nous consacrèrent :

« Les coquins ont dégringolé jusqu'au fond, dit l'un ; j'ai entendu la chute de deux corps : et vous ?

— Je l'ai fort bien entendue.

— Les scélérats !

— Bon débarras !

— Bob Anderson en était ?

— Oui ; et Dirck aussi.

— Bonne nuit !

« Là-dessus, ils s'éloignèrent.

« Après leur départ, le silence se rétablit. On ne s'aperçut pas sur-le-champ de mon évasion, et

nous passâmes une heure entière dans une attente assez calme. Un bruit de feuilles et de branches, quelques soupirs qui s'élevaient du fond de la ravine, semblaient indiquer les dernières convulsions d'un homme blessé. Enfin, nous jugeâmes qu'il était possible de quitter notre retraite et nous exécutâmes, non sans peine, notre descente, tantôt glissant sur nos mains et sur nos genoux, qui furent bientôt déchirés et sanglants, tantôt retenus à peine au-dessus de l'abîme par les racines où nous étions suspendus.

« Nous ne vîmes pas Anderson, et, à vrai dire, nous ne cherchâmes pas à l'apercevoir. Dans les grands périls, le sentiment de la préservation personnelle est tellement surexcité, qu'il absorbe toutes les facultés et rend insensible. Le torrent était large et profond ; mais je connaissais, à peu de distance, un gué vers lequel nos pas furent dirigés. Le terrain où nous marchions était déchiré par les eaux qui roulaient avec fureur dans le temps des grandes pluies ; il était semé de pierres aiguës, de troncs d'arbres et de détritux nombreux. Notre marche sur ses bords fut des plus pénibles ; elle était heureusement assourdie par le bruit de l'eau, et pourtant la police, envoyée sans doute à notre recherche, pouvait, à chaque instant, nous adresser quelque messenger de mort. Les reptiles venimeux fourmillent dans ce pays. Éveillés à notre

approche, nous les entendions frôler les broussailles. C'était un autre de nos dangers ; mais on acquiert, dans les situations désespérées, une énergie à toute épreuve. Nous supportions sans le moindre abattement notre inquiétude, et nous faisions ainsi l'essai d'une vie de privations, de douleurs et de périls à laquelle les faibles succombent bientôt mais qui endurecit la constitution des vigoureux, leur donne des muscles d'acier, des têtes de fer, étouffe en eux toute sensibilité morale, émousse la sensibilité physique, double les facultés intellectuelles, et prête aux sens une finesse extraordinaire.

* Nous traversâmes enfin le torrent ; il était temps de mettre cet obstacle entre nous et nos ennemis, car le jour allait paraître. A tout hasard, nous comptions bien faire usage de nos armes et nous défendre jusqu'à la dernière extrémité. J'avais à la main un de ces poignards à lame courte et large dont on fait usage dans la marine. Mon compagnon portait une espèce de lance faite d'un os de kangaroo, emmanché dans une branche d'acacia épineux.

* Dès que nous eûmes gravi le revers opposé de la ravine, nous vîmes devant nos yeux s'étendre, jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon, une plaine immense, semée de rares bouquets d'arbres épineux. Bientôt le ciel se couvrit ; la

pluie tomba par torrents, une de ces pluies australiennes qui coulent des nuages en larges ruisseaux et qui durent sans interruption des semaines entières. Pas un abri ne nous était offert dans cette contrée plane et découverte. En peu d'instants nos habits furent trempés ; il fallut se déshabiller et marcher sans autres vêtements que l'air du temps, qui heureusement n'était pas froid. Dirck essaya de se réfugier sous un buisson ; mais il revint tout ensanglanté de sa tentative. Les arbres du pays sont les plus inhospitaliers qui existent ; il n'est pas jusqu'à leurs feuilles dont le tissu ne se termine par des pointes acérées. Jour et nuit, pendant quarante-huit heures, les cataractes du ciel restèrent ouvertes et nous inondèrent à grands flots. Qu'on se figure notre situation ! Le jour, nous marchions sous un déluge de pluie ; l'eau ruisselait de toutes les parties de notre corps. Aveuglés, respirant à peine, nous ressemblions, moins la majesté, à ces dieux que les poètes représentent comme habitant des fleuves ; la nuit, étendus sur un terrain détrempé, transis de froid, nous étions, en outre, torturés par la faim. Tout était bon pour apaiser notre appétit : racines, fruits sauvages et amers, lézards, serpents même. La gomme qui coulait sur le tronc d'un arbre servit aussi à tromper les souffrances de notre estomac. Malgré ces épreuves, notre santé n'était pas ébranlée. Le désir d'échap-

per aux poursuites, la joie d'avoir conquis notre liberté soutenaient nos forces.

« Nous arrivâmes sur le bord d'une rivière qu'il fallut traverser à la nage. Sur l'autre rive s'étendait une épaisse forêt d'eucalyptus. Cet abri eût été bien précieux pour nous les jours précédents; mais, ainsi qu'il arrive toujours, il nous fut inutile; car, au moment d'entrer sous le couvert de la forêt, le soleil se montra.

« Nous saluâmes ses rayons avec bonheur. Le bain forcé que nous venions de prendre nous avait débarrassés de la boue dont nous étions couverts; nous fîmes sécher nos vêtements au soleil, et ce fut avec un véritable plaisir qu'en les endossant nous reprîmes l'aspect d'hommes civilisés.

« Il est inutile de raconter, jour par jour, les incidents de notre vie solitaire. L'auteur de *Robinson Crusoé* a décrit toutes les petites industries de l'homme livré à lui-même au sein de la nature vierge. Notre marche était dirigée vers la mer: une fois arrivés sur la côte, nous espérions nous emparer de quelque bateau qui nous conduirait à Sidney; mais nous avions plusieurs centaines de milles à faire avant d'atteindre le rivage. Un jour, au moment de nous engager dans une clairière, nous vîmes tout à coup se dresser devant nous deux individus à la distance d'une portée de fusil: l'un portait une casaque de gardien de convicts;

les boutons en métal de son uniforme reluisaient au soleil ; dans ses mains brillait le canon de la courte carabine dont les agents de police sont armés. Il avait la tête entourée de bandes d'étoffes tachées de sang. Son compagnon était un jeune garçon de petite taille, vêtu d'un pantalon et d'une veste de matelot, et portant une hache à la ceinture. On fit halte des deux côtés : avions-nous à faire à des amis ou à des ennemis ? Notre premier mouvement fut de nous coucher ventre à terre derrière un arbre :

— Qui êtes-vous ? dit l'homme aux boutons de métal.

« Nous ne fîmes aucune réponse.

— Montrez-vous et dites qui vous êtes, ou je fais feu, répéta le même individu. En même temps, nous vîmes s'abaisser, dans notre direction, le canon de sa carabine. Je réfléchis que nous viendrions facilement à bout de lui lorsque son arme serait déchargée, et, dans la position que nous occupions, je ne croyais pas qu'il pût nous atteindre.

— Pas tant de paroles, dis-je, et tire si tu veux.

« Le coup partit aussitôt. Contre mon attente, la balle bien dirigée vint me frapper à la jambe et me rendit incapable de me lever. Mon compagnon, seul contre deux, et sans autre arme que le poignard qui était tombé de ma main, ne pouvait espérer de se défendre avec avantage. Déjà notre adversaire

rechargeait sa carabine, et son compagnon lui tendait la hache.

— Que faut-il faire, demanda Dirck ?

— Fais ce que tu voudras, et va-t'en au diable ?

« Dirck se rendit aussitôt. Il enjamba par dessus mon corps et s'avança vers l'étranger qui, de son côté, ayant achevé de charger son arme, venait à sa rencontre.

— Oh, oh ! qui est-ce que je vois là ? dit ce dernier : le camarade Dirck ! de loin, je vous ai pris pour deux hommes de la police.

— Nous de même.

— C'est donc Michel Howe qui en a reçu dans l'aile ? Pourquoi s'avise-t-il de me narguer en me disant : Tire si tu veux !

— Et vous, pourquoi portez-vous cet uniforme, qui est celui d'un gardien de condamnés ?

— Quand vous m'avez laissé au fond de ce maudit trou, où j'ai été jeté avec si peu de cérémonie, je me suis d'abord trouvé tout étourdi ; la fraîcheur de l'eau m'a ranimé ; je me suis tâté ; une balle m'avait emporté l'oreille ; une autre m'avait atteint à la hanche, et ma tête avait été fort mal accommodée dans ma chute. Je lavai mes blessures ; je les bandai avec des morceaux de ma blouse, et j'essayai de marcher. Vaine tentative ! mes jambes fléchissaient. Il fallut me traîner sous un fourré où je ne tardai pas à perdre connaissance. Si les gardiens

nous avaient cherchés dès le lendemain ils m'auraient certainement aperçu, et je n'aurais pu leur opposer aucune résistance; mais ils avaient assez à faire de surveiller les autres prisonniers, que notre fuite avait mis en goût d'évasion, et ce fut seulement après l'arrivée d'un renfort que deux surveillants purent être détachés à la recherche de nos cadavres, car on nous croyait bien morts. Deux jours s'étaient écoulés depuis notre départ. Le repos avait rétabli mes forces; je sentais un appétit vorace, et j'étais prêt à sortir de mon lit de broussailles, lorsque j'entendis marcher auprès de moi : c'était un des deux surveillants; ils s'étaient séparés à la descente du ravin. Celui qui s'était chargé de garder les hauteurs n'avait pas tardé à s'endormir, dans la pensée que son camarade n'avait affaire qu'à des morts; l'autre était descendu sans autres précautions que celles qui étaient nécessaires pour ne pas faire une chute. Arrivé au fond de la gorge, il cherchait encore à s'affermir sur ses pieds, quand je m'élançai sur lui. Un seul coup de hache l'étendit à terre sans mouvement et sans vie. Je lui pris son habit et sa carabine; il avait dans ses poches un morceau de pain, du lard, et quelque argent dont je me suis emparé; et me voilà, cherchant à gagner le bord de la mer pour quitter ce maudit pays.

— Et votre compagnon ?

— C'est une femme que j'ai achetée pour faire ma

cuisine. Notre ordinaire n'est pas somptueux : des racines et toute sorte de reptiles et d'insectes assez dégoûtants ; mais, au demeurant, nous ne sommes pas précisément réduits à mourir de faim ; c'est déjà quelque chose.

— Je suis la même route que vous, s'écria Dirck, ravi d'avoir rencontré un cordon bleu indigène pour préparer ses repas.

— Et l'autre ? ajouta Bob Anderson, en me désignant du doigt.

— Ne pensez-vous pas qu'il retarderait et embarrasserait notre marche ? dit l'ami Dirck.

— Au fait, reprit Bob, il m'a bien laissé me tirer d'affaire tout seul dans la ravine. A chacun son tour dans ce monde. Partons.

— Mais, ajouta charitablement Dirck, ne vaudrait-il pas mieux l'achever ? Il va beaucoup souffrir, le malheureux, et j'ai peur qu'il ne donne des indications sur notre route. »

« Cette dernière proposition fit hésiter le bushranger. Pendant ce temps, l'Australienne s'était approchée de moi, elle m'avait soulevé la tête contre un tronc d'arbre ; puis, m'ayant quitté un instant, elle était allé puiser de l'eau ; elle avait étanché ma soif et baigné la plaie heureusement légère que j'avais à la jambe. La pensée me vint de la garder avec moi ; j'avais un moyen certain de tenter celui à qui elle appartenait : une pipe et du tabac que j'avais

toujours soigneusement cachés; car Dirck eût été capable de tout pour se les approprier. Bob s'approcha. Son esprit flottait entre la pensée de se défaire de moi et le regret d'assassiner un camarade sans utilité bien démontrée. Je lui offris immédiatement ma pipe en lui disant que je lui dirais où il pourrait trouver du tabac s'il consentait à me laisser l'Australienne pour panser ma blessure.

« Le marché fut conclu sans difficultés. Je lui donnai ma provision entière de tabac, d'autant plus volontiers que c'était semer la discorde et la trahison entre les deux nouveaux associés qui m'abandonnaient. Ils partirent et furent absents pendant près de quinze jours. L'Australienne, fort jeune, assez bien proportionnée, mais d'un visage hideux à voir, à cause de son nez écrasé où se balançait gracieusement un large anneau de cuivre, était l'animal domestique le plus obéissant, le plus souple et le plus utile qui se puisse imaginer; elle me soignait avec beaucoup d'adresse; elle savait trouver des aliments là où j'en aurais vainement cherché pendant des semaines entières. Quant à son talent culinaire, il consistait à faire du feu avec des branches sèches pour rôtir tout ce qui lui tombait sous la main.

« Cette femme me montra un dévouement dont rien ne pouvait ébranler la constance et la douceur. Rien ne la rebutait : ni mes impatiences, ni mes

plaintes, ni mes injustices. Les mauvais traitements même ne lassaient pas sa patience. Un chien n'aurait pas été plus soumis et plus affectionné. J'avoue qu'à partir de ce moment je lui devins très-attaché. Heureusement notre solitude ne fut pas troublée. L'Australienne avait élevé une espèce de hutte en branchages qui suffisait pour me garantir d'une ondée subite. La vigilance de ses soins hâta la guérison de ma blessure. Dix jours après l'avoir reçue, j'étais en état de me lever et de faire quelques pas.

« Sur ces entrefaites, mes compagnons de fuite, Dirck et Bob Anderson, revinrent subitement près de nous. Après avoir erré en différentes directions, ils avaient définitivement perdu celle qu'ils voulaient suivre jusqu'au bord de la mer. J'avais souvent dit à Dirck que je connaissais le chemin de la côte. Il se souvint de moi, quand il se vit égaré, et il fit part à son compagnon de ses réflexions sur l'utilité probable de mes conseils. Les deux associés se consultèrent; la conclusion de leur délibération fut que j'étais mort ou vivant! Mort, ils n'avaient rien à appréhender de moi et pouvaient au contraire recueillir mes effets; vivant, ils pourraient toujours me maîtriser au moyen de leur arme à feu, et obtenir de moi les renseignements dont ils avaient besoin.

« Ils ne s'attendaient certainement pas à me trou-

ver debout et prêt à me mettre en route. En les voyant, je dissimulai mon ressentiment et je les accueillis avec toutes les apparences de la cordialité. Deux jours après, ayant recouvré toutes mes forces, je me mis à leur tête, et trois semaines de marche nous suffirent pour arriver sur les bords de la mer.

« Cachés dans le creux d'un rocher, près d'une petite anse, nous attendîmes longtemps l'occasion de nous emparer de quelque embarcation. Vers le matin du seizième jour d'attente, j'aperçus avec joie un canot amarré au rivage; deux hommes y dormaient; ils étaient sans armes. Mes compagnons étaient également ensevelis dans un profond sommeil. Selon son usage invariable, Bob, en se couchant à terre, avait gardé entre les mains sa carabine; mais le sommeil avait mis en défaut sa vigilance ordinaire; l'arme était tombée à côté de lui. Je m'en emparai, et je courus vers l'embarcation. L'Australienne me suivit avec l'indifférence calme qui est le caractère distinctif des races inférieures. Une fois entré dans l'embarcation, rien ne fut plus facile que de contenir avec ma carabine ceux à qui elle appartenait. Je leur ordonnai de prendre leurs rames et de s'éloigner du rivage. A ce moment, Bob et Dirck, éveillés par le bruit, sortirent en courant de leur tanière. Ils s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, avec des cris

et des gestes de supplication; mais l'heure de prendre ma revanche était venue; je les mis en joue, et les obligeai à rebrousser chemin.

« Les hommes que j'avais trouvés endormis dans le canot étaient deux pêcheurs de phoques établis sur une petite île, dans le détroit qui sépare l'Australie de l'île de Van Diemen. Les deux océans qui se rencontrent dans cet étroit passage entre-choquent leurs vagues avec une extrême violence. Dans leurs luttes constantes, les eaux ont creusé les deux bords du détroit; elles s'étendent en nappes sombres; elles s'engouffrent dans de profondes et noires cavernes; elles tourbillonnent dans des lacs souterrains. Des deux côtés du détroit, les rochers qui, placés au-dessus du niveau des eaux, n'ont pas été entamés, surplombent, et forment de sinistres galeries. Au centre de ce canal dangereux s'élèvent par centaines des pics plus ou moins aigus, que la mer bat avec fureur. Quelques-unes de ces montagnes, à la base sous-marine, sont inaccessibles et restent désertes; mais d'autres sommets, offrant des surfaces plus étendues, ont été peuplés par des bushrangers que le gouvernement colonial n'a pas voulu poursuivre jusque dans ces dernières retraites. L'utilité est partout la règle de la politique anglaise. En principe, la loi doit toujours être dominante et respectée; mais les Anglais savent fort bien la laisser de côté comme une

vieille arme rouillée, quand elle s'oppose à leurs vucs générales d'agrandissement. Nulle autre population que celle des convicts ne consentirait à vivre dans ces solitudes océaniques. En tolérant les évadés, l'autorité coloniale assure le peuplement du détroit.

« La surface de ces rochers est en partie couverte de sable rouge; mais on y trouve aussi de la terre végétale, et elle suffit avec la pêche à nourrir ses habitants. On peut se faire une idée de la violence continuelle des ouragans qui règnent dans ces parages, en apprenant que la végétation naturelle, au lieu de s'élever verticalement comme dans les autres latitudes, s'étend en largeur, et que les tiges des plantes, rampant sur le sol, s'y entrelacent pour résister à l'action des vents. Cette végétation est robuste cependant, et atteste la fécondité du sol, dont les convicts ont d'ailleurs tiré bon parti. Des murs construits en cailloux et en coquillages ont été disposés par eux pour protéger les produits des cultures. Derrière ces abris, de vastes jardins anglais ont été dessinés. Des cabanes basses, recouvertes de chèvrefeuilles à la façon du comté de Kent; des étables contenant des porcs et autres animaux domestiques, rappellent l'Angleterre dans ces tristes régions, et témoignent de l'attachement impérissable des Anglais aux usages de la mère patrie.

« Ces populations ne sont pas absolument sans industrie; elles recueillent la dépouille des oiseaux de mer, et elles vendent au marché de Launceston, dans l'île de Van Diemen, des quantités considérables de ces plumes. Elles font, en outre, la pêche du phoque; mais, comme elles n'osent pas s'aventurer loin de leurs îles, leurs travaux ne sont pas lucratifs. Leur faible commerce se fait par l'intermédiaire de ceux des habitants qui sont libres; car, chose étrange, il est des individus qui ont embrassé volontairement ce genre de vie. Les insulaires du détroit de Bass pourront être plus tard d'un grand secours aux bâtiments qui se perdent si fréquemment dans ce passage dangereux, et le produit des sauvetages contribuera à diminuer la pauvreté de cette république naissante.

« C'est à l'une de ces îles que j'abordai. L'autorité de mon nom déjà connu, mes exploits contre les hommes de la police, ma vigueur physique, me mirent bientôt à la tête de toute la population de convicts disséminée dans le détroit. Il ne tenait qu'à moi d'y passer ma vie. J'avais un palais composé de quelques blocs de rochers, et ma cour était formée de huit ou dix chiens, de chèvres, de coqs, de poules, de huit femmes indigènes et d'un pêcheur malais, qui me servait de domestique. Mais ce repos ne me convenait pas. La fécondité de mon imagination m'appelait sur un terrain plus

vaste et plus riche. J'avais consenti à partager la vie misérable des réfugiés de *Bass-Strait* dans l'espoir de les amener à s'emparer d'un navire qui ramènerait les plus hardis d'entre nous dans la métropole; mais c'est en vain que j'essayai de ranimer quelque étincelle d'ambition parmi ces esprits abâtardis. Je les trouvai sourds à mes insinuations et satisfaits de leur rude existence.

« Las de frapper inutilement le caillou de ces natures grossières, je partis un jour, accompagné de ma fidèle Australienne, sur une barque montée par huit rameurs. Ils me conduisirent sans mauvaise rencontre jusqu'aux environs de Sidney. C'était là seulement que mon génie pouvait trouver un exercice digne de lui. Nous débarquâmes à la nuit tombante sur une plage qui me paraissait déserte. Dès les premiers pas, je rencontrai deux hommes qui s'avançaient vers moi, et qui me firent signe de m'arrêter en braquant de mon côté leurs carabines : j'en fis autant. Après nous être observés ainsi pendant quelques secondes, un de ces deux personnages me cria :

— Rendez-vous!

— Rends-toi toi-même, Bob, répondis-je; j'ai reconnu ta voix, et nous sommes neuf pour te mettre à la raison, toi et ton compagnon, si tu bouges.

« Cette réponse fut suivie d'un entretien assez

animé entre mes deux anciennes connaissances. Dirck et Anderson avaient peine à digérer l'abandon où je les avais laissés ; mais la lutte aurait été périlleuse ; et, tout considéré, ils jugèrent qu'il valait mieux s'associer avec moi que de me combattre.

— Est-il vrai que vous soyez si nombreux, dit Bob ?

— Mon nom est légion, déclama Dirck.

— Vous pouvez avancer, répliquai-je ; nous serons bons amis.

« Cette promesse fit cesser leur indécision ; ils m'abordèrent avec un air de gaucherie et de contrainte qui me fit rire.

— Point de rancune, leur dis-je. Je vous ai laissés sur la plage ; il est vrai ; mais c'était une représaille méritée du coup de feu que vous m'aviez adressé, Bob ; et des conseils que vous, Dirck, aviez ensuite charitablement donnés à votre compagnon. Nous sommes quittes. Oublions le passé. Nous voilà réunis tout près de Sidney ; rendons-nous dans cette ville, où je me charge de vous trouver un gîte ; ensuite nous combinerons les moyens de faire notre fortune.

« Cet arrangement fut conclu. Bob et Dirck voulaient profiter de l'embarcation qui m'avait amené pour sortir de l'Australie ; mais je leur fis le tableau de la condition misérable où j'avais été réduit pen-

dant plusieurs mois; je leur exposai qu'une grande ville seule pouvait nous offrir des chances de prospérité et plus tard d'évasion.

« Nous entrâmes à Sidney au milieu de la nuit. L'hôte d'une taverne à moi connue dans le quartier des Roches m'accueillit à bras ouverts, et, à ma recommandation, admit aussi mes compagnons. Nous restâmes au repos dans ce caravansérail, où nous fûmes heureux de nous refaire de nos fatigues. Je connus à mon tour l'épopée de mes deux camarades. Lorsque je les avais quittés, ils s'étaient trouvés dans le plus grand embarras, et ils auraient sans doute péri de misère et de faim, s'ils n'avaient eu le bonheur de voler les chevaux de deux touristes, amateurs du pittoresque, qui, ne se doutant guère de leur voisinage, s'étaient endormis paisiblement sur l'herbe. Ces animaux portaient chacun les provisions de leur maître, ainsi qu'une bonne carabine. Ils conduisirent d'instinct leurs nouveaux cavaliers à l'habitation la moins éloignée, et alors Bob et Dirck commencèrent la vraie vie du bushranger : pillant les habitations, luttant de vitesse avec la police, dormant dans les creux de rochers, l'oreille toujours au guet, l'œil sans cesse ouvert sur les attaques de l'extérieur et sur la trahison de leurs propres amis. Pendant son odyssée, Bob avait changé de nom et pris celui de Buchan Charley, sous lequel il s'était acquis quel-

que renommée. Au moment où je le rencontrai, il cherchait avec son compagnon à quitter le pays, qui commençait à devenir trop chaud pour lui, tous les colons s'étant mis sur leur garde et l'accueillant à coups de fusil partout où il se présentait.

« Quand nous fûmes bien reposés, il fallut songer à payer notre écot et à nous procurer quelques douceurs. Notre hôte nous indiqua un magasin qui n'était pas ordinairement habité et qui devait contenir souvent des objets de prix, attendu qu'il était loué par un commissaire-priseur. C'était peut-être un coup de fortune, et il fut convenu que nous le tenterions. L'hôte se chargea de recéler le produit de notre expédition.

« Par une nuit pluvieuse, nous nous rendîmes sur le théâtre de notre tentative, munis des instruments nécessaires à notre effraction. Nous avions tiré au sort lequel de nous trois pénétrerait dans l'intérieur, tandis que les autres feraient sentinelle : le lot échut à Bob. La pluie tombait par torrents, et cette circonstance nous parut heureuse ; mais, soit que le hasard nous fût contraire, soit que l'éveil eût été donné au propriétaire, le magasin était occupé par un homme résolu et bien armé.

« Bob frappa un léger coup contre le volet ; c'était une ruse pour s'assurer qu'il n'y avait personne à la maison. Le même bruit fut répété deux fois sans qu'on y répondit par un seul mouvement. Bob se

mit en devoir de scier le volet. Pendant cette opération longue et difficile, l'habitant du magasin eut tout le temps de s'armer de sa carabine et de se cacher dans un angle obscur en attendant l'événement.

« Le verrou qui fermait le volet fut enlevé enfin et tomba avec bruit sur le sol. Cet incident inquiéta Bob, qui suspendit son travail. J'ai toujours pensé qu'il était agité de sinistres pressentiments dans cette soirée funeste. Il siffla, selon nos conventions, pour demander si tout allait bien. Nous répondîmes à son signal, et il se remit à l'œuvre. Une des vitres de la fenêtre fut coupée avec adresse, et, l'espagnolette étant levée, la croisée, qui s'ouvrit, livra passage à Bob. Il avança d'abord la tête pour examiner l'intérieur; le résultat de cette inspection dut être favorable, car je le vis allonger la moitié du corps par l'ouverture : ce dut être en ce moment que le gardien de la maison déchargea son arme sur lui; mais la poudre seule s'enflamma dans le bassinet sans aucune détonation. L'arme avait fait long feu.

« Bob tressaillit à l'éclat de la poudre allumée; il se retourna de notre côté et nous demanda si nous n'avions pas aperçu un éclair.

— Que le diable t'emporte, toi et ton éclair, répondis-je, impatienté de tant d'hésitation; la peur te trouble la vue : entre donc.

« Le sort en était jeté, Bob sauta dans la salle. Il y était à peine que nous entendîmes presque simultanément un coup sourd et un grand cri; le coup avait retenti comme celui que produit la massue dont on se sert pour assommer un bœuf. Il fut suivi d'une lutte courte et d'un second bruit pareil au premier. Il paraît que l'habitant de la maison, voyant l'inutilité de sa carabine, avait saisi un maillet qu'il avait sous la main; puis, réunissant toute sa force, il avait frappé le pauvre Bob au milieu du front. Celui-ci était tombé en poussant un cri, mais il s'était relevé aussitôt sur ses genoux; avant qu'il eût repris la pleine possession de ses sens, son adversaire déchargea sur sa tête un second coup de maillet qui l'étendit roide mort.

« Nous n'attendîmes pas ce dénouement. Voyant notre tentative manquée et l'éveil donné à toute la ville, nous primes la fuite, laissant pour la seconde fois le malheureux Bob dans un embarras dont il n'y avait plus d'espoir de le tirer. La taverne nous servit encore de refuge; mais l'hôte nous accueillit fort mal, nous appela maladroits et jura qu'il ne ferait rien pour nous soustraire aux recherches de la police. J'eus beaucoup de peine à l'apaiser en lui promettant une prochaine revanche; mais je n'ai pas eu le temps de la prendre.

« Le surlendemain, nous étions assis avec Direk dans une des salles intérieures de l'établissement;

on y dansait, et le bruit des violons couvrait la voix de Dirck, qui me développait le plan d'une nouvelle expédition dont le succès lui paraissait infail-
lible. Trois individus entrèrent et se mirent à une table. Ils demandèrent du grog; mais, pendant qu'on le préparait, deux d'entre eux, s'avancant tout à coup de notre côté, exhibèrent leurs bâtons de constables et nous sommèrent de les suivre, au nom de la reine. Une lutte s'engagea entre nous, et le troisième personnage, qui était l'habitant de la maison attaquée par nous l'avant-veille, vint prêter main-forte aux constables. Mais les habitués de la taverne, familiarisés avec de tels incidents, savaient ce qu'il y avait à faire en pareille circonstance. Les lumières furent éteintes, et plus de vingt personnes se jetèrent à la fois sur les constables. Il s'ensuivit une terrible scène de confusion et de violence. Toutefois, pris à l'improviste, nous étions sans armes, tandis que les constables étaient bien pourvus de moyens de défense. Le malheureux Dirck en fit le premier l'expérience : il avait pris un agent de police à la cravate et il faillit l'étrangler. Ce dernier, à demi-suffoqué, tira un pistolet de sa poche et fit feu. Les doigts qui lui serraient la gorge se détendirent, et Dirck tomba blessé sur le carreau. Cette catastrophe inspira aux autres des craintes sérieuses. Ils reculèrent; des lumières reparurent dans la salle, et nous restâmes, Dirck et

moi, comme gages de triomphe, entre les mains des agents. »

Tel fut le récit du bushranger, dont les interrogatoires remplirent pendant plusieurs jours les colonnes réservées, dans les journaux de la colonie, à la chronique judiciaire. J'en ai fait la lecture avec un pénible intérêt, excité par le souvenir des rapports passagers que j'avais eus avec les deux complices de Michel Howe. A la suite de ces aveux, Dirck et lui furent condamnés à mort. Le premier subit sa peine; mais l'autre profita pour s'évader d'un sursis qu'il avait demandé soi-disant pour faire de nouvelles révélations. Il fut aidé puissamment dans l'exécution de son projet de fuite par sa concubine australienne, avec laquelle il avait trouvé moyen de correspondre.

Quelques années après sa fuite, j'ai appris sa fin en lisant un article fort intéressant signé J. Tolmer. Je ne résiste pas au désir de citer le passage vraiment curieux que l'écrivain a consacré à décrire les derniers exploits de Michel Howe :

« Ce redoutable scélérat finit par être le chef d'une troupe considérable de ces bandits qui, évadés des diverses colonies pénales, parcourent les régions vastes et sauvages où ils espèrent l'impunité. L'indomptable nature et le courage féroce de Michel Howe lui assuraient la possession de cette indépendance sanglante qu'il avait usurpée. Tou-

jours suivi de la femme aborigène qu'il avait achetée pour une pipe, et qui semblait lui rendre l'attachement profond qu'il avait pour elle, il construisit dans les épaisseurs d'une forêt, au sud de la Nouvelle-Hollande, une hutte où il se retirait avec elle, et où un jour il se laissa surprendre.

« Au premier bruit de branches cassées et de pas ennemis, le terrible Howe, craignant que sa compagnie ne tombât vivante entre les mains de ceux qui le poursuivaient, enfonça son couteau dans le cœur de la malheureuse femme et s'échappa. Il pénétra au fond d'une vallée couverte de buissons et d'acacias, où nul pas humain n'avait encore laissé de traces, y pratiqua une éclaircie, y bâtit une cabane, sema tout autour quelques graines qu'il avait emportées, et vécut seul. Un jour cependant il sortit de son repaire, et commit une déprédation qui révéla son existence et sa retraite. Trois colons suivirent sa piste, le traquèrent et le tuèrent comme une bête fauve. On trouva dans sa cabane une espèce d'apocalypse ou de rêve manuscrit, écrit tout entier avec son sang, mêlé de dessins grossiers tracés de la même manière, et qui attestait à la fois l'ennui furieux, le désespoir incurable du meurtrier solitaire et ses efforts violents pour échapper à l'un et à l'autre. »

CHAPITRE IX.

Les déportés aux mines d'or.

Un mois s'était écoulé bien rapidement à l'habitation de Campbell, et le terme de mon séjour en Australie était arrivé. Je quittai pour la seconde fois cette terre, où la nature et les hommes sont si extraordinaires, avec un sentiment de véritable regret. J'y laissais un ami. Le caractère si noble et si distingué du docteur avait toutes mes sympathies ; ce fut avec un vif désir de le revoir que je lui fis mes adieux. Mes vœux ne devaient être exaucés qu'après une assez longue suite d'années. Les devoirs de ma profession me conduisirent partout excepté à Sidney, et ce fut seulement douze ans après que je revins en Australie. Mes affaires avaient prospéré ; j'étais au moment de renoncer au métier de la mer ; mais, avant de me retirer définitivement sur la propriété que j'avais acquise dans le Berkshire, je saisis avec plaisir une occasion qui s'offrit de conduire un beau trois-mâts à Sidney, afin de dire, en cette vie, un dernier adieu à Campbell. J'éprouvais une

joie secrète à la pensée de me retrouver sur le théâtre d'événements qui me rappelaient ma jeunesse.

A peine débarqué, je courus à la demeure du docteur qui me tendit les bras. Ses cheveux avaient blanchi ; mais il était heureux. Il avait épousé la fille d'un des principaux fonctionnaires de la colonie, et elle méritait à tous égards d'être sa compagne. Les premiers jours de notre réunion se passèrent à rappeler nos souvenirs. Il me demanda des nouvelles de M. Brown, et je lui appris que le digne capitaine, possesseur d'une honnête aisance, passait doucement à Londres sa vie entre la lecture de la *Shipping and Mercantile Gazette* et le travail de sa pipe qui ne chômait pas. Je crois qu'il fumait en dormant. De son côté, le docteur m'apprit que Paddy avait prospéré. Le gouvernement lui avait vendu des terres à bon marché, et il était actuellement un des gros bonnets de la colonie. Quant à Thiny Field, le docteur lui ayant rendu le mauvais service d'obtenir sa liberté, il avait été rejoint par sa femme, et cette circonstance l'avait tellement affecté qu'il avait de nouveau cherché des consolations dans l'usage immodéré du whiskey. Du reste, on n'avait aucun délit à lui reprocher.

« Le pays est bien changé depuis votre départ, ajouta Campbell. La découverte de mines d'or à quelque distance dans l'intérieur a tourné toutes

les têtes. Toute la population est métamorphosée en bandes de mineurs.

— J'en avais entendu dire quelque chose, répliquai-je, et c'est un spectacle dont je me promets bien d'être témoin. »

Le docteur m'offrit de m'accompagner aux mines; mais je ne voulus pas lui imposer cette fatigue. J'avais résolu d'ailleurs de faire le voyage en vrai touriste, c'est-à-dire avec une blouse, un sac de voyage et un bâton.

Je consacrai une semaine entière aux devoirs et aux plaisirs de l'amitié, et, cet intervalle écoulé, je partis en promettant de revenir bientôt. La distance est de soixante-dix à quatre-vingts milles.

L'aspect de la route eût donné l'idée de quelque énorme foire qui se serait tenue dans les environs : charrettes, chariots, tapissières, cabriolets, véhicules de toute espèce, bœufs et chevaux de trait; hommes à pied, hommes à cheval, hommes trainant des voitures à bras, roulant des brouettes, ou marchant courbés sous le poids d'énormes charges; bivouacs à toutes les sources, à tous les ruisseaux, à toutes les mares, donnaient au désert un mouvement et une vie tout à fait inusités. Le pays d'ailleurs est pittoresque. Il offre une succession de hauteurs et de vallons, de forêts et de plaines découvertes. Un touriste y trouverait son compte; mais celui dont l'œil aime à se reposer

sur de riches cultures regarde comme assez monotone le spectacle de cette nature sauvage. En revanche, rien de plus varié que la population répandue sur la route. Jamais on ne vit tant d'individus, d'habitudes, de conditions et d'âges différents tendant au même but.

Ce n'est pas qu'il y ait grande variété dans les costumes. Une blouse de toile bleue ou une chemise de flanelle rouge ; un large chapeau de paille avec un voile pour défendre les mineurs contre la piqure d'insectes pires qu'aucune des sept plaies d'Égypte : tel est l'accoutrement des chercheurs d'or.

Si leur apparence extérieure est uniforme, il n'y a rien de plus différent que les classes auxquelles ils appartiennent. Ici vous apercevez l'ouvrier se berçant de l'espoir de réaliser en peu de semaines un capital de trente mille livres, et de retourner dès l'année prochaine en Angleterre. C'est en effet la chose la plus simple du monde, tant qu'on n'a pas essayé de la réaliser. Là, un employé du gouvernement, fatigué des lenteurs d'un avancement trop éloigné, a changé sa plume pour une pelle, et se presse d'utiliser son congé pour devenir capitaliste. Plus loin, vous rencontrez l'Américain du nord, qui a la condescendance de vous dire, en parlant du nez, que les États-Unis sont une grande république. L'émigré de la Californie jette sur vous en passant un regard où respire le sentiment d'une

grande supériorité d'expérience acquise. Voilà le comteski, noble Polonais, et le docteur allemand, gradé dans tous les arts imaginables, professeur de sciences innombrables, avec tout un alphabet de consonnes à la fin de son nom. Ça et là un Français, quelques nègres, des Malais, un ou deux Chinois. Le clergé même a des représentants parmi les mineurs.

Dernièrement un homme fut assassiné à Ballyrat, et les journaux publièrent que le révérend M. tel, de telle bande, exploitant telle mine, avait lu le service divin sur son corps inanimé. Parfois on peut apercevoir un couple de nouveaux mariés marchant bras dessus bras dessous, et tout amoureuxment, vers les mines. Il n'est pas rare qu'un mineur heureux laisse la pioche et la pelle pour courir à Melbourne, la ville voisine, et y épouser la première fille qu'il rencontre.

Le tailleur, le cordonnier, les boutiquiers de toute espèce, les trafiquants de tout genre s'avancent aussi sous un soleil tropical, portant sur leur dos tout leur avoir. Quelques-uns ont vendu tout ce qu'ils possédaient pour acheter un cheval, une charrette, les provisions et les outils nécessaires, laissant leurs femmes à la ville se tirer d'affaire comme elles le pourront jusqu'à leur retour avec de l'or, la seule chose qui leur paraisse précieuse au monde. Vous voyez là-bas le lourd chariot

trainé par huit bœufs et chargé de trois tonnes de marchandises, dont la vente aux mineurs donnera un équitable profit de trois ou quatre cents pour cent. L'éleveur australien, notre gentilhomme campagnard, a quitté ses parcs à moutons et les a laissés sous la conduite de son associé ou de son gérant : le Van Dieménien (tel est le nom qu'on donne actuellement aux déportés) ose usurper le nom de « peuple, » et s'écrie que les riches ont eu leur temps, et que le tour du « peuple » est venu.

Chacun, du reste, paraît de bonne humeur, et c'est une des particularités les plus agréables de ce voyage. La blouse bleue et la poussière établissent l'égalité la plus complète entre tous les voyageurs. Si vous apercevez un bivouac, vous pouvez en approcher et y prendre place avec la plus grande familiarité.

Vous dites : « Bonjour ; » vous demandez les nouvelles ; vous vous informez de l'état des routes ; vous allumez votre pipe ; vous prenez une tasse de thé, et il vous arrive rarement qu'on vous laisse la peine de la demander. Avez-vous besoin d'acheter un objet quelconque ? vous pouvez vous le procurer en payant, et même fort cher. Est-ce l'aide d'un travail manuel qui vous est nécessaire ? demandez-le comme une faveur ; mais gardez-vous d'offrir de l'argent.

« Aidez-moi à porter ce sac de sucre, et je vous

donnerai un schelling, dit en ma présence un chercheur d'or à un autre mineur.

— Nouez les cordons de mon soulier, répondit celui-ci, et je vous donnerai une demi-couronne. »

Sur la route, je fus obligé d'entrer dans une taverne. Je portais le costume de rigueur, c'est-à-dire une chemise de laine et un chapeau de paille.

La salle d'entrée était pleine de voyageurs; un fumet savoureux ayant séduit mon odorat, je demandai à dîner, et l'on me conduisit dans une espèce de long réfectoire : des tables mal rabotées, de la vaisselle graisseuse, des couteaux malpropres, en un mot tout l'appareil d'un repas grossier était préparé pour une société plus grossière et plus repoussante encore. Le premier aspect de ces apprêts m'enleva tout mon appétit. Mais lorsque je vis un garçon aux mains sales et aux vêtements crasseux, le factotum de l'établissement, m'apporter un plat de pommes de terre qu'il avait auparavant façonné avec ses mains, en laissant les traces palpables de ses doigts à la surface, j'eus toutes les peines du monde à me décider à y mettre la dent, et je n'y aurais certainement pas touché sans la présence des autres convives qui suivaient tous mes mouvements. Il est juste de dire qu'ils payaient de leur personne et faisaient le plus grand honneur au repas.

Me sentant fatigué, je voulus me retirer de bonne

heure. Le domicile qui me fut destiné était une chambre à deux lits dont la fenêtre s'ouvrait sur une cour carrée, entourée des quatre côtés par des appartements de même espèce, qu'on pouvait comparer, sans injustice, à de spacieuses niches à chiens. A l'exception de deux lits, il n'y avait dans la chambre aucun meuble, ni quoi que ce fût de portatif. La clef était à la porte, et le valet qui me conduisit montrait l'intention de m'enfermer. Je ne pus l'en empêcher qu'en lui assurant que je n'étais pas dans l'intention de m'enfuir sans payer la carte. D'après cette promesse, on me laissa l'usage de la serrure, que je fermai en dedans. Mes propres couvertures étaient infiniment préférables à celles dont mon hôte m'avait gratifié. Je m'en servis et je me jetai sur le lit, où je ne tardai pas à m'endormir.

Vers onze heures on frappa lourdement à ma porte; je m'éveillai. C'était le garçon qui disposait de la moitié de ma chambre en faveur d'un nouveau locataire. J'eus beau protester, il ne voulut pas entendre raison; et, comme il menaçait de ne pas me laisser dormir, je consentis, bien malgré moi, à donner entrée au compagnon inconnu qu'on m'amenait. Le malheureux était tellement ivre qu'il tomba sur le lit, où il s'endormit immédiatement sans quitter ses vêtements ni ses bottes. Je donnai un double tour à la serrure, et, après m'être rejeté

sur ma couche, je me croyais en droit de penser que je ne serais soumis pendant le reste de la nuit à aucune interruption nouvelle, lorsque ma porte fut encore une fois violemment ébranlée, tandis que le corridor extérieur retentissait du bruit de voix avinées. Des visiteurs nocturnes demandaient entrée dans la chambre, ou plutôt ils adressaient du dehors à mon compagnon l'ivrogne l'invitation de passer le reste de la nuit à boire. C'étaient des Irlandais :

« Shamus, mon garçon, disait l'un ; Shamus, est-ce que vous dormez ? levez-vous et venez prendre un verre de whiskey, allons, mon brave, allons. »

Le bruit finit par éveiller Shamus, qui s'écria :

« Est-ce vous, Micky ? allez à tous les diables ! Ne pouvez-vous laisser reposer paisiblement un homme rangé ? »

Cependant leur importunité eut enfin raison du sommeil de mon compagnon ; il se leva ; mais heureusement il était trop ivre pour pouvoir trouver le trou de la serrure. Pendant qu'il le cherchait, ses jambes se dérochèrent sous lui et il tomba au pied de mon lit ; je le poussai à terre, où il resta étendu et plongé jusqu'au lendemain matin, dans un profond et bruyant sommeil.

Les dérangements de cette nuit malencontreuse ne devaient pourtant pas finir avec cet épisode. J'ai dit que notre chambre avait une fenêtre ouvrant

sur la cour. Ce terme est impropre. C'est du mot lucarne que j'aurais dû me servir. Les amis de Shamus, irrités de sa persistance à refuser leur invitation, introduisirent par cette ouverture une longue perche, et je reçus pour le compte de mon camarade de lit plusieurs coups bien appliqués, avant d'avoir pu parvenir à convaincre ses compagnons de leur erreur. Le reste de la nuit se passa sans autre tapage.

A six heures et demie, un Africain, noir comme un chaudron, vint crier à ma porte et frapper sur un gong pour m'avertir qu'il était temps de se lever. Son invitation était fort péremptoire. Pour me conformer à la règle de cet établissement bien ordonné, je me jetai à bas du lit, et, après avoir fait mes adieux à mon hôte, je me remis en chemin.

Nous passâmes la nuit suivante à la belle étoile, en compagnie d'autres voyageurs. Le lendemain, une heure après le lever du soleil, nous entrâmes dans une espèce de ravin, qui me rappela la vallée aux loups de « der Freyschutz. » A l'autre extrémité retentissait un bruit semblable au tic-tac d'un moulin. Il y avait là quatre hommes et une femme occupés à laver l'or au moyen d'une machine. C'était le commencement des mines du mont Alexandre. J'avais encore cinq milles à faire avant d'arriver à la tente où je devais recevoir l'hospitalité. Bien qu'on n'eût jamais vu dans une étendue

de plusieurs lieues à la ronde une brique ni une auge à mortier, notre chemin, à partir de ce moment, nous conduisit à travers une ville populeuse : ville de tentes, qui pourtant présentait à l'œil du voyageur une grande variété d'aspects ; ville dont l'opulence devait exciter la surprise, et qui, vu la faiblesse numérique des agents de sa police et le caractère de sa population, composée en grande partie de déportés, était singulièrement calme et paisible.

On voit sur le terrain la marquise du gouvernement, ornée de l'*Union-jack*, dont les couleurs flottent à son sommet ; elle est entourée d'un groupe de tentes plus petites et ressemble, dans cette situation, à un castel féodal dominant les maisons du village, pressées au pied de ses murailles. Plus loin s'étend, sur un large espace, la tente du principal négociant du lieu. Elle n'a pas moins de trente à quarante pieds de long, et elle renferme toute espèce de marchandises. On dit même qu'il existe par derrière une ouverture étroite et basse, dissimulée autant que possible, par où s'introduisent les gens qui ont l'habitude de boire leur grog sans eau. Le plus proche débit de spiritueux est à la distance de vingt-cinq milles, de sorte qu'il n'existe, sur le terrain des mines, aucun établissement natenté pour favoriser l'ivrognerie.

L'habitation du médecin n'est pas éloignée. On la distingue à cause de son enseigne parlante : un pilon sur un champ d'argent. D'ailleurs cette peinture symbolique est en outre accompagnée d'une inscription explicative. Le docteur ne doit pas manquer de clients, car l'élévation de la température, les fatigues d'un travail très-pénible, la mauvaise qualité de l'eau, l'irritation causée par les piqures des insectes, occasionnent de nombreuses maladies, entre autres une sorte d'ophtalmie.

Une des tentes portait cette inscription mystérieuse : « Chirurgie, cigares, tabac, etc. » Que pouvait signifier cet *etc.* ? La seule explication que je pus trouver à cette énigme, c'est que le praticien administrait à ses malades des doses homœopathiques d'eau-de-vie, uniquement comme remède, bien entendu.

Citons encore la tente du marchand d'or : c'est une profession lucrative. L'or se vend sur le terrain de cinquante à cinquante-trois schellings l'once ; et à la ville, de soixante à soixante-sept schellings, attendu qu'il faut courir les risques du transport sur des routes peu sûres. On voit qu'il y a de beaux bénéfices à réaliser pour celui qui, achetant l'or aux mines, sur le lieu même de l'extraction, l'échange à la ville avec un gain de dix à quinze schellings par once.

L'espèce de tente qu'on aperçoit le plus rarement est la tente ordinaire du soldat, ronde et conique. Je n'en ai vu que deux de cette sorte. Mais toutes les autres variétés abondent : les prélaris en toile goudronnée, les toiles de coton huilées, les toiles cirées, les couvertures, les tapis même. Quelques individus ont poussé le luxe et l'amour du confort jusqu'à couvrir le sol où ils reposent d'un plancher de briques. Une bonne ménagère a pris soin d'apporter son poulailler, et, chaque matin, les échos du voisinage sont éveillés par le chant du coq.

Les objets dont se servent les mineurs pour contenir leur or sont d'une variété divertissante. Ce sont des sacs de cuir, des bouteilles de soda-water, des bocaux, des étuis à lorgnettes et autres ustensiles.

« Voici le marchand de limonade, la meilleure limonade du pays ! »

Ainsi s'en va criant un individu qui traîne dans une charrette à bras deux tonneaux remplis de ce breuvage. Cet homme gagne, dit-on, douze cent cinquante francs par jour, à vendre sa limonade. L'eau est trop rare dans le pays pour que les verres soient rincés avec une propreté minutieuse. Cependant les mineurs boivent souvent cinq ou six rasades du liquide que les gobelets contiennent, à raison de douze sous le verre. Or, les déboursés

du marchand se réduisent à la valeur de cinq centimes pour la même quantité.

Les cas de maladie sont fréquents. Beaucoup de mineurs ont péri par excès de fatigue ; mais la belle santé et la vigueur de la grande masse de cette population sont vraiment remarquables. On pourrait former avec la plupart de ces mineurs un de ces régiments de géants que Frédéric le Grand aimait tant à commander.

« Voilà la vie, me dit un jour un de ces jeunes hercules : beaucoup de travail pour vous tenir en haleine, du biscuit et de la viande à manger, du thé à boire ; excellent régime pour un mineur ! »

Toute sa personne exhalait un tel parfum de gin, que le thé n'était certainement pas son unique boisson.

Voulant revenir par Melbourne, je pris la poste. Si vous vous rappelez ce qu'était une diligence en Angleterre avant l'invention des chemins de fer, si vous vous représentez un cocher gras et jovial, à physionomie de John Bull, assis sur le siège d'une bonne et solide voiture, quatre chevaux bien nourris et de bonne mine, des harnais neufs et propres, un trot uniforme, de courts relais, une route bien macadamisée et bien entretenue, vous aurez juste l'idée de ce que n'est pas une diligence australienne. Cette voiture a le double caractère d'un fiacre et

d'une de ces brouettes qu'on fait traîner par des chiens. L'administration est autorisée à prendre six voyageurs ; elle en entasse dix ou douze ; l'attelage se compose de bêtes réformées, qui mènent une vie plus dure qu'aucun cheval d'omnibus ; le harnachement est vieux et sale ; le cocher, un Irlandais. Je fis en sorte de m'assurer une place sur l'impériale : chose importante, car plusieurs de mes compagnons de voyage avaient une physionomie de Van Diéménien qui n'était rien moins que rassurante. Notre premier et unique relai se fit à la distance de vingt et un milles avec une paire de chevaux qui avaient déjà parcouru le même chemin dans la matinée. En montant à pied les hauteurs, en descendant à pied les vallées, nous arrivâmes clopin clopant jusqu'à l'hôtel de Robert Burns, où nous devions passer la nuit.

Il n'y a pas d'autre auberge à Kyneton ; aussi était-elle envahie par une foule de voyageurs. Cependant on s'arrangea pour dresser en notre faveur une table d'hôte de douze couverts. Avec ma blouse bleue couverte de poussière, ma barbe de quinze jours, j'avais un extérieur peu respectable. Je pris place à côté d'un nègre qui me faisait toute sorte d'avances, sous prétexte que, baragouinant lui-même quelques mots d'un patois germanique, il prétendait converser avec moi en allemand. Il me dit qu'il était déterminé à manger

pour ses deux schellings, et je dois reconnaître qu'il tint parole. Il finit son repas en buvant le vinaigre contenu dans un bocal à cornichons, et son exemple fut immédiatement suivi par les autres convives. J'avais fait pendant le repas de tels progrès dans son amitié qu'il me proposa de m'aider à sortir par la fenêtre pour m'éviter le désagrément de payer la carte, et en effet il rendit ce service à une autre canaille de son espèce.

Le lendemain, à six heures précises, la diligence devait partir, et nous étions avertis qu'elle n'attendait personne. A l'heure dite, je voulus monter en voiture; mais les chevaux étaient encore dans les pâturages où ils avaient été conduits, à plusieurs milles de distance.

En attendant leur arrivée, M. X..., entrepreneur de transports publics et propriétaire de notre véhicule, se souvint qu'il avait affaire à Melbourne, et il résolut de nous donner le plaisir de sa compagnie; nous eussions été bien injustes si nous n'avions pas apprécié toute l'étendue de cette faveur. M. X.... était un jovial personnage, d'un caractère tout à fait original; sa chaussure irlandaise, en termes vulgaires ses sabots, étaient d'une propreté et d'une forme où il entraînait évidemment beaucoup de coquetterie; il avait un sourire approbatif pour tous les jeux de mots de ses voyageurs, et il riait à gorge déployée de ses

propres plaisanteries; il échangeait sur la route d'agréables sarcasmes avec les piétons.

Nous gagnâmes le premier relai. Pendant qu'on changeait d'attelage, M. X.... entra dans une taverne, où il se rafraîchit pendant une heure. Nous avions trois heures de retard et la perspective de voir les tavernes se multiplier dans les environs de la ville! Mais M. X.... fit un pompeux éloge de ses chevaux et les poussa en conséquence. A coups de fouet il leur mit, comme il le dit lui-même, le diable au corps, jusqu'à ce que l'un de ces animaux, piqué trop fortement, regimba, rua, et mit en pièces un des panneaux de la voiture. Ce petit incident nous fit faire une station, et, quand nous arrivâmes au relai suivant, je calculai que nous avions mis deux heures et demie pour franchir la distance de cinq lieues en plaine.

M. X.... ne laissait passer aucune auberge sans y faire une pause. A la fin de la route, il fut décidément ivre, et alors j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de charger les arbres et de descendre les hauteurs en roulant la voiture sens dessus dessous. Son idée fixe était de nous mener tous à la geôle; car, disait-il, M. Wintte, le gardien de la prison, avait des chambres très-saines et bien aérées, et prendrait de nous tous les soins imaginables. Cette plaisanterie dut être cruelle pour plusieurs de nos compagnons de

voyage, en qui elle éveillait des souvenirs peu flatteurs.

Enfin nous arrivâmes à bon port, sans autre avarie que le panneau brisé et deux fouets mis hors de service.

FIN.

INDICATION DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS
PAR L'AUTEUR.

Report of the Commissioner of inquiry into the state of the colony of New-South-Wales.

Cunningham. — Voyage à la Nouvelle-Galles du sud. (1824-1826).

Histoire universelle des voyages, par M. Albert Montémont.

Bush life in Australia, by M. Haygarth.

Revue des Deux-Mondes. — 1^{re} novembre 1849.

Tales of the colonies, by Charles Rowcroft.

Le Robinson de King's Island. — Voir le *Journal des Débats*.

Annales de la Propagation de la foi.

Histoire des colonies pénales de l'Angleterre, par M. Blosseville, 1831.

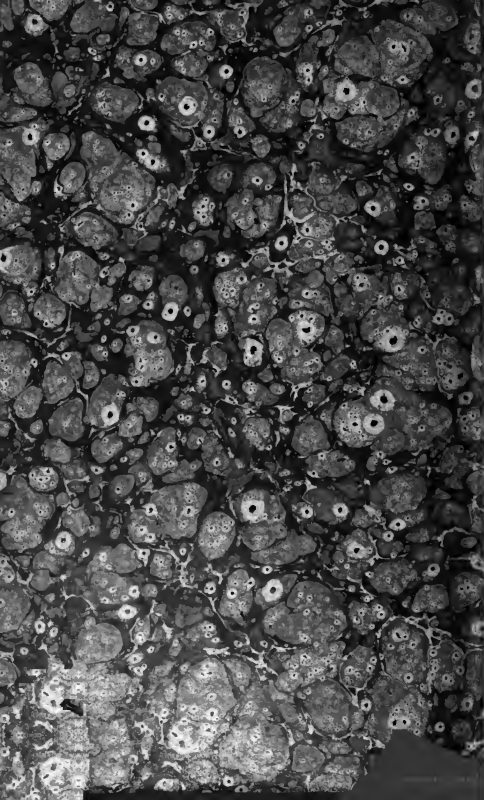
TABLE DES CHAPITRES.

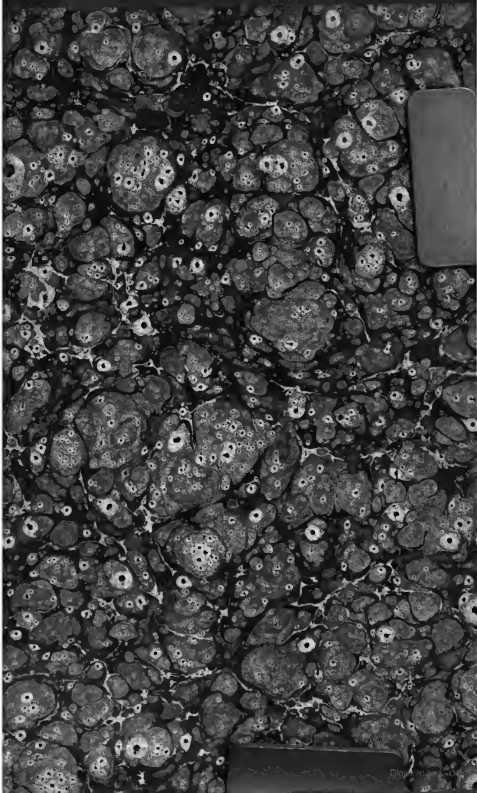
CHAP. I. Embarquement des convicts et départ du navire. Page	1
CHAP. II. La vie, à bord.....	17
CHAP. III. Sidney.....	54
CHAP. IV. Débarquement. — Régime de la prison. — Emploi des déportés au service du gouvernement.....	70
CHAP. V. Physionomie des voleurs libres à Sidney.....	98
CHAP. VI. Coup-d'œil sur les paysages de l'intérieur.....	112
CHAP. VII. Vie des déportés placés dans les fermes au service des colons.....	126
CHAP. VIII. Les coureurs de bols.....	171
CHAP. IX. Les déportés aux mines d'or.....	219
Indications des principaux ouvrages consultés par l'auteur....	237

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.







BIBL

S

P

N